



Fig. 100.



Moniale Silouana

**ABBESSE
EUDOXIE**

Vie de l'abbesse Eudoxie,
fondatrice du monastère Notre-Dame-de-Toute-Protection
à Bussy-en-Othe

*Traduit du russe par Laurence Guillon
et Élisabeth Mouravieff*

Moscou
2014

*Avec la bénédiction de Son Éminence Job de Telmessos,
Archevêque des Églises orthodoxes russes
en Europe Occidentale,
Exarque du Patriarcat Œcuménique*

Le livre est publié avec le soutien de l'association
One for All Artists

Couverture du livre réalisée par le peintre
Amfiane Danilevsky

L'auteur, au nom du monastère Notre-Dame-de-Toute-Protection, exprime sa reconnaissance à l'archiprêtre Nikolaï Donenko, à l'archiprêtre Artémi Vladimirov, au hiéromoine Ambroise (Nikoviotis), au hiéromoine Séraphim (Kretchetov), à la moniale Antonia (Kolakova), à Galina Anokhina, Irina Bassova-Zaborov, Alexandra Baum, Filipp Baum, Natacha Chanson, Monique Chappuis, Andreï Euler, Elena Euler, Alexandre Khatskelevitch, Anna Korosteleva, Maria Kretchetova, Irina Krivova, Françoise Lhoest, Andreï Mejeritcher, Zinaïda Mejeritcher, Michel Mojaïsky, Nina Mojaïsky, Anne Momzikoff, Natalia Morozova, Maria Moskalyk, Antoine Nivière, Ludmila Paoutova, Olga Ponomariova, Nathalie Schmemann, Catherine Semitko, Galina Timochkova, Elizaveta Volskaïa, Boris Zaborov, Natalia Zelenina, et tous ceux qui ont apporté leur concours de manière gracieuse à la publication de ce livre.

ISBN

© Monastère Notre Dame de Toute Protection
© Moniale Silouana (Goulyaeva)

Introduction

La biographie, présentée ici au lecteur, de la moniale Eudoxie, fondatrice et première abbesse du monastère Notre-Dame-de-Toute-Protection à Bussy-en-Othe (Bourgogne), et de son œuvre au sein de l'Église, est à accueillir comme un témoignage précieux et irremplaçable sur ce monastère qui s'est édifié et développé en France, avec pour arrière-plan les événements politiques et ecclésiastiques de la première moitié du XX^e siècle, en Russie et en Europe occidentale.

L'auteur de la biographie, la moniale Silouana, a réussi à rassembler des documents exceptionnellement intéressants, détaillés et quelquefois inconnus jusqu'ici, qui non seulement mettent en lumière l'exploit personnel accompli par mère Eudoxie, mais font ressortir aussi de nombreuses personnalités ecclésiastiques ou de simples croyants, tels le métropolitain Euloge, mère Marie (Skobtsov), Basile Eliachévitch et tant d'autres, dont les images reprennent vie dans les pages de ce livre.

Il ne fait aucun doute que, dès sa fondation, la grâce de Dieu et la Protection bénie de la Reine du Ciel veillaient sur le monastère. Nous espérons et croyons que le monastère restera dans l'avenir le domaine d'élection de la Mère de Dieu et conservera l'héritage spirituel de ses bienheureux fondateurs.

Dès ma jeunesse, il me fut donné de visiter le couvent Notre-Dame-de-Toute-Protection et de fréquenter très souvent mère Eudoxie et ses sœurs les moniales, puis de célébrer ensuite dans l'église du monastère. J'éprouve une profonde reconnaissance envers Dieu pour nous avoir permis, au soir de notre vie, à ma femme et à moi-même, de résider près de cette communauté qui compte tant dans notre existence.

*Protopresbytre Boris Bobrinskoy
Professeur, doyen émérite
de l'Institut de Théologie Orthodoxe
Saint-Serge à Paris*

Avant-propos

«La vie de l'abbesse Eudoxie», écrite par la moniale Silouana, est un livre sur la croissance d'une personne dans l'esprit de Dieu, ce qui place cette œuvre au rang des livres spirituels.

Son incontestable valeur réside dans l'exactitude des faits biographiques et historiques rassemblés et présentés avec le caractère scrupuleux d'une enquête scientifique ; à la suite de ses minutieuses recherches, l'auteur a réussi à trouver des documents et des témoignages uniques. La majeure partie des documents et des photographies, ainsi que presque toutes les lettres¹, sont publiés pour la première fois et accompagnés de commentaires détaillés. Le livre trouvera sans aucun doute des lecteurs non seulement parmi ceux qui s'intéressent à l'histoire de l'orthodoxie russe, mais parmi les prêtres et les théologiens. C'est un livre où l'on peut aussi puiser des matériaux de référence. Le principe selon lequel le texte est partagé en chapitres bien distincts permet de revenir facilement sur telle ou telle page.

En règle générale, une attention scrupuleuse portée aux détails rétrécit l'horizon de celui qui écrit comme de celui qui lit, en concentrant le regard sur un espace limité. Le livre de mère Silouana, au contraire, élargit l'espace, le fait passer au-delà des limites de l'horizon défini par le sujet, l'histoire de la vie de l'abbesse Eudoxie. Tout en nous racontant la vie d'une seule personne, mère Silouana nous brosse la toile de fond historique sur laquelle cette vie se déroule. Mais la description n'en est pas pour autant sèche. Pour chaque situation, chaque moment émouvant, elle trouve les termes exacts et convaincants qui vont toucher le cœur. Mère Silouana a eu le bonheur non seulement de se procurer les documents et les lettres nécessaires à son enquête, mais aussi de laisser son esprit pénétrer celui de leurs auteurs. Un tel travail exige un talent particulier, celui de voir le passé tel qu'il était longtemps avant sa propre naissance.

¹ Des vingt-huit lettres offertes dans ce livre, à l'attention du lecteur, seules deux avaient été publiées jusqu'ici.

Je n'estime pas nécessaire de répéter toutes les péripéties de la vie de mère Eudoxie (Courtin) : mère Silouana l'a fait beaucoup plus complètement que je ne pourrais le faire. L'auteur, avec un amour plein de respect, écrit sur ceux qui entouraient mère Eudoxie et qui l'ont aidée sur son chemin difficile. Mais elle écrit aussi, et c'est un moment très important du livre, sur le don de la prière qui, chez mère Eudoxie, coexistait avec une perpétuelle disponibilité à la bonté agissante.

*Mère Eudoxie n'échappa pas au destin tragique des milliers de Russes qui, après la révolution, furent contraints de quitter la Russie. Le livre de mère Silouana peut être conventionnellement divisé en deux parties, **avant** et **après**, la vie en Russie et la vie hors de Russie, en France. Si la première partie est ressentie par le lecteur comme une vaste toile historique, la deuxième : le récit sur le monachisme écrit par une moniale, est perçu comme un important témoignage sur la vie monastique.*

À l'exemple du Christ, s'offrant en victime sur la Croix pour toute l'humanité, celles qui prennent le voile commencent leur chemin par le sacrifice d'elles-mêmes. Répondant à la mystérieuse vocation divine, elles laissent la vanité du monde pour acquérir au prix du labeur, du jeûne et de l'humilité, l'audace de la prière et la paix du cœur. Les moniales fondatrices de Notre-Dame-de-Toute-Protection à Bussy-en-Othe n'avaient pas peur du travail et ne s'épargnaient pas, c'est pourquoi l'on ressent la grâce divine qui enveloppe le monastère.

Il m'est échoué le bonheur de me trouver à l'ombre de ce lieu de prière. Et le nom de l'abbesse du monastère Notre-Dame-de-Toute-Protection m'était connu et cher dès le moment, déjà lointain, où je vins pour la première fois dans sa retraite. Mère Eudoxie, à l'époque, n'était plus de ce monde, la communauté monastique était dirigée par mère Théodosie, sa fidèle compagne de combat spirituel, l'une des quatre fondatrices du monastère, la seule encore en vie à ce moment-là.

Mère Théodosie crut toujours que mère Eudoxie l'aidait à diriger le monastère. Dans tous les cas difficiles, elle lui demandait du secours dans ses prières et le recevait infailliblement. Mère Théodosie était une personne pénétrante et sage et conservait fermement les principes établis dès le début dans la communauté par les efforts de mère Eudoxie : ouverture au monde, tolérance à l'égard des autres confessions, compréhension des points de vue différents, allant de pair avec une fidélité fervente à l'orthodoxie.

Mère Silouana, dans sa description du monastère qui est devenu sa demeure, s'efforce de ne pas oublier un seul nom, de ne pas laisser échapper un seul événement important. Le personnage principal de son récit reste toujours mère Eudoxie, dont la voix se fait distinctement en-

tendre au travers des pages du livre. Les lettres de l'abbesse sont pleines du souci qu'elle avait du monastère et du destin de chacune des moniales, de profondes réflexions sur la prière et la foi orthodoxe.

La communauté de Notre-Dame-de-Toute-Protection vit, s'agrandit, on la connaît dans tout le monde orthodoxe. Le petit village français attire de plus en plus d'orthodoxes dont un grand nombre s'installe sur place, pour être plus près du monastère. Cela signifie que, même à notre époque si confuse, la soif de Dieu et la nécessité de la prière vivent encore au cœur des personnes. Qu'il est donc important et indispensable, à chaque étape du chemin de la vie, d'avoir un bon pasteur et de savoir prier... L'abbesse Eudoxie, en fondant ce monastère pratiquement à partir de rien, est passée de la foi à la force miraculeusement agissante de la prière. Celle-ci fut également l'arme de l'abbesse Théodosie qui lui a succédé. La prière est à la source du monachisme. La prière personnelle, en cellule, et aussi la prière ecclésiale, reflet de la fidélité à la tradition orthodoxe, garante de cette fidélité. Ce n'est pas un hasard si l'église était le premier souci des quatre fondatrices de la communauté. Quelle joie lorsque, par les soins de l'abbesse Olga, une nouvelle église dédiée à la Transfiguration du Seigneur a été édifiée sur le territoire du monastère et, dans la communauté monastique, se poursuit la prière pour tous et pour chacun, où l'on rappelle chaque jour le nom de l'abbesse Eudoxie.

Le monastère conserve pieusement le souvenir de sa fondatrice et continue à vivre selon ses préceptes.

Irina Bassova
Paris

Chapitre 1

**Enfance. — Le lycée de Yalta. — Père Serge Stchoukine. —
Jeunesse. — Mariage. — La terreur rouge en Crimée.**

La moniale Eudoxie (dans le monde Catherine Mestcheriakoff, née Courtin) est connue comme la fondatrice et la première abbesse du couvent orthodoxe de Notre-Dame-de-Toute-Protection, situé en Bourgogne, dans le village de Bussy-en-Othe. Elle est née le 10 novembre, ancien style¹, 1895, à Moscou, (maison Kachkine, Mylnikov pereoulouk, près de Tchistyé Proudy).

Le père de l'abbesse Eudoxie, Édouard Courtin, était d'origine française. Sa grand-mère, Alphonsine Boulanger, descendait d'une famille d'importants industriels, les de Flint, d'ascendance à la fois française et écossaise. Alphonsine Boulanger vint de France en Russie avec son frère, Alexandre de Flint². Ils s'installèrent à Saint-Pétersbourg et enseignèrent le français. La fille d'Alphonsine Boulanger³ épousa le Français Édouard Courtin. En 1870, à Saint-Pétersbourg, les Courtin mirent au monde un fils prénommé Édouard en l'honneur de son père et qui fut baptisé à l'église catholique Sainte-Catherine. Encore enfant, ses parents l'emmenèrent en France, où il reçut son instruction. Édouard maîtrisait les deux

¹ Ancien style: avant la révolution, la Russie utilisait le calendrier julien, remplacé ensuite sous les communistes par le calendrier grégorien en usage dans le reste du monde occidental, mais l'Église a conservé le calendrier «ancien style». Au XIX^e siècle le calendrier julien avait un retard de 12 jours sur le calendrier grégorien; aujourd'hui il a un retard de 13 jours. (Note du traducteur).

² Alexandre de Flint (1829–1894) a été le précepteur des fils du tsar Alexandre II, les grands-ducs Nicolas, Alexandre (le futur Alexandre III), Vladimir et Alexis, et a atteint le rang de conseiller secret. Il a enseigné le français au Corps des Pages de Sa Majesté impériale (1855–1886), puis à l'Académie Nikolaïevski de l'État-Major général et à l'école de commerce de Saint-Pétersbourg. Alexandre de Flint a été le parrain d'Édouard Courtin, le père de l'abbesse Eudoxie.

³ La fille d'Alphonsine Boulanger s'appelait également Alphonsine. Le nom complet de son époux était Édouard-Joseph-Louis Courtin. Édouard-Charles-Alexandre-Eugène Courtin était l'un de leurs fils.



Lorens

ST PETERSBOURG
PERSP. DE NEVSKY N° 4.

L'arrière-grand-mère française Alphonsine Boulanger



Édouard Courtin enfant

langues, le russe comme le français. Il aimait la musique et jouait assez bien du violon. Doué de multiples talents, il s'acquittait parfaitement de n'importe quel travail. En 1895, ayant réussi ses examens à Saint-Petersbourg, Courtin reçut le droit d'enseigner le français dans les lycées et les collèges préparatoires.

La mère de l'abbesse Eudoxie, Maria Guéorguievna, naquit en 1869. Elle était russe, née Borissoglebsky. Son père, le général-major Guéorgui Vassiliévitch Borissoglebsky, servit d'abord à Varsovie, puis sur la frontière roumaine. Marie eut, dans son enfance, des gouvernantes françaises, grâce auxquelles elle parlait couramment français. En outre, elle avait appris la musique, elle était née musicienne. Ayant terminé à Moscou l'Institut [Impératrice] Catherine pour les jeunes filles de la noblesse, Marie Borissoglebsky partit pour Saint-Petersbourg. La raison de son départ était le mariage précipité de Guéorgui Vassiliévitch, devenu veuf entre-temps. Marie ne pouvait accepter que son père eût si vite oublié sa défunte mère. La demoiselle préféra partir pour Saint-Petersbourg, afin de ne pas rencontrer sa nouvelle femme. Désireuse de perfectionner son français, elle alla étudier, sur la recommandation d'une enseignante titulaire de classe d'études de l'Institut [Impératrice] Catherine, chez madame Boulanger, et c'est là qu'elle fit la connaissance de son futur mari.

Marie et Édouard Courtin se marièrent en 1894. Ils déménagèrent à Moscou et eurent un an plus tard une fille que Marie appela Catherine, en l'honneur de sa défunte mère. Entre-temps, Courtin avait trouvé une place de professeur de français au lycée de l'Institut Lazarevski des langues orientales. Le jeune couple n'avait pas de gros revenus et c'était la marraine¹ de Marie Courtin qui les aidait matériellement.

Bientôt, Guéorgui Borissoglebsky² contracta la tuberculose et partit se soigner à Menton, ville connue pour la douceur de son climat. Marie Courtin décida de lui rendre visite avec sa fillette de neuf mois. Ce fut sur la Côte d'Azur, à Menton, sous les orangers, que Catherine apprit à marcher. C'est là qu'on prit d'elle ses premières photographies. Quand son grand-père se sentit mieux, il regagna son lieu d'affectation à Toulchine, et les Courtin retournèrent à Moscou.

À ce moment, mourut *petite marraine*, laissant derrière elle un gros héritage. Les héritières étaient trois, et, parmi elles, Marie Courtin. Chacune reçut 200 000 roubles et, de surcroît, des icônes, des diamants, des meubles, des tapis, des châles persans et bien d'autres choses. *Petite marraine* fut inhumée dans la chapelle du monastère Novospasski, à Moscou, où reposait déjà la grand-mère, Catherine Borissoglebsky.

¹ Son nom nous reste inconnu.

² À ce moment-là, Guéorgui Borissoglebsky a encore le grade de colonel.



*Le grand-père Guéorgui
Borissoglebsky*



*La grand-mère Catherine
Borissoglebsky*



*Marie Borissoglebsky à l'Institut [Impératrice] Catherine
des jeunes filles de la noblesse (assise au premier rang, à l'extrême droite)*

Les deux Maries



Édouard Courtin



Marie Courtin, née Borissoglebsky



Édouard et Marie Courtin avec Kotik

Le général-major Borissoglebsky mourut sur son lieu d'affectation, à Toulchtine, où il fut enseveli. Marie Courtin se mit à voir son père en rêve, se plaignant qu'on l'ait complètement oublié. Ses restes furent alors transférés dans la chapelle du monastère Novospasski¹ où reposait sa première femme.

Alphonsine Boulanger possédait, dans le gouvernement de Tchernigov, le domaine de Krivoucha, non loin duquel se trouvait le hameau de Gouliaïevka qui appartenait à des parents, les Tcharnoloussky². Édouard Courtin insista pour que sa femme, à réception de son héritage, achetât ce hameau aux Tcharnoloussky. Apparemment, ils firent l'acquisition de Gouliaïevka en 1897, après quoi Courtin quitta sa place au lycée et se consacra à la remise en état du nouveau domaine. Il fit un jardin, planta des rosiers, aménagea la maison. Ils passaient l'hiver à Moscou où, en 1903, leur seconde fille Marie (que l'on appelait Malioussia à la maison) vit le jour. Marie Courtin aimait beaucoup voyager et prenait partout avec elle Kotik³, comme on surnommait Catherine dans la famille, et, par la suite, Malioussia. Elles parcoururent la France, la Suisse, la Russie. Il n'y eut pas une seule année où elles ne changèrent pas d'endroit. L'impression la plus vive que garda mère Eudoxie de son enfance fut la voie de chemin de fer, avec des déclivités impressionnantes à travers les Alpes, qu'elles empruntèrent pour revenir d'Europe à Moscou. Elle en garda l'amour des voyages; il ne lui coûtait rien de se mettre en route, s'il le fallait, et les déménagements ne l'effrayaient pas.

Quand Catherine eut dix ans, ses parents se séparèrent. Son père partit vivre dans le gouvernement de Tchernigov et Marie Courtin resta à

¹ Le cimetière du monastère a été détruit à l'époque soviétique, mais la pierre tombale du général-major s'est conservée. Elle se trouve près du mur d'enceinte du monastère, et l'on peut déchiffrer sans peine, sur la pierre ancienne, l'inscription : « Général-major Guéorgui Vassiliévitch Borissoglebsky, commandant de la deuxième brigade de la dix-neuvième division d'infanterie. Décédé le 27 juin 1899, à l'âge de 54 ans ».

² Les Boulanger et les Courtin sont parents avec les Tcharnoloussky, car la sœur d'Édouard-fils, Sina (Alphonsine) a épousé le fils de Tcharnoloussky, Alexeï. Ils sont quatre frères : Vladimir, Sergueï, Grégory et Alexeï. Le futur maréchal Toukhatchevsky fait un temps la cour à la fille de Sergueï Tcharnoloussky. Le commissaire du peuple Lounatcharsky est aussi un fils (hors mariage) de Tcharnoloussky. Son père lui donne un nom de famille qui est l'anagramme du sien. Quand Sina, après la révolution, cherche du travail, elle va trouver Lounatcharsky. Il la reçoit chaleureusement, comme un membre de la famille, et l'aide à se faire embaucher. (L'information est tirée des notes de mère Eudoxie. Selon d'autres témoignages, ce n'est pas le commissaire du peuple Lounatcharsky, mais son père qui est le fils illégitime de Tcharnoloussky).

³ Petit chat (en russe). (NDT).

Moscou avec ses filles. Kotik fut admise à l'Institut [Impératrice] Élisabeth pour jeunes filles de la noblesse¹, mais un an plus tard elle contracta la rougeole, ne put suivre les cours et se retrouva en retard dans le programme par rapport à ses camarades de classe.

En 1907, elles quittèrent Moscou et s'installèrent à Yalta. Elles vécurent dans une pension de famille, ensuite dans différentes datchas et louèrent enfin un grand appartement confortable. Dans un premier temps, Kotik étudia à la maison, en ayant des gouvernantes : d'abord une Allemande, ensuite une Anglaise, ce qui lui permit de posséder, dès l'enfance, en plus du russe et du français, l'allemand et l'anglais. Il lui fallut rattraper le temps que lui avaient fait perdre la maladie et les déménagements. Elle passa ses examens en externe et fut admise à seize ans en sixième classe du lycée pour filles de Yalta où eut lieu la rencontre, déterminante pour la suite de son destin, avec son professeur d'instruction religieuse, le père Serge Stchoukine (1872–1931).

Le père Stchoukine était bien connu à Yalta, c'était un prêtre remarquable. La famille Courtin n'était pas particulièrement pieuse : on allait à l'église pour les grandes fêtes. Le père Serge, qui devint le père spirituel de Catherine, exerça une influence profonde sur la formation de sa personnalité. À la fin de sa vie, l'abbesse Eudoxie écrira dans ses mémoires² :

Dans sa jeunesse, on désire ardemment trouver un idéal et, en voyant vivre père Serge, nous avons compris que cet homme, connu de si près, nous a apporté la preuve que l'Évangile est réalisable sur la terre.

Le père Serge Stchoukine, diplômé de l'Académie théologique de Saint-Petersbourg en 1898, n'était pas seulement prêtre, mais écrivain doué d'un talent littéraire original. Il connaissait Anton Tchekhov, à la famille duquel il resta lié, toute sa vie, par une amitié fidèle. En tant que médecin, Tchekhov pensait que, pour la santé du père Serge, qui avait les poumons fragiles, il serait bon de vivre en Crimée, aussi avait-il fait des démarches auprès de l'évêque de Tauride³ Nicolas (Ziorov) pour obtenir la mutation du jeune prêtre à Yalta. Père Stchoukine fut bientôt nommé prêtre, en second, à l'église de la Dormition-de-la Mère-de-Dieu à Aoutka⁴, qui se trouvait tout près de la petite maison des Tchekhov. Beaucoup

¹ L'institut est fermé après la révolution. Aujourd'hui, ses locaux sont occupés par l'Université d'État de la région de Moscou (rue de la Radio, 10A).

² Mère Eudoxie a écrit en France ses mémoires sur le père Serge Stchoukine. Première publication : Vestnik RKhD. Paris–New-York–Moscou, 1977, N°122, p. 185.

³ La Tauride est le nom donné par les Grecs de l'Antiquité à la presque île de Crimée. L'évêque de Crimée portait le titre d'évêque de Tauride.

⁴ Tous les membres de la famille Tchekhov ont fréquenté cette paroisse où, en 1914, le père Serge a célébré le rite de la conversion à l'orthodoxie de la veuve de l'écrivain, Olga Léonardovna Knipper-Tchekhova.



*À Menton, avec sa maman et un garçon italien.
Kotik sur un âne*



Kotik



La maison de Gouliaïevka



Kotik



Marie Courtin et Kotik



Édouard Courtin et ses filles



Malioussia



Kotik. Yalta

d'élèves du père Serge au lycée de filles de Yalta, dans les années 1910, devinrent des paroissiennes de cette église.

La prime jeunesse de mère Eudoxie s'écoula dans la divine beauté de la nature environnante et fut réchauffée par le soleil. Les levers de soleil sur la mer Noire, et les montagnes de Crimée couvertes de forêts: Aï-Petri, Babagoun, la célèbre montagne de l'Ours, restèrent pour elle des souvenirs inoubliables. Catherine Courtin, qui prenait des leçons de dessin, nous a laissé des paysages de Crimée.

Le lycée de jeunes filles de Yalta¹, comme la plupart des lycées de cette époque, donnait à ses élèves une instruction du niveau secondaire, incluant une classe préparatoire et sept classes principales, à l'issue desquelles elles passaient un certificat. Puis venait une huitième classe complémentaire, pédagogique, à la fin de laquelle les jeunes filles recevaient le titre de préceptrice. Catherine Courtin étudiait toujours très bien. Devenue une excellente élève au cours des dernières années, elle termina ses études au lycée avec la médaille d'or. La promotion 1913 du lycée de Yalta, dont elle faisait partie, fut l'une des plus brillantes: huit médailles d'or. Les médailles de l'époque étaient ciselées dans l'or pur, le prix d'une médaille était de cinquante roubles. Diplômée de la classe pédagogique en 1914, Catherine obtint le droit d'enseigner à domicile sa matière préférée: l'histoire.

Dans sa jeunesse, Kotik s'intéressait beaucoup à l'histoire et avait rassemblé une bibliothèque assez considérable de livres historiques. Elle avait l'habitude de dévorer les livres les plus variés les uns après les autres et tomba, une fois, sur la *Philocalie*, qui la frappa par sa profondeur spirituelle. À partir de ce moment, Catherine garda dans le secret de son cœur le désir de se consacrer un jour à Dieu, en devenant moniale.

L'été 1914 vit le début de la Première Guerre mondiale. Des navires allemands pilonnaient les côtes de la Crimée, et Marie Courtin partit avec ses filles pour Moscou. L'appartement de sa défunte mère y demeurerait à sa disposition, et elles s'y installèrent. Catherine s'inscrivit à l'Université populaire, dans la section littérature, mais, ne se sentant aucune disposition pour les lettres, elle abandonna bientôt.

Au printemps 1915, les Courtin retournèrent en Crimée, et Catherine commença à donner des leçons particulières tout en enseignant les mathématiques, aux cours du soir, pour les ouvriers. Elle avait déjà vingt ans, et la jeune fille était devenue une svelte beauté avec de grands yeux expressifs.

¹ La sœur de Catherine, Marie Courtin, a également fait ses études secondaires au lycée de filles de Yalta.



L'archiprêtre Serge Stchoukine

Un an plus tard, elle fit la connaissance d'Hélène Karzow¹, futur femme écrivain traitant de thèmes religieux, et son amitié avec «la chère Lénotchka»² dura toute sa vie. Leur photo ensemble, dans leur jeunesse, est bien connue grâce à de fréquentes publications. Hélène Karzow, à cette période de sa vie sérieusement orientée vers le monachisme, partageait ses projets avec sa nouvelle amie, et celle-ci entendit parler pour la première fois des *starets* et des *staritsa* emplis de l'Esprit Saint, vivant dans les monastères russes.

Bientôt éclate la révolution. D'épaisses ténèbres recouvrent la Russie. De tous les coins du pays, des foules de réfugiés déferlent en Crimée. Parmi elles se trouvent de nombreux intellectuels, savants, industriels, financiers, représentants des couches supérieures de la société. D'après les estimations les plus modestes, le nombre total de réfugiés avoisinerait les cinq cent mille personnes, voire dix fois plus. Les bolcheviques tentent d'envahir la Crimée, mais l'armée des Volontaires les repoussent par deux fois. La troisième fois, les bolcheviques s'emparent de la presque île et y proclament, en janvier 1918, le pouvoir soviétique. En mars, on annonce la formation de la République socialiste soviétique de Tauride, qui se maintient un mois. En avril, la presque île de Crimée, en vertu du traité de Brest-Litovsk conclu entre les bolcheviques et l'Allemagne, est occupée par les troupes allemandes, qui cèdent bientôt la place aux forces armées françaises de l'Entente. Le sud de la Russie est ainsi coupé du nord, et la frontière passe à côté du domaine des Courtin à Tchernigov. Les terres de Tchernigov se retrouvent dans la zone des occupants allemands, comme tout le reste de l'Ukraine, bien qu'elle-ci soit proclamée république indépendante, avec l'hetman Skoropadsky à sa tête. En 1919, les troupes de Denikine et de Wrangel entrent en Ukraine, et, le 4 avril 1920, un conseil militaire élit le lieutenant-général Pierre Wrangel Commandant en Chef du Gouvernement du Sud de la Russie³.

En 1918, les sœurs Courtin firent la connaissance à Yalta de la famille Reitlinger. Julie Reitlinger, future iconographe, jeune fille d'un rare talent, avait trois ans de moins que Catherine Courtin. Elles faisaient toutes deux de la peinture, et cela les rapprocha. Catherine, dont les dessins avaient par-

¹ Hélène Karzow (1893–1989), épouse de l'écrivain Ivan Kontsevitch, est la sœur de l'hagiographe mère Thaïs, moniale du monastère Notre-Dame-de-Toute-Protection à Bussy-en-Othe.

² *Lénotchka* est un diminutif courant d'Hélène. (NDT).

³ Dans les archives de mère Eudoxie on trouve cette note écrite de sa main : «En janvier 1918, on vit arriver les bolcheviques; le 16 et le 17 avril, les bolcheviques sont partis et on vit arriver les Allemands; le 26 mars 1919, panique, de nouveau les bolcheviques; en juillet 1919, voilà les Volontaires qui reviennent; le 1^{er} novembre 1920, les bolcheviques se sont installés définitivement».



Avec Hélène Karzow (1917)

ticipé à l'Exposition d'art de 1917, prenait à cette époque des cours de sculpture, et l'une de ses œuvres, représentant un officier japonais, fut remarquée à l'exposition *L'Art en Crimée*, où figuraient les œuvres de maîtres aussi célèbres que I. Bilibine, S. Makovsky, S. Soudeïkine, N. Altman, V. Sourinians.

En 1919, Catherine Courtin se mit à donner des cours d'anglais au jeune historien, juriste et poète Alexandre Dmitrievitch Mestcheriakoff. Ils nouèrent vite des relations amicales grâce à leur amour commun pour la *Philocalie* et autres livres spirituels. Alexandre pratiquait la prière de Jésus. Il avait des liens amicaux avec le père Serge Boulgakov, homme d'église bien connu, membre du Concile Panrusse, collaborateur du Patriarche Tikhon.

Boulgakov vivait en Crimée, dans la propriété des parents de sa femme, Elena, née Tokmakoff¹. La propriété, appelée Oleïz, se trouvait à douze kilomètres de Yalta, à côté du petit village tatar de Koreïz. Elle était très connue, et les Tokmakoff comptaient parmi les personnes les plus riches de Crimée. Varvara, la veuve d'Ivan Tokmakoff, vieille dame d'une rare bonté, était tout particulièrement aimée de la population environnante qu'elle aidait beaucoup. Catherine et Alexandre venaient le samedi à Oleïz (à cause de la ruine générale, il n'y avait aucun moyen de transport) et assistaient aux vêpres dans la petite église de Gaspra où officiait père Serge. Ils passaient la nuit à la villa, priaient le lendemain à la liturgie et revenaient ensuite à pied à Yalta. En 1920, ils se marièrent à l'église. Père Serge voyait en Mestcheriakoff un futur prêtre.

Grand ami d'Alexandre Mestcheriakoff, l'habitant de Yalta Constantin Weriguine², émigré plus tard en France, raconte dans ses mémoires, rédigées avec talent :

Parmi mes relations et amis, la famille Mestcheriakoff occupait une place spéciale. Le plus remarquable d'entre eux était le frère aîné, Alexandre³, homme à l'âme élevée, à l'esprit lumineux, doté d'une mémoire absolue.

La sœur de Constantin Weriguine, Olga⁴, écrivit dans son journal intime :

¹ Le père d'Elena était Ivan Tokmakoff (1838–1908), important entrepreneur et mécène.

² Constantin Weriguine (1899–1982) se bat en Crimée dans l'armée des Volontaires, au régiment des grenadiers à cheval de la Garde impériale. Quitte la Russie en 1920. Fait des études d'ingénieur chimiste en France, à Lille. Travaille à la parfumerie Chanel, créateur de nombreuses sortes de parfums. En 1950, il écrit son livre autobiographique *Souvenirs et parfums*.

³ Les Mestcheriakoff ont eu trois enfants : Alexandre, Nikolaï et Véra.

⁴ Olga Weriguine (1903–1998), épouse Mojaïsky, artiste et poétesse de talent, auteur de nombreuses icônes brodées magnifiques. En 1958, les Mojaïsky ont acquis

...Je me souviens de sa haute silhouette [Mestcheriakoff], de son visage pâle et maigre, de son long cou dans le col montant de son uniforme d'étudiant et de ses fines mains sèches aux ongles ras... des yeux bleus avec une sorte d'expression particulière... Ayant étudié le bouddhisme et la théosophie, il en vint à l'orthodoxie la plus stricte et c'est une de ses phrases, jetée quasiment par hasard, qui me mit à mon tour dans la voie de l'Église.

C'est alors qu'a lieu la tragédie de novembre 1920. L'Armée rouge enfonce la ligne de défense de l'isthme de Perekop et ses troupes se répandent comme un raz-de-marée sur le territoire de la presqu'île de Crimée. Le Commandant en Chef de l'Armée russe¹, le lieutenant-général Wrangel, donne l'ordre à ses troupes d'évacuer la Crimée, permettant à tous ceux qui le désirent de se joindre à elles. Les navires quittent les ports de Crimée devant une énorme foule. Julie Reitlinger note dans ses mémoires :

Il y avait... un grondement... particulier dans la ville² pendant ces jours où tous ceux qui le pouvaient la fuyaient en prenant le chemin de la gare, d'où ils comptaient gagner Sébastopol et quitter le sol russe pour toujours. Ce grondement n'était comparable à rien d'autre, on l'éprouvait plus qu'on ne l'entendait...³

Le 17 novembre 1920, les troupes soviétiques du front Sud, sous le commandement de Mikhaïl Frounzé, occupent définitivement la Crimée et déchaînent une terreur rouge sans précédent. «Tous ceux qui avaient servi l'ancien régime auparavant, sur la foi de promesses d'amnistie s'ils se faisaient enregistrer, allèrent s'aligner devant les points de ralliement. Parmi quelques milliers d'anciens militaires, des prisonniers et des civils, il y avait des hommes et des femmes de diverses professions et occupations, des représentants de toutes classes et de différentes nationalités, des vieillards, des jeunes gens, parfois même des enfants. Pour les mettre en détention provisoire, on avait adapté à la hâte les caves de quelques bâtiments du centre-ville⁴. La plus terrible de ces caves, surnommée *l'aquarium* par le peuple, (les personnes s'y tenaient

une maison dans le village de Bussy-en-Othe, devenant ainsi les voisins du monastère Notre-Dame-de-Toute-Protection, fondé par mère Eudoxie.

¹ Union stratégique-opérationnelle des troupes de la Garde blanche.

² Simferopol.

³ *Yu. N. Reitlinger (sœstra Ioanna) i o. Sergiy Bulgakov. Dialog hudozhnika i bogoslova.* [I. N. Reitlinger (sœur Jeanne) et père Serge Boulgakov. Dialogue d'un peintre et d'un théologien]. Moscou, 2011, p. 33.

⁴ Yalta.



Alexandre Mestcheriakoff



Catherine Mestcheriakoff



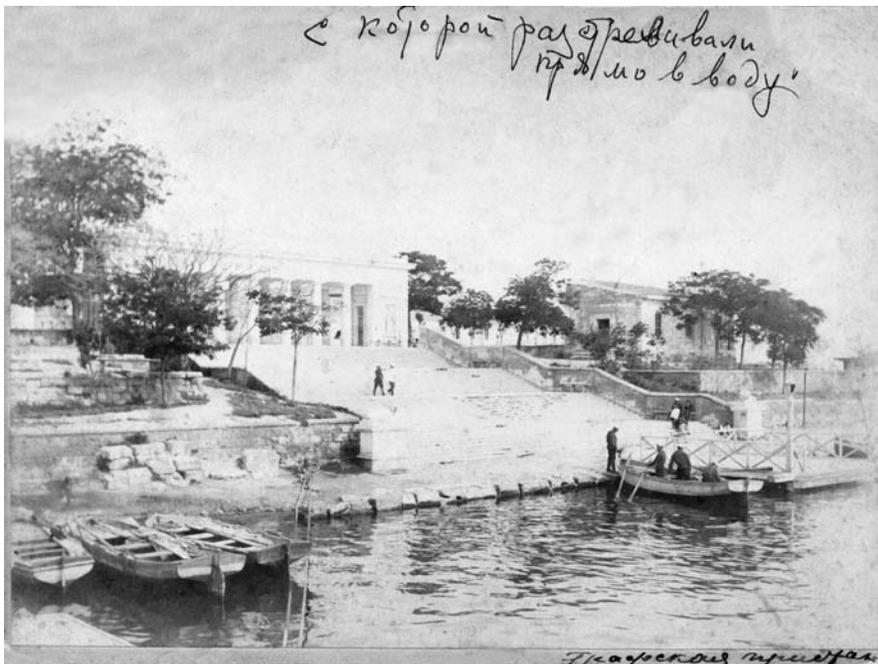
*Alexandre et Catherine Mestcheriakoff
avec leur amie Zoïa Zvorykina*



*L'archiprêtre
Serge Boulgakov*



Yalta (dessin de Catherine Mestcheriakoff)



Le Quai du Comte à Sébastopol, d'où l'on fusillait les officiers pour que les corps tombent directement dans l'eau

dans l'eau jusqu'aux genoux) se trouvait sous la rue Vinogradnaïa. Rares sont ceux qui en réchappèrent»¹.

Ce fut la famine, les églises célébraient continuellement les funérailles de ceux qui mouraient de malnutrition, il y eut des cas de cannibalisme. Le matin, on ramassait dans les rues un très grand nombre de cadavres. Beaucoup de villages tatars se vidèrent complètement de leurs habitants. Les maladies faisaient rage : la morve, le typhus, la dysenterie, le scorbut...

Dans ses mémoires sur le père Serge Stchoukine, mère Eudoxie témoigne :

Dès le 7 décembre, sous la direction de Béla Kun, les fusillades commencèrent « dans le cadre de la mise en application de la terreur rouge ». On sait de source officielle que 6000 personnes devaient être fusillées à Yalta. Ces exécutions avaient lieu en dehors de la ville, dans la forêt, à la datcha de l'avocat Frolov-Bagreïev, et se terminèrent le 22 mars 1921. Ensuite il y eut un répit.

Pour les historiens de notre époque, ce témoignage reste jusqu'à présent l'un des plus importants, car mère Eudoxie a indiqué, avec exactitude, la date du commencement de la terreur rouge ainsi que l'endroit principal des exécutions de masse. Étaient physiquement massacrés tous ceux « qui ne s'inscrivaient pas dans le cadre de l'idéologie communiste. On n'épargnait ni les médecins, ni les infirmières, ni les blessés, que l'on arrachait aux lits des hôpitaux. On poussait devant le peloton aussi bien de vieux généraux, déjà mal en point, que des gardes, c'est-à-dire des policiers ordinaires, gardiens de l'ordre public, et des employés de bureau... »².

Le nombre exact des victimes en Crimée reste jusqu'à présent inconnu. Quelques historiens supposent qu'avec ceux qui sont morts de faim, le chiffre avoisine la moitié de la population totale de la Crimée. Parmi les fusillés se trouvait le fils de l'écrivain Ivan Chméliov, Sergueï. Plus tard, Chméliov rassembla des témoignages concernant les morts, et il réussit à établir que « pendant la terreur, en l'espace de deux ou trois mois (fin 1920–début 1921), jusqu'à cent vingt mille personnes, hommes et femmes, vieillards et enfants, furent tués sans procès ni jugement dans les villes de Crimée... Ces informations ont été rassemblées

¹ Galichenko A., Avramenko L., *Pod seniū Ay-Petri. Yalta v omute istorii. 1920–1921 gody*. [Galitchenko A., Avramenko L. À l'ombre d'Aï-Petri. Yalta dans le tourbillon de l'histoire. 1920–1921]. Feodossia–Moscou, 2006, p. 16–17.

² Galichenko A., Avramenko L. *Pod seniū Ay-Petri. Yalta...* [Galitchenko A., Avramenko L. À l'ombre d'Aï-Petri...], p. 79.

sur la base des matériaux de l'ancienne Union des Médecins de Crimée». Chméliov écrit :

J'en témoigne : j'ai vu et éprouvé toutes les horreurs possibles, ayant survécu en Crimée de novembre 1920 à février 1922. Si seulement... une commission internationale habilitée pouvait recevoir le droit de faire une enquête sur place, elle rassemblerait un corps de données qui engloutirait largement tous les crimes et toutes les horreurs des massacres ayant eu lieu jusqu'alors sur la terre¹.

Le prêtre du peuple, comme on appelait père Serge Stchoukine, fut également arrêté. Mère Eudoxie écrit :

Le père Serge fut arrêté inopinément au printemps de 1921, non dans le cadre de la procédure générale, mais séparément. On l'emmena au « Service général », une petite maison près de la datcha du docteur Kostristky. L'émoi qui s'ensuivit à Yalta fut immense — tous les syndicats appelés « lourds » : les porteurs, les charretiers, les dockers, les habitants des faubourgs avec leurs femmes et leurs mères mirent une chemise propre afin de mourir pour le père Serge, s'il le fallait. Les communautés religieuses tatares, grecques, caraïmes, juives envoyèrent des députés à la Tcheka². Le père fut relâché au bout de deux jours. Comme toujours chez les bolcheviques, c'était un recul tactique. Deux jours plus tard, on l'arrêta de nuit pour l'emmener à Sébastopol par la route. Les tchékistes avaient comme cuisinière une femme de Yalta. Elle leur dit : « N'allez surtout pas faire de mal au père Serge ! Il a fait tellement de bien aux gens et à ma famille. C'est un saint ! » Peut-être à cause de ces troubles, on faisait exprès de rouler lentement ; c'était tantôt un pneu qui éclatait, tantôt il se passait autre chose, mais chaque fois, aussi bien à Sébastopol qu'à Simferopol, il arrivait trop tard pour les fusillades de groupe et on l'expédiait plus loin. En fin de compte, il se retrouva à Kharkov... À la prison de Kharkov, il contracta le typhus. Le croyant mort, on l'emmena avec des cadavres pour l'enterrer au cimetière. On découvrit qu'il donnait des signes de vie et on le ramena dans sa cellule. Ensuite, il fut transféré à Moscou, et c'est seulement là-bas, exactement un an après son arrestation, qu'il fut libéré en 1922.

En 1921, les Mestcheriakoff déménagèrent de Yalta à Sébastopol et y vécurent cinq mois. C'était la lutte pour la vie, car ils souffraient terri-

¹ Shmelev I. S., *Zaschitniku russkogo oficera Konradi — g-nu Oberu kak material dlya dela*. [Chméliov I. S. Au défenseur de l'officier russe Konradi, monsieur Aubert, en tant que pièces pour son affaire]// Galitchenko A., Avramenko L. *À l'ombre d'Âï-Petri...*, p. 171.

² Tcheka : police politique créée en 1917 pour combattre les ennemis du nouveau régime bolchevique. (NDT).

blement de la faim, surtout Alexandre qui était très grand. De temps à autre, Catherine recevait des lettres de son père. Il écrivait qu'il était parti s'installer à Gomel, ville située au nord du gouvernement de Tchernigov, et y enseignait le français au lycée. Il invitait sa fille et son gendre à venir vivre chez lui, car «à Gomel, il y a de tout et vous n'avez aucune raison de mourir de faim à Sébastopol». Ils étaient enclins à accepter son invitation, mais, auparavant, Alexandre Mestcheriakoff envisageait de se faire ordonner prêtre.



Chapitre 2

Mort d'Alexandre Mestcheriakoff. — Départ de Catherine Mestcheriakoff chez son père dans la région de Gomel. — Retour à Yalta. — Ermitage de Kiziltash. — Le starets Sophrony (Doubnine). — Catherine devient moniale. — Émigration en France.

En février 1922, Catherine Mestcheriakoff se rendit à Moscou avec son mari qui devait y être ordonné prêtre¹. En Crimée, le printemps était précoce cette année-là, et le temps extraordinairement doux. Le trajet de Sébastopol à Moscou leur prit deux semaines. Ils mirent une semaine pour arriver jusqu'à Kharkov, où la gare était bondée de soldats démobilisés de l'Armée rouge. Il n'y avait plus de trains réguliers, les horaires n'existaient plus. Chacun se débrouillait comme il pouvait pour prendre d'assaut un wagon de marchandises, et c'est à bord de voitures de ce type que les gens, entassés à l'extrême, allaient n'importe où, pourvu que cela les rapprochât de leur destination. Les trains de marchandises se traînaient de gare en gare avec une lenteur exaspérante et des arrêts infinis. À Kharkov, Alexandre Dmitrievitch tomba malade; il commença à cracher du sang. Une fois arrivés à Moscou, ils descendirent chez un parent², mais, dès la première nuit, Alexandre se sentit si mal qu'il fallut appeler un médecin. Celui-ci diagnostiqua une pneumonie aiguë et l'envoya aussitôt à l'hôpital.

En ce temps-là, la pénicilline n'existait pas encore et, en cas d'inflammation aiguë, les médecins attendaient que la crise atteignît son paroxysme: après, soit le patient mourait, soit il commençait à se rétablir. Mais pour Alexandre, malgré la fièvre qui se maintenait en permanence à 40°, le paroxysme n'arrivait pas. Couché dans son lit, trempé de sueur, il disait

¹ Nous ne disposons malheureusement d'aucune information pouvant expliquer pourquoi son ordination devait avoir lieu précisément à Moscou, ni quel évêque l'a béni pour devenir prêtre.

² Il s'agit du cousin de Mestcheriakoff, le géophysicien V. Chouleïkine, qui a créé la Station de géophysique de la mer Noire à Katsiveli en Crimée, et sera élu plus tard membre de l'Académie des sciences.

la prière de Jésus, pendant que sa femme, assise à son chevet, priait elle aussi. Au bout de quelques jours, le médecin-chef fit venir Catherine Mestcheriakoff dans son cabinet et lui dit que l'état de son mari était désespéré. Elle perdit connaissance. Revenue à elle, Catherine retourna dans la salle d'hôpital et passa les quelques jours qui précédèrent la mort d'Alexandre à ses côtés. Un calme intérieur étonnant venait de s'installer dans son âme comme un don de Dieu. N'ayant encore jamais assisté à une agonie et ne comprenant rien à la médecine, elle fit tout le nécessaire jusqu'au moment où Alexandre rendit l'âme dans ses bras.

Le Seigneur lui envoya une consolation dans sa peine : au lendemain de la mort d'Alexandre, elle apprit que père Serge Stchoukine avait été libéré de sa prison à Moscou et se trouvait dans la clinique universitaire du professeur Pletniov à cause d'une forme particulièrement grave de néphrite. C'est là qu'elle le trouva. Malgré la maladie et sa faiblesse, il célébra l'office des morts pour Mestcheriakoff, qui se déroula le 1/14¹ mars pendant le Grand Carême, le jour de la sainte martyre Eudoxie d'Héliopolis.

Catherine envoya un télégramme à sa mère à Yalta en la priant de faire part de la mort d'Alexandre à sa famille. Bien longtemps après, dans les années soixante, Véra Mestcheriakoff, la sœur d'Alexandre², avec laquelle mère Eudoxie a correspondu toute sa vie, se souvenait dans une de ses lettres :

Tu parles beaucoup de Choura³ dans tes lettres. Je me rappelle très bien ce printemps, moi aussi. J'étais alors dans un état particulièrement nerveux, je sentais le malheur venir. Pourtant nous avons reçu ton télégramme où tu disais que vous étiez bien arrivés, mais j'avais nettement conscience que Choura n'était plus de ce monde. Quand je vis Maria Guéorguievna se diriger chez nous pour préparer maman et lui dire que Choura était tombé malade, je lui demandai directement, avant même qu'elle n'eût ouvert la bouche : « Quand Choura est-il mort ? » Elle fut très étonnée et me demanda d'où j'avais appris la nouvelle. Ce fut un printemps bien dur, mais je pense que pour Choura c'est mieux ainsi.

Après avoir enterré son mari, Catherine Mestcheriakoff s'attarda pour quelque temps à Moscou. Elle voyait souvent le père Serge et s'entretenait longuement avec lui. Ils fêtèrent les Pâques de 1922 dans le monastère des Saintes-Marthe-et-Marie fondé, par la grande-duchesse Élisabeth Féodorovna, élevée plus tard par l'Église au rang de sainte martyre. La fondatrice n'était plus de ce monde, la clinique du monastère avait été na-

¹ Le 1^{er} mars ancien style, le 14 mars nouveau style. (NDT).

² Véra Mestcheriakoff quitte la Crimée et va vivre à Moscou à l'adresse : 1^{er} Bas-manny pereoulouk, 5/20, app. 26.

³ *Choura* est un diminutif courant d'Alexandre. (NDT).



*Père Serge Stchoukine chez les Chouleïkine, après les funérailles
d'A. Mestcheriakoff (1922)
(dessin de Catherine Mestcheriakoff-Courtin)*

tionalisée, mais le monastère fonctionnait toujours, dirigé par le père Mitrophane Srebriansky¹.

Le père Serge retourna à Yalta, tandis que Catherine Mestcheriakoff alla s'installer chez son père dans la région de Gomel. Elle y resta jusqu'en 1923. Cette période fut pour la jeune veuve de vingt-six ans une période d'amer désespoir, de quête douloureuse du sens de la vie et de profonde prière : «Montre-moi Seigneur le chemin que je dois prendre : vers Toi, j'élève mon âme»². De Biélorussie elle repartit en Russie et fit plusieurs pèlerinages dans divers monastères, trouvant consolation dans les longs services religieux.

Marie Courtin vivait toujours avec sa fille cadette à Yalta, au 10 boulevard Lomonossov³ et donnait des cours de musique. Dans ses lettres à Catherine, elle l'invitait systématiquement à venir la rejoindre. Catherine Mestcheriakoff revint en Crimée pendant la NEP⁴.

Elle écrit dans ses mémoires :

L'été 1923, Yalta avait déjà été complètement rénovée, toute trace de famine avait disparu, seule la composition de la société avait changé : en haut de l'échelle se trouvaient maintenant les nouveaux riches⁵ ; quant aux personnes éduquées, elles étaient employées comme gouvernantes ou maîtres d'école. Entre-temps, j'avais trouvé un petit couvent dans la montagne, au-dessus de Gourzouf à 17 kilomètres de Yalta, dirigé par le starets Sophrony. J'ai toujours été attirée par les monastères et j'en avais visité plus d'un dans le nord : l'ermitage de Zossima, l'ermitage d'Optina, la Laure des Grottes de Kiev, les petits monastères autour de Gomel.

C'est grâce à sa rencontre avec un ami de son défunt mari, le mathématicien Guéorgui Weidemiller, qu'elle apprit l'existence du petit ermitage près de Gourzouf. Alexandre avait naguère converti Guéorgui à la foi chrétienne, en lui disant : «Pour un homme vraiment intelligent, il est impossible de ne pas croire en Dieu». Ces paroles avaient profondément impressionné le jeune homme et bouleversé son âme. C'est lui qui parla à Catherine Mestcheriakoff de l'ermitage de la Sainte-Trinité près du

¹ Le prêtre Mitrophane Srebriansky (1870–1946) devient moine après la révolution sous le nom de Serge, sa femme Olga prend le voile avec le nom d'Élisabeth. Archimandrite. Connaît deux arrestations, la première fois à Tobolsk, la deuxième dans le Nord. En août 2000, est canonisé comme confesseur de la foi de l'Église russe.

² Psaume 142.

³ Le 10 est indiqué dans les papiers de Marie Courtin ; cependant, selon d'autres sources, il s'agirait du 9.

⁴ NEP ou Nouvelle politique économique. C'est ainsi qu'on appelle dans l'historiographie soviétique le bref retour après 1921 à une économie temporaire relativement libérale. La NEP prend officiellement fin en 1930. (NDT).

⁵ En français dans le texte. (NDT).

village tatare de Kiziltash. Peu de temps après, les deux sœurs Courtin, Catherine et Marie, commencèrent à y faire de fréquents pèlerinages.

L'ermitage avait été fondé en 1913 en mémoire d'un Tokmakoff et d'un Molotkoff¹. On y avait construit une église dédiée à l'icône de la Vierge-de-Kazan² et on y avait nommé comme supérieur le hiéromoine Sophrony (Doubinine), moine du grand schème, starets de sainte vie. Il était d'origine paysanne. Désirant se consacrer à Dieu, il s'était enfui de chez lui à l'âge de dix-sept ans et avait longtemps erré à travers la Russie. Plus tard, il dira à ses enfants spirituels qu'une telle vie d'errance au nom du Christ est extraordinairement bénéfique pour l'âme du débutant car, tout d'abord, il se détache de tout et ne s'attache à rien et, ensuite, il souffre beaucoup, n'ayant vraiment pas «où reposer la tête»³, ne sachant pas si le Seigneur lui enverra quelqu'un pour lui donner un morceau de pain. Le débutant apprend ainsi, par expérience, qu'il n'a personne sauf Dieu et que la vie humaine ne dépend pas de l'abondance de biens⁴. Ayant appris à ne pas se soucier du lendemain, il met toute son espérance en Dieu.

Finalement, père Sophrony (qui portait alors le nom de père Érasme) entra au monastère de Novy Afon (le Nouvel Athos) dans le Caucase et y vécut plusieurs années, jusqu'au jour où il attrapa une vilaine fièvre due au climat malsain de la région. On le transféra alors au monastère Saint-Georges près de Sébastopol, où son obédience était d'accueillir les pèlerins. Grâce à cela, il acquit une grande expérience dans la communication humaine. On l'invita dans la maison de l'archevêché de Simferopol mais il refusa. En ce temps-là, l'archevêché de Tauride avait à sa tête l'évêque Dimitri (prince Abachidzé dans le siècle)⁵. À l'époque où ce dernier était inspecteur du séminaire théologique de Tiflis, on en avait renvoyé l'étudiant Joseph Djougachvili⁶. Il nomma père Érasme supérieur de l'ermitage près de Kiziltash. C'est là que le starets prit le grand schème sous le nom de Sophrony.

L'ermitage avait été fondé comme un monastère d'hommes et comptait une dizaine de moines. Mais quand les hommes virent qu'il fallait tout construire soi-même et porter dans ce but de lourds troncs d'arbres de la forêt, ils commencèrent petit à petit à se disperser. Des femmes les

¹ Les Molotkoff ont été des associés des Tokmakoff dans leur entreprise vinicole.

² Pour cette raison les pèlerins ont souvent appelé l'ermitage de la Sainte-Trinité « Ermitage-de-Kazan ».

³ Évangile selon St Matthieu, 8, 20.

⁴ Cf. Luc 12,15 : « Attention ! Gardez vous de toute cupidité, car, au sein même de l'abondance, la vie d'un homme n'est pas assurée par ses biens ».

⁵ En 1928, il prend le grand habit sous le nom d'Antony.

⁶ Staline. (NDT).

remplacèrent progressivement. Au début, quelques-unes d'entre elles, venues en pèlerinage, désirèrent y rester, et, au bout d'un certain temps, le monastère finit par devenir entièrement féminin. À la veille de la révolution, il comptait dix moniales. Elles faisaient vraiment tout de leurs propres mains et transportaient de la forêt de lourds rondins. Les maisons étaient bâties à l'ancienne : trois des murs constitués par la roche de la montagne, le quatrième — en bois. Elles construisirent ainsi le réfectoire et plusieurs cellules. La vie y était dure à cause du travail physique, mais la mer Noire qui se fondait au loin dans le bleu du ciel, les montagnes couvertes de forêt, les rochers aux formes étranges, la beauté inouïe de toute cette nature étaient là pour témoigner de la toute-puissance du Créateur et emplissaient les âmes des moniales d'attendrissement et de gratitude envers le Seigneur.

Ils vinrent à quatre : les deux sœurs Courtin, Guéorgui Weidemiller (que ses amis appelaient Youka) et une jeune fille de Simferopol, professeur de russe, qui s'appelait Vladislava¹. Tous les quatre prirent l'habit monastique, chacun en son temps. Les femmes restèrent à l'ermitage de père Sophrony. Guéorgui fut dirigé vers un grand monastère qui portait aussi le nom de Kiziltash (*kizil tash* signifie *rouge pierre* en tatare) et se trouvait près de la ville de Feodossia. Guéorgui y fut fait moine, ordonné prêtre, et retourna à l'Ermitage-de-Kazan comme hiéromoine, sous le nom de père Séraphim. En 1925, Marie Courtin, la sœur de Catherine, vint se joindre aux sœurs de l'ermitage de Kiziltash, devenant riassophore² sous le nom de Mélitina.

«À 22 verstes³ de Yalta, au plus profond des montagnes de Crimée couvertes de denses forêts d'arbres séculaires, se cachait un petit ermitage appelé *l'Ermitage de Sophrony*, un humble ermitage de femmes, sans clôture ni grille. Près de l'entrée de la maison des moniales, sur l'énorme tronc penché d'un vieil arbre, on avait suspendu plusieurs petites cloches. L'ermitage était dirigé par le hiéromoine Sophrony, un homme étonnant de simplicité et d'humilité. Il vivait dans une petite cellule attenante à l'église, installée tout contre la paroi de la montagne. Dans la cellule, il y avait une petite fenêtre qui donnait dans l'église ; par cette fenêtre le starets pouvait suivre tous les offices et les règles de prière dits par le hiéromoine Nonn, un petit homme maigre et taciturne, décharné par les jeûnes.

¹ Malheureusement, nous ne connaissons ni son nom de moniale ni son nom de famille.

² Il y a trois degrés dans le monachisme orthodoxe : le riassophorat, le petit schème et le grand schème.

³ Ancienne mesure de longueur utilisée en Russie, valant 1 066,8 mètres. (NDT).



*L'ermitage de Kiziltash
(dessin de mère Eudoxie Mestcheriakoff-Courtin)*



Le hiéromoine du grand schème Sophrony (Doubinine)



Père Sophrony et père Séraphim (Weidemiller)



L'église consacrée à l'icône de Notre-Dame-de-Kazan à Kiziltash



L'église Notre-Dame-de-Kazan (dessin de mère Eudoxie)



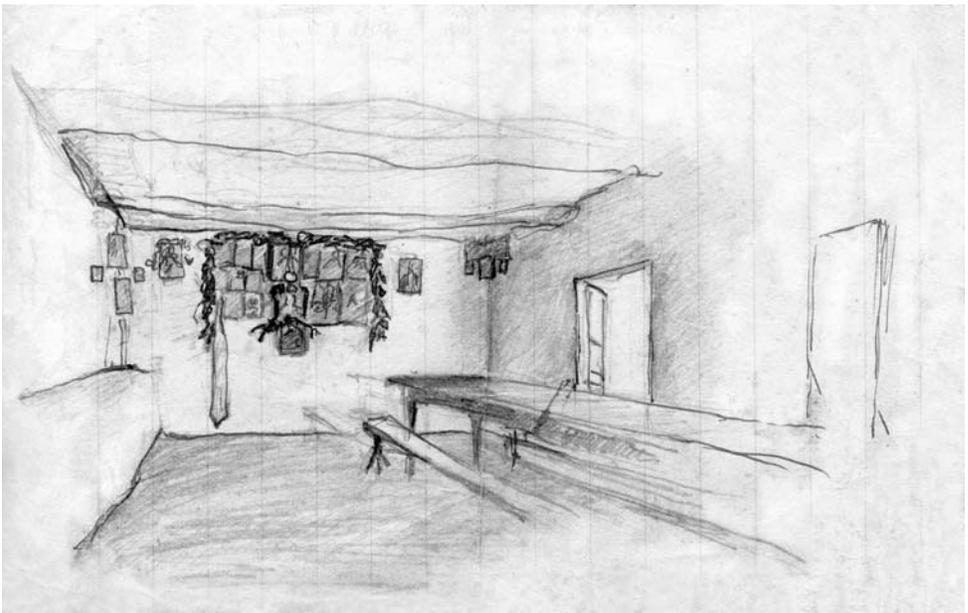
*Père Sophrony avec les sœurs et les résidents du skite de Kiziltash.
Sœur Mélitine (Courtin) assise au premier rang, la troisième à partir de la gauche,
(avec un foulard blanc). Mère Eudoxie debout au dernier rang,
la première à partir de la gauche (avec un foulard blanc)*



Intérieur de l'église de Kiziltash



Les cellules (dessin de mère Eudoxie)



Le réfectoire (dessin de mère Eudoxie)

Tard le soir, une moniale lisait la règle de prière, les canons au Très doux Jésus, à la Mère de Dieu, à l'Ange gardien. Tout de suite après venaient les prières de minuit, les matines, puis la règle de prière précédant la communion. Cela se terminait à l'aube.

Tous ceux qui vivaient dans l'ermitage passaient la journée entière occupés à de durs travaux. On y dormait peu.

Le père Sophrony était clairvoyant. Un jour que deux étudiants se rendaient à l'ermitage, il ordonna de sonner les cloches avant même de les voir, en disant: 'Un évêque et un prêtre viennent nous rendre visite!' Effectivement, l'un d'eux devint plus tard évêque, et l'autre fut ordonné hiéromoine sous le nom de Séraphim. C'était le disciple préféré du starets Sophrony; il se distinguait par sa vigilance spirituelle, la profondeur de sa vie intérieure et son humilité; constamment absorbé par la prière, il ne voyait rien de ce qui l'entourait»¹.

Une amie² de Catherine écrivit une poésie sur l'ermitage de Kiziltash:

Là-haut dans la montagne, tout au bout du chemin
S'abrite au fond des bois une église toute claire
Élevée au Seigneur, notre Dieu Tout-Puissant;
La Reine du monde en est la supérieure.
Des fleurs tout autour ornent la sainte église,
L'image du Sauveur y accueille les gens;
Le feuillage murmure, attentif aux prières,
Le torrent, lui aussi, glorifie l'Éternel...
Autour on ne voit que montagnes et vallées
Et la blanche chaussée qui serpente là-bas...
Dans le lointain pourtant que d'air et que d'espace!
Le bleu de la mer s'étend à l'infini.
Quel charme naïf est partout répandu,
Quelle grandeur nous est ici offerte.
Ce mélange qui paraît tout à fait insolite
Est le plus grand des miracles divins!
Voici des huttes blanches à l'aspect misérable,
Mais quel confort chaleureux au dedans
Pour ceux dont les pensées se reposent sur Dieu
Qui, sages comme le serpent, ont un cœur d'enfant.

¹ Veniamin (Fedchenkov), mitr., *Bozhii ludi. Moi duhovnye vstrechi*. [Métropolitain Benjamin (Fédtschenkov), Les hommes de Dieu. Mes rencontres spirituelles]. Moscou, 1990, p. 271.

² L'auteur de ce poème est peut-être Elena Liachouk, mais nous n'en avons pas la totale certitude.

Sur le vieil arbre torse à côté de l'église
 Nous appellent les cloches au service sacré...
 Le cœur se réjouit au bruit du carillon
 Qui réveille la conscience souvent endormie...
 Entrons donc dans l'église si claire et si pure
 Où se dresse l'image de notre Protectrice
 Humblement décorée. De sa sainte face
 Se déverse partout sa grâce sanctifiante.
 Et ce flux emporte toute malveillance,
 Adoucit la souffrance des cœurs brisés
 Les larmes viennent douces et l'on se sent prêt
 À porter jusqu'au bout sa couronne d'épines.
 Devant la face de la Toute-Pure montent les prières
 Au milieu de la nuit, à l'aube et jusqu'au soir
 Savent les affligés Qui les consolera
 Et sèchera les larmes de leurs yeux embués.
 Ici près de l'église, tout contre son mur, il y a deux cellules
 Avec une fenêtre donnant sur la nef
 Que la main du saint homme, le starets, a voilée...
 Que puis-je dire ici au sujet du saint homme...
 Ceux dont le cœur se brise, dont les pensées se brouillent,
 Qui s'apprêtent à jeter leur croix sur le chemin,
 Qui s'efforcent à sortir de l'abîme du doute,
 Sans arriver à trouver une issue ;
 Ceux-là dans la cellule du starets oublieront leurs soucis
 Jetteront le fardeau de leur âme fatiguée
 Et du monde divin chanteront la beauté...
 Toi dont l'âme se sent lasse, hâte-toi vers ici !

Dans la nuit du 1^{er} au 2 novembre (selon l'ancien calendrier) 1927, dans l'ermitage de Kiziltash, Catherine, reçut des mains de père Sophrony la tonsure du deuxième degré (petit schème). Bien qu'il y eût déjà une moniale de ce nom dans l'ermitage, le starets clairvoyant lui donna le nom d'Eudoxie, comme s'il sentait à quelle sainte il devait la confier. Dorénavant, elle allait célébrer, le jour de sa fête, le jour de commémoration de son défunt mari. Cette année est encore restée gravée dans sa mémoire comme l'année des grands tremblements de terre qui secouèrent la Crimée.

Mère Eudoxie prit le voile secrètement. Elle aimait beaucoup père Sophrony, l'ermitage de Kiziltash et s'y trouver était, pour elle, un véritable bonheur. Cependant, à cette époque elle ne pouvait pas abandonner sa mère, qui avait l'habitude de se reposer en tout sur sa fille aînée. Marie

Courtin-mère continuait à donner des cours de musique, mais l'argent manquait tout de même, et Catherine Mestcheriakoff était obligée de travailler. Elle enseignait dans une petite école et avait de nombreuses leçons particulières. Toutes les deux gardaient souvent à manger les élèves affamés, dont la plupart, appartenaient à des familles pauvres. Catherine ne pouvait pas les abandonner non plus. Père Sophrony lui proposa de devenir moniale secrètement et interdit d'en parler à qui que ce soit. Ayant une telle confiance en lui, elle ne douta pas un instant qu'il s'agissait de la volonté de Dieu. Les seules personnes au courant étaient la jeune enseignante de Simferopol, Vladislava, et sœur Mélitina. Vladislava était déjà, à ce moment-là, moniale du petit schème et avait participé de nuit à l'office où sa compagne prononça ses vœux. Sœur Mélitina partit chez leur mère pour ne rien lui laisser soupçonner.

Le lendemain, mère Eudoxie était déjà à Yalta à ses cours, sentant en elle une force, une solidité et une assurance nouvelles, comme si on l'avait moralement affermie. Ce sentiment était tellement fort qu'elle observait ses élèves avec curiosité, en essayant de voir s'ils ne remarquaient pas le changement survenu.

Continuant à vivre avec sa mère dans leur petit deux pièces,¹ mère Eudoxie ne manquait pas une occasion de se rendre à Kiziltash : dans son for intérieur, elle se savait être l'une des moniales de l'ermitage. C'est ainsi qu'elle était considérée également par père Sophrony.

À cette époque, Édouard Courtin était déjà venu s'installer de Gomel à Yalta et avait trouvé un poste de comptable dans un sanatorium. Marie Courtin ne voulait pas faire la paix avec lui, et il vivait séparément de sa famille. Mère Eudoxie souffrait de cette situation, elle se trouvait écartelée entre ses parents : sa mère et son père la tiraient chacun de son côté, cherchaient en elle compréhension, compassion et soutien. Courtin aimait beaucoup ses filles et faisait tout ce qu'il pouvait pour sa famille malgré la brouille avec sa femme.

En 1928 l'époque de la NEP touchait à sa fin. On commença à fermer et à détruire les monastères, de nouvelles moniales venaient de partout chercher refuge à l'ermitage de Kiziltash, et bientôt elles furent plus de trente. Niché dans les montagnes, l'ermitage n'attirait toujours pas les regards, et ses occupantes espéraient pouvoir s'y maintenir le temps des persécutions.

En 1928, le starets Sophrony, malade, fut arrêté. Au bout de quelque temps, on le relâcha avec interdiction de vivre dans les six plus grandes

¹ A l'origine, l'appartement était bien plus grand, mais il avait fallu le partager avec des étrangers, comme cela se faisait systématiquement en ces années-là. Il fallait, comme on disait, « tasser les occupants ».

villes du pays. Au bout d'un an, il fut arrêté de nouveau¹ et déporté à Tchernigov, où il partit avec la moniale Eudoxie (homonyme de mère Eudoxie Courtin) qui était d'une famille paysanne originaire de cette région. Ils s'établirent dans un village. L'ermitage resta donc sans père spirituel. Un tchékiste se mit à leur rendre visite et à épier leur vie. Voyant que tout se désorganisait, les sœurs commencèrent, l'une après l'autre, à quitter la communauté monastique. En 1929, l'ermitage fut définitivement fermé : les tchékistes emportèrent toutes les icônes de l'église, y compris la magnifique icône de la Mère-de-Dieu-de-Kazan. Un des tchékistes se hissa sur le toit et jeta la croix sur le sol. Ils emmenèrent tous ces objets sacrés au «département des finances» et les mirent à la cave.

Revenue chez ses parents et achevant les cours de comptabilité, sœur Mélitina s'engagea comme aide-comptable dans un sanatorium. Marie Courtin enseignait dans une école de musique. Mère Eudoxie travaillait aussi dans une école. Toutes deux donnaient des cours particuliers. Édouard Courtin et sa fille cadette avaient droit aux repas du sanatorium où ils travaillaient et ils emportaient leur portion chez eux. Le plus souvent c'était une bouillie brûlée. Comme tous les membres de la famille Courtin travaillaient, ils ne vivaient pas trop mal matériellement.

Édouard Courtin ne s'intéressait absolument pas à la politique. Dans le temps, il avait reçu, tout comme ses parents, la nationalité russe et possédait donc deux passeports : russe et français. Cependant, quand les soviets prirent le pouvoir, lui et ses frères commencèrent à s'inquiéter. Chez les Courtin il y avait des garçons, et la perspective de servir dans l'Armée rouge n'enthousiasmait aucun d'entre eux. L'un des frères alla demander à l'ambassade de France si son passeport russe d'avant la révolution l'avait privé de sa nationalité française. Après avoir examiné les actes de naissance et les certificats de baptême des Courtin, on leur assura à l'ambassade qu'ils étaient Français et le resteraient. Selon la législation française, les épouses des Français devenaient automatiquement Françaises. Leurs enfants recevaient aussi la nationalité française. Marie Courtin-mère et Marie Courtin-fille pouvaient donc, en cas de problèmes, compter sur la protection du drapeau français. Cependant, mère Eudoxie, qui avait été mariée à un Russe, était considérée comme citoyenne soviétique, ce qui pouvait avoir des conséquences imprévues par les temps qui couraient. Inquiet pour sa fille, Courtin fit une lettre à l'ambassade dans

¹ En 1929, père Séraphim est arrêté avec père Sophrony et déporté à Tchernigov. Au bout de quelque temps il réussit à revenir en Crimée et tente de faire renaître l'ermitage de Notre-Dame-de-Kazan à Kiziltash, mais il est de nouveau arrêté, connaît la prison et la torture. Fusillé en 1936 (1937 ?). Père Nonn est lui aussi déporté et se trouve probablement pendant un certain temps à Kostroma chez l'archevêque-martyr Nicodème (Krotki). On ne sait rien de son destin ultérieur.



Marie Courtin-fille à Yalta



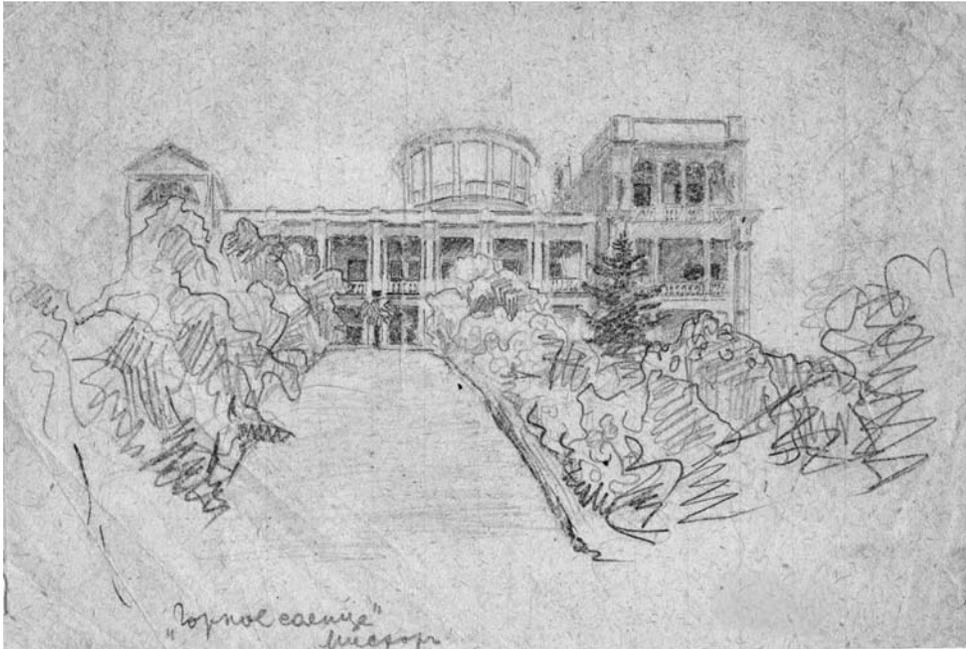
Miskhor.
Le sanatorium le Soleil des Montagnes
(dessin de mère Eudoxie)



Théière
(dessin de mère Eudoxie)



Arbres (dessin de mère Eudoxie)



Miskhor. Le sanatorium le Soleil des Montagnes (dessins de mère Eudoxie)

laquelle il demandait de préciser si elle pouvait se considérer comme Française. On lui répondit que, selon une nouvelle loi adoptée en France en 1918, les femmes françaises conservaient leur nationalité même si elles épousaient des Russes.¹

Ces démarches ne signifiaient pas qu'ils se préparaient à quitter la Russie; aucun d'eux ne le voulait. Édouard Courtin, lui-même, se sentait absolument russifié, sans parler des autres membres de la famille qui étaient tout à fait russes. Marie Courtin-mère ne pouvait même pas s'imaginer partir et «laisser ses os reposer en terre étrangère». Cependant, un si grand nombre de leurs amis et de leurs proches avait quitté la Crimée, après le début de la révolution, et les circonstances étaient à tel point tragiques, qu'il fallait être prêt à tout.

À cette époque de terribles épreuves, l'Église orthodoxe en Crimée était déchirée par les représentants du mouvement autoproclamé de *l'Église vivante*². Soutenus par les autorités soviétiques, ils prenaient en main la direction de l'Église, accompagnée d'exécutions, arrestations et déportations en masse du clergé. De nombreux prêtres étaient chassés de leur propre église et se retrouvaient dans la misère avec leur famille alors que leur église était occupée par les rénovationnistes. Les sœurs Courtin participaient à la collecte d'argent pour venir en aide aux prêtres de Crimée tombés en disgrâce. C'est peut-être pour cette raison qu'en 1930, mère Eudoxie fut convoquée à la Guépéou³ et quelques jours plus tard arrêtée dans la rue; elle fut emmenée à Simferopol, où on la mit en prison, en la gardant quinze jours. Plus tard, elle dira à ses proches qu'elle se rendit compte par expérience de la vérité des paroles de Jésus rapportées dans l'Évangile: «Et quand on vous emmènera pour vous livrer, ne vous préoccupez pas de ce que vous direz, mais dites ce qui vous sera donné sur le moment: car ce n'est pas vous qui parlerez, mais l'Esprit Saint»⁴. Pendant tous les interrogatoires, malgré son trouble, ses réponses furent telles qu'elle n'eut jamais rien à se reprocher par la suite. Les tchékistes cherchaient à la convaincre d'être leur indic et de signer un papier comme quoi elle était d'accord pour collaborer avec

¹ Par cette loi la France a protégé ses citoyens de l'arbitraire bolchevique.

² En 1922, un schisme «pour le renouveau» éclate au sein de l'Église orthodoxe russe, provoqué par les bolcheviques, que cette situation arrange pour leur propagande de l'athéisme et leur lutte contre l'Église. Pendant 5 ans *l'Église vivante*, nom que se sont donné les rénovateurs, est la seule organisation religieuse reconnue par les autorités soviétiques. À la fin de 1922, *l'Église vivante* a déjà réussi à s'appropriier les deux tiers des trente mille églises alors en fonctionnement.

³ Sigle pour *Glavnoïé polititicheskoié oupravlenié* ou Direction politique principale. (NDT).

⁴ Évangile selon St Marc, 13,11.

eux. Mère Eudoxie leur répondit qu'étant chrétienne, elle ne pouvait ni écouter aux portes, ni épier, ni cafarder, ni rien faire qui puisse causer du tort à qui que ce soit. «De nombreux chrétiens collaborent avec nous», lui dit-on à l'interrogatoire. «Mais moi, je ne peux pas, répondit-elle, de toute façon, je ne peux en rien vous être utile, car je suis incapable de garder un secret. Tout ce que vous me direz, j'irai aussitôt le crier sur les toits».

Pendant que mère Eudoxie était en prison, son père se rendit à Moscou à l'ambassade de France où on lui promit soutien et protection. Il est possible que l'intercession de la France eût contribué à sa libération rapide.

En 1931, sentant que rien ne semblait plus la menacer, mère Eudoxie alla elle-même à Moscou pour se faire établir un passeport français.

Le père Serge Stchoukine officiait depuis 1925 dans la capitale. Il était troisième prêtre à l'église du Sauveur-sur-les-Sables, dans une ruelle de l'Arbat, et vivait avec sa famille dans une sorte de cahute à Fili, car en ce temps-là, le clergé n'avait pas le droit de résider à Moscou. La famille était pauvre. Quand elle le pouvait, mère Eudoxie assistait aux services dans son église. Ce n'était pas toujours facile, car elle habitait à l'autre bout de Moscou.

Le 25 septembre 1931 selon l'ancien calendrier, c'était la fête de Saint-Serge. Comme ce jour-là, un mercredi, c'était un autre prêtre qui devait célébrer à l'église du Sauveur-sur-les-Sables, père Serge se rendit à la cathédrale de Dorogomilovo. Après avoir communié à la liturgie matinale, il assista aussi à la liturgie tardive, puis aux prières d'intercession avec l'acathiste au bienheureux Serge de Radonège. Il revenait chez lui à Fili à pied. À un endroit il y avait des travaux, et on avait mis des rails en travers de la rue. Au moment où père Serge les enjambait, un camion sortit d'un garage. Une femme avec un enfant voulut traverser devant le camion. Pour ne pas les écraser, le chauffeur fit marche arrière et accrocha le prêtre qui tomba, sa tête heurtant les rails. Quand on accourut à son secours, il n'eut que le temps de dire «Dieu vous garde» et perdit connaissance. On l'emmena à l'hôpital, où il mourut au bout de deux jours. Après sa mort, des hommes de la Guépéou vinrent dans sa cabane de Fili pour l'arrêter une fois de plus. Mais il était déjà dans l'éternité, inaccessible aux poursuites d'ici-bas¹.

Mère Eudoxie ne put lui rendre visite la veille de sa fête et elle s'en voulut toute sa vie. Le prêtre l'attendait mais, ayant beaucoup à faire ce

¹ L'archiprêtre Serge Stchoukine meurt le 27 septembre 1931 à Moscou et est enterré au cimetière de Dorogomilovo, détruit en 1939. Ses restes sont transférés au cimetière Vvedenskyé [de la Présentation-de-la-Vierge-au-Temple] de Moscou.

jour-là, elle avait perdu du temps dans les files d'attente et, malgré ses efforts, ne put arriver jusqu'à Fili.

En émigrant, mère Eudoxie avait emporté avec elle un petit livre des récits de père Serge, qu'elle gardait comme une relique dans sa cellule. Le livre était tout usé, il lui manquait un grand nombre de pages, mais celles qui restent sont suffisantes pour qu'on puisse se rendre compte du talent de cet écrivain remarquable et profond. Sa veuve avait gardé en sa possession ses manuscrits. Il est possible que certains soient restés intacts et peut-être seront-ils publiés un jour, si Dieu le veut.

Mère Eudoxie vécut un an à Moscou. Quelques mois après la mort de père Serge, la nouvelle du décès de père Sophrony¹ à Tchernigov lui parvint. Les deux personnes qui lui étaient spirituellement les plus proches l'avaient quittée, et elle se disait de plus en plus souvent qu'une époque de sa vie touchait à sa fin, et qu'il fallait s'attendre à quelque chose de nouveau.

Elle en eut la confirmation dès son retour à Yalta: un papier de la Guépéou la sommait de quitter l'Union Soviétique dans les quinze jours. Tous les membres de la famille Courtin décidèrent, bien entendu, de la suivre. Malgré leur hâte, ils n'arrivaient pas à plier bagages dans le délai prévu. Mère Eudoxie demanda un ajournement de la date de départ, et on prolongea le délai accordé d'un peu plus d'un mois. Mais, pour les Courtin, c'était encore trop peu et la famille décida de se séparer: Marie Courtin-fille resterait avec son père pour terminer toutes leurs affaires à Yalta, alors que Marie Courtin-mère et mère Eudoxie iraient à Moscou pour organiser le départ.

Des lettres pleines de sollicitude paternelle, adressées par Édouard Courtin à sa fille à Moscou, se sont conservées:

Le 19/VII/32

Mon cher Kotik,

Que d'inquiétudes, que d'émotions! J'imagine ce que tu as éprouvé en ce laps de temps... Nous avons bien reçu ta carte envoyée pendant le trajet et ta première lettre. Je suis content qu'on t'ait encore donné deux semaines. Mais il est dommage que le consulat ne veuille rien faire pour vous aider financièrement... Et les billets, y en a-t-il pour Paris? Qu'en est-il de vos bagages? Il n'y a toujours rien de la part de Charles². Je

¹ Le hiéromoine du grand schème Sophrony (Doubinine) meurt à Tchernigov l'hiver 1932. Est enterré dans le vieux cimetière de la rue Starobéloouskaya. On vient toujours se recueillir sur sa tombe.

² Charles Courtin est le frère d'Édouard. Après la révolution il quitte la Russie et se rend en France avec sa femme Louise et ses enfants. Il habite Paris et travaille à l'usine Renault. Décédé à la fin des années trente (1938?). Probablement enterré au cimetière de Vitry-sur-Seine dans le caveau de famille des Courtin. Son fils Édouard et sa fille Madeleine ont été très amis avec leurs cousines Catherine et Marie.

vais lui écrire aujourd'hui pour le prévenir de votre arrivée. Écris-moi vite et en détails. Je suis pressé, car je pars au travail et je termine cette lettre. Mon Dieu, que de soucis ! Je crains de ne pas tenir le coup. Je t'embrasse bien fort. Papa

[Pas de date]

Mon cher Kotik,

Je t'envoie la dernière lettre de Charles et les cartes reçues après votre départ. Il n'y a pas grand-chose de nouveau, si ce n'est la dernière nouvelle : Dimitriev, accompagné de miliciens, s'est présenté à la cathédrale et en a confisqué les clés au marguillier. Cette manière forte, n'est-elle pas scandaleuse ? Hier et aujourd'hui, on ne parle que de cela. Les gens sont indignés au plus haut point. Une plainte va être envoyée à Moscou de la part des Grecs... J'attends avec impatience une lettre de toi où tu me diras si vous avez reçu les billets pour Paris et si ta demande concernant l'argent pour le voyage a eu des suites. En attendant, ma gentille petite fille, je t'embrasse de tout mon cœur. Ma lettre suivante, je pense que je l'enverrai à Paris. Télégraphie-moi de la frontière.

Les visas et les billets furent enfin reçus. Après s'être recueillies sur les tombes des êtres chers et avoir fait leurs adieux à leurs proches et à leurs amis, Marie Courtin et mère Eudoxie prirent le train pour la France.

Elles arrivèrent à Paris en septembre 1932.



Chapitre 3

L'émigration russe en France. — Le métropolite Euloge (Guéorguievsky). — Premiers mois de vie à Paris. — Rencontre avec mère Marie (Skobtsov). — La Villa de Saxe. — Fonction d'enseignante à l'Institut de Théologie orthodoxe Saint-Serge. — Histoire de la fondation de la Fraternité saint Alban et saint Serge de Radonège. — Voyages en Angleterre.

L'existence des Russes de la première vague d'émigration se distinguait, en France, par une liberté intérieure inhabituelle. Dans des conditions difficiles et précaires, et même souvent dans la misère, beaucoup de Russes,¹ qui avaient perdu leur patrie, cherchaient et trouvaient au sein de l'exil des valeurs éternelles, grâce auxquelles leur vie était comblée par l'inspiration, une grande variété d'activités et d'aspirations créatrices.

« Dans le destin de l'émigration et la vie du Paris russe, l'Église jouait un rôle de premier plan. C'était elle le principal facteur d'unité, au-dessus des divisions partisans et des écarts de situation matérielle. On voyait dans les églises des personnes d'opinions différentes, des chanceux et des malchanceux, ceux qui gravissaient avec obstination les degrés de la prospérité et ceux qui ne pensaient pas au lendemain.

À la tête de l'Église se trouvait le métropolite Euloge (Guéorguievsky)² qui avait réussi par son intelligence et son savoir-faire à fédérer autour de

¹ Beaucoup mais pas tous, loin de là, malheureusement... C'est avec amertume que mère Marie (Skobtsov) écrit dans une lettre à la rédaction du *Vestnik* à propos des réactions suscitées par son article « L'épreuve de la liberté » (plus tard remanié en « Sous le signe de notre temps ») : « Combien nos églises contiennent-elles de personnes, même les jours de grandes fêtes, sur les 80 000 émigrés russes habitant à Paris ? Combien de ceux qui vont à l'église de temps à autre participent à la Sainte Communion ? Combien de paroisses vivent en paix, sans être déchirées par des discordes et des querelles intestines ? Quel pourcentage d'enfants fréquentent les services religieux et l'école russe ? » Mat' Mariya Skobtsova, *Vospominania, stat'i, otcherki*. [Mère Marie Skobtsov, Souvenirs, articles, essais]. Paris, 1992, Tome II, p. 281.

² Le métropolite Euloge, dans le monde Basile Guéorguievsky (1868–1946). En 1931, le métropolite Euloge estime possible de réunir ses paroisses sous la ju-

lui les forces créatrices. Il était connu en Russie en tant que membre de la Douma, affilié à l'aile droite des monarchistes. Dans l'émigration, il dirigea l'Église dans le courant de l'apolitisme et sut s'attirer ainsi le soutien de larges cercles d'exilés russes. Grand et lourd, avec une longue barbe, le métropolite témoignait à tous ses visiteurs tendresse et compassion. Il donnait volontiers sa bénédiction aux initiatives les plus diverses et pouvait paraître doux et conciliant en toutes choses, mais il savait en réalité atteindre ses objectifs et faisait preuve d'un discernement juste dans la situation complexe qui l'entourait. Monseigneur Euloge fut le véritable bâtisseur de la vie ecclésiale de l'émigration. Son principal mérite fut de comprendre que les nouvelles conditions de l'exil exigeaient de nouvelles formes de travail. Il donnait libre cours à une initiative qui allait bien au-delà des limites admises avant la révolution. Il ne craignait pas les nouveautés et se distinguait par là de la majorité des évêques et des prêtres qui considéraient avec crainte et suspicion tout ce qu'ils ne connaissaient pas»¹.

Sous la direction du métropolite Euloge, on construisit toujours plus de nouvelles églises en Europe occidentale. Souvent, par manque de moyens, on les installait dans des garages, des granges ou des appartements. Le chant choral religieux jouissait d'une grande popularité, qui réunissait des paroissiens de toutes origines sociales. On publiait des revues spirituelles, les écoles paroissiales catéchisaient les enfants, toutes les associations de bienfaisance possibles et imaginables venaient en aide aux nécessiteux. En 1925, à Paris, le jour de la commémoration de saint Serge de Radonège, le métropolite Euloge réussit à faire l'acquisition, rue de Crimée, d'un lopin de terre où se dressait une grande église allemande. C'est ainsi que fut fondé l'Institut de Théologie qui devait attirer de divers horizons une jeunesse talentueuse brûlant de consacrer sa vie à Dieu. Les professeurs Vycheslavitseff, Zenkovsky, Kartacheff, Florovsky, Fedotoff, Iline, Zander et d'autres étaient des valeurs sûres de l'équipe pédagogique. L'institut fut dirigé pendant de nombreuses années par l'archiprêtre Serge Boulgakov, qui transmit à ses étudiants et ses enfants spirituels sa ferveur ardente et élevée.

Arrivée en France, la moniale Eudoxie installa sa mère chez des parents qui vivaient près de Compiègne et s'en alla à Paris chercher

ridiction du Patriarcat Œcuménique. La vie et l'œuvre du métropolite Euloge sont décrites dans le livre *Le Chemin de ma vie. Mémoires du métropolite Euloge*, rédigés d'après ses récits par T. Manoukhina, Paris, Les Presses de Saint-Serge, 2005 (éd. russe, YMCA-Press, 1947).

¹ *Chronika semyi Zernovyh. T. 2: Za Roubezhom (Belgrad–Parizh–Oksford 1921–1972)*. [Chronique de la famille Zernov. Tome 2: À l'étranger (Belgrade–Paris–Oxford 1921–1972)]. Paris, 1973, p. 126–127.



*L'église de Saint-Serge de Radonège à l'Institut de Théologie orthodoxe à Paris.
Photographie des années 30*



*L'église de Saint-Serge de Radonège à l'Institut de Théologie orthodoxe à Paris.
Photographie des années 30*

du travail. Étant descendue chez un cousin à Meudon, elle décida pour commencer et dans l'espoir d'y voir plus clair de faire le tour des églises orthodoxes. C'est pratiquement ainsi qu'agissait la majorité des émigrés. Quel ne fut pas son étonnement quand, à Meudon même, dans l'église Saint-Jean-le-Soldat, elle aperçut les sœurs Julie et Catherine Reitlinger en train d'orner les murs de peintures murales. Catherine était alors déjà mariée, mais Julie n'était pas encore moniale. Elles entraînèrent immédiatement leur amie chez père Serge Boulgakov¹, à l'Institut Saint-Serge. Leurs discussions n'en finissaient pas, d'autant plus qu'avant son départ, mère Eudoxie avait rendu visite à la vieille dame Tokmakoff et put donner au père Serge des nouvelles de ses parents restés en Russie.

Mère Eudoxie s'impliqua aussitôt dans les activités de père Serge, prenant part aux nombreux séminaires de théologie qu'il organisait. Cependant elle trouva son premier travail dans un endroit tout à fait inattendu. Le bureau de l'ancien président du Gouvernement Provisoire, Kerensky, avait besoin des services d'une femme de ménage, et mère Eudoxie y fut recrutée pour balayer et épousseter. Kerensky lui fit l'effet d'un homme désagréable, et elle le quitta bientôt pour s'engager comme lectrice auprès d'un vieux Juif aveugle. Ensuite, elle trouva une place de femme de ménage et de cuisinière chez une modiste juive polonaise. Mère Eudoxie vivait même chez sa patronne qui avait dans l'appartement une chambre de bonne. Grâce à ce travail, il lui fallut courir les marchés, les magasins, prendre les transports en commun, fréquenter des Français, et elle se retrouva, de façon inattendue, plongée dans la vie parisienne.

Pour la nouvelle émigrée, tout était étrange en Occident. Pendant les années qui suivirent la révolution en Russie, elle avait complètement perdu l'habitude d'une existence paisible et réglée. La révolution russe, la guerre civile, la terreur rouge en Crimée, la famine, la mort et l'émigration de nombreux amis, la mort de son mari, la destruction de l'ermitage à Kiziltash, la mort de ses deux pères spirituels, la prison, l'exil — tous ces événements s'étaient succédés dans sa vie. À cause de cette suite ininterrompue de malheurs, son âme était la proie d'un surmenage émotionnel permanent. En France, il semblait à la moniale Eudoxie qu'elle était tombée dans une époque depuis longtemps révolue, que tout cela ne lui arrivait pas à elle, mais à quelqu'un d'autre. Habitée à voir les

¹ Le père Serge est expulsé de l'Union Soviétique le 1^{er} janvier 1923. Le commissaire de la Guépéou, l'envoyant en exil, lui dit : « Vous êtes pour nous plus dangereux que toute l'Armée blanche ». En 1925, le métropolite Euloge nomme le prêtre Boulgakov à la tête de l'Institut de Théologie orthodoxe Saint-Serge à Paris.

visages sombres et émaciés de gens devenus incapables d'échanger des sourires insoucians, elle était surprise par l'amabilité des commerçants et des chauffeurs français. Dans son cœur, cependant, mère Eudoxie ne se fiait pas une minute aux paisibles tableaux qui l'entouraient. La tranquillité européenne ne pouvait endormir ce qui n'était pas même un pressentiment, mais la certitude absolue de l'apocalypse à venir. «Cela ne pourra durer longtemps. Ici également, cela va sentir la poudre. Très bientôt, ici, se lèvera aussi la tempête, avec ses maux et ses malheurs», pensait-elle.

Bientôt, Marie Courtin quitta ses parents à Compiègne pour Paris. Elle était invitée par l'ancienne gouvernante qu'avait eue Catherine à Yalta, l'Anglaise miss Ella, que, dans la famille, on appelait simplement *miss*. Se préparant à retourner dans sa patrie en Angleterre, *miss* laissait son petit appartement parisien à Marie Courtin.

Ce même automne, mère Eudoxie fit la connaissance de mère Marie (Skobtsov)¹. Elle avait attiré son attention à l'église de l'Institut Saint-Serge. Mère Marie, femme au visage rond et aux joues roses, portait un klobouk² d'homme et une soutane d'une coupe imprécise, et mère Eudoxie pensa qu'il s'agissait d'un moine-castrat (en ayant vu un, un jour, à Kiev). Mère Marie était physiquement belle, mais soit par pauvreté, soit par ascétisme, elle s'arrangeait pour s'habiller d'une façon si négligée et si bizarre, toujours avec les nippes de quelqu'un d'autre, qu'elle produisait parfois sur son entourage un effet pour le moins étrange. Plus tard, mère Eudoxie dit n'avoir vu, de sa vie, personne de plus indifférent à l'opinion publique — ce que les gens pensaient à son sujet lui était complètement égal.

Après l'office, elles arrivèrent toutes deux, au même moment, chez père Serge Boulgakov, qui les présenta l'une à l'autre.

Extrait des mémoires de l'abbesse Eudoxie:³

Après mon arrivée en France, je fis bientôt la connaissance de mère Marie Skobtsov. Mère Marie, qui peu de temps auparavant avait reçu la

¹ Mère Marie (Skobtsov), née Élisabeth Pilenko, épouse en première nocces de Kouzmine-Karavaïeff (1891–1945). Émigre en France après la révolution d'octobre. Fondatrice de l'association caritative «Action orthodoxe». Pendant la Seconde Guerre mondiale, prend part à la Résistance française. Pour avoir aidé et caché des Juifs, est déportée au camp de concentration de Ravensbrück. Gazée, d'après l'une des versions, en prenant la place d'une jeune femme juive. Canonisée par le Patriarche Œcuménique en 2004, au rang des saintes moniales martyres.

² Le klobouk est un couvre-chef noir de l'Église d'Orient, porté par les moines et les moniales.

³ Souvenirs, enregistrés sur cassette en 1975.

tonsure des mains du métropolite Euloge, caressait le projet d'organiser un foyer pour les jeunes filles russes démunies. Beaucoup d'entre elles venaient étudier à Paris et n'avaient ni leur propre logis ni la possibilité d'en louer un. Mère Marie, ayant déjà en vue une maison qui convenait à ce projet, vint avec Assia Obolensky¹ chez monseigneur Euloge lui demander sa bénédiction pour fonder un foyer de femmes. Le métropolite lui demanda: «Avez-vous de l'argent pour louer un local?» Elles répondirent: «Non, nous n'en avons pas. Mais nous avons l'icône de la Protection-de-la-Mère-de-Dieu et nous comptons sur Son aide».

Monseigneur se tut et dit ensuite: «Très bien, je vais vous donner 5000 francs, mais je ne pourrai rien faire de plus, il faudra vous débrouiller par vous-mêmes».

5000 francs représentaient à l'époque une très grosse somme.

Dès que le contrat pour l'impasse de la Villa de Saxe² fut signé, mère Marie déménagea dans cette résidence, qui se distinguait par «d'abondantes possibilités et une absence totale de meubles. Il y avait seulement un piano abandonné près de l'entrée, ce qui était pour le moins bizarre, non seulement parce qu'il paraissait absolument déplacé à cet endroit, mais encore parce que la nouvelle propriétaire était tout à fait indifférente à la musique. Les premiers jours, elle dormit par terre, sur des couvertures. Auprès d'elle se dressait une grande icône de Notre-Dame-de-Toute-Protection, veillant sur son sommeil. Une pile d'annuaires téléphoniques tenait lieu de chaise. Au début, il n'y avait ni électricité, ni gaz»³.

Détail admirable, le contrat de location du refuge fut signé par mère Marie le jour de la Protection-de-la-Mère-de-Dieu. Monseigneur Euloge considéra cela comme un signe donné d'en haut, et la chapelle du foyer pour femmes fut consacrée à cette fête. Sœur Jeanne (Reitlinger) fit don de quelques-unes des icônes qu'elle avait peintes, et mère Marie fit elle-même les peintures murales de l'église. C'était une personne douée de talents remarquables: poétesse, artiste-peintre, théologienne, personnage

¹ Alexandra Obolensky (1897–1974), princesse, fille du prince Vladimir Obolensky, personnage public connu. Née à Yalta en Crimée, participe activement dans l'émigration à l'Action chrétienne des étudiants russes (ACER). En 1937, prise d'habit sous le nom de Blandine. L'une des fondatrices de l'ermitage de Moisenay-le-Grand, consacré à l'icône de la Mère-de-Dieu-de-Kazan, et du monastère Notre-Dame-de-Toute-Protection, à Bussy-en-Othe. A passé les dernières années de sa vie à s'occuper de son père spirituel mourant, l'archimandrite Euthyme (Wendt). Repose au cimetière de Moisenay-le-Grand.

² Le numéro 9 de la Villa de Saxe appartenait à un monastère catholique.

³ Sergiy Gakkel', prot., *Mat' Mariya*. [Sergei Hackel archiprêtre, Mère Marie]. Paris, 1980, p. 65; 2^e éd. 1992, p. 71. Chap. IV, Lourmel, trad. fr. à paraître.

public. C'était une forte nature originale qui n'entrait pas dans les catégories habituelles. Une fois moniale, mère Marie s'engagea complètement dans le secours de son prochain et plus particulièrement des Russes rejetés, nombreux à cette époque, dans les rues de Paris et sur les routes de France. Elle prenait sous son aile aimante des ivrognes, des criminels, des fous, des prostituées, des malades esseulés et des misérables qui n'avaient pas d'asile. Prônant sans cesse la charité agissante, elle écrivait dans «Le Second commandement de l'Évangile» :

L'amour chrétien nous enseigne à offrir à notre frère des dons non seulement spirituels mais matériels. Nous devons lui donner notre dernière chemise et notre dernier morceau de pain. Le travail social au sens le plus large est ici tout aussi justifié et nécessaire que la charité personnelle. En ce sens, la vocation du chrétien au travail social ne fait pas de doute. Il est appelé à organiser une vie meilleure à ceux qui travaillent, à assurer l'existence des vieillards, à construire des hôpitaux, à s'occuper des enfants, à lutter contre l'exploitation, l'injustice, le besoin, l'arbitraire¹.

Le commandement de l'Évangile «il n'y a pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ses amis»² était devenu l'étoile qui guidait mère Marie. Dans son article «Les types de vie religieuse», elle écrit :

...le monde pense : si j'ai donné mon amour, alors je me suis appauvri de la quantité d'amour correspondante et si, en plus, j'ai donné ma vie, alors je me suis ruiné définitivement et je n'ai plus rien à perdre. Mais les lois de la vie spirituelle s'opposent diamétralement, en ce domaine, aux lois matérielles. Selon elles, toute richesse spirituelle offerte, comme un rouble inconvertible, ne retourne pas seulement à celui qui l'a donné mais croît et s'affermi. Celui qui donne acquiert, celui qui se démunie s'enrichit³.

Vers cette époque, Alexandra Obolensky, qui soutenait beaucoup mère Marie, partit en pèlerinage en Finlande, au monastère de Valaam. Restée seule, mère Marie, qui avait besoin d'une aide, pria Catherine Mestcheriakoff-Courtin de venir travailler au foyer pour femmes, et celle-ci accepta. Elles se mirent toutes deux à se dévouer de concert dans ce nouvel endroit.

La nomination du hiéromoine Lev (Gillet)⁴, en tant que prêtre régulier de l'église Notre-Dame-de-Toute-Protection à la Villa de Saxe, fut une

¹ Mère Marie Skobtsov, *Le Sacrement du Frère*. Paris et Pully, 2001, p. 136.

² Évangile selon St Jean 15,13.

³ Mère Marie Skobtsov, *Le Sacrement du Frère. op. cit.*, p. 116.

⁴ L'archimandrite Lev Gillet (1893–1980). Moine bénédictin, est reçu en 1928 dans l'orthodoxie par Mgr Euloge dans sa dignité de prêtre moine. Enseigne le français à l'Institut de Théologie Saint-Serge. De 1928 à 1938, prêtre de l'église ortho-

grande satisfaction pour mère Eudoxie. Il ne pouvait devenir recteur, car il avait sa propre paroisse française où il officiait les dimanches et les jours de fête. Les jours où il n'était pas retenu par sa paroisse, père Lev ne manquait pas de célébrer la Divine Liturgie à la Villa de Saxe; il logeait également au foyer, n'ayant pas d'autre endroit où vivre. Il fallait chanter aux liturgies, et mère Eudoxie dut s'y mettre car, à part elle et mère Marie, il n'y avait simplement personne. À Kiziltash, avec la bénédiction de père Sophrony, mère Eudoxie lisait quelquefois à l'église les vêpres et les cathismes¹. Elle ne prenait aucune autre part au service et, dans l'ensemble, le connaissait moyennement. Il lui fallut tout apprendre d'un seul coup et la vie exigea qu'elle saisît cette nouvelle science au vol. Ne connaissant ni les tons ni les modes, la nouvelle lectrice disait tous les chants de la liturgie sous forme de récitatif, même le chant des Chérubins. Mais avec le temps, l'expérience lui vint.

Elle souffrait de plus en plus, au fond d'elle-même, d'avoir à cacher son appartenance au monachisme. Du vivant de père Sophrony, le monachisme secret de mère Eudoxie était protégé par la force de sa prière. Elle avait un père spirituel qui savait qu'elle était moniale et la dirigeait en tant que moniale. Mais après sa mort, l'ambiguïté et le flou de sa situation lui devinrent un tourment.

Un jour qu'elle se tenait dans la cuisine debout devant les fourneaux à mélanger ce qui bouillait dans la casserole, mère Marie s'engouffra dans la pièce avec son impétuosité coutumière et s'exclama: «Ce serait bien si, à part moi, il y avait une autre moniale, ici! Vous n'avez pas envie de recevoir la tonsure?»

Mère Eudoxie répondit avant d'avoir réfléchi: «Mais je l'ai déjà reçue!»

Ébahie par cette nouvelle, mère Marie courut faire son rapport à monseigneur Euloge.

Le métropolitain convoqua mère Eudoxie, lui demanda tous les détails, pour se persuader que ses vœux avaient été prononcés selon les canons. Ayant tout écouté, il lui donna sa bénédiction pour porter l'habit monastique et vint lui-même à la Villa de Saxe pour l'en revêtir dans l'église de Notre-Dame-de-Toute-Protection: c'est ainsi qu'une nouvelle moniale apparut dans son diocèse.

doxe Sainte-Geneviève-de-Paris. Officie quelque temps à l'église de la Protection-de-la-Mère-de-Dieu, Villa de Saxe, et ensuite rue de Lourmel. Travaille avec des détenus russes dans les prisons et dirige aussi un cercle d'études bibliques à Paris, boulevard Montparnasse. S'éteint à Londres, où il a vécu depuis 1939.

¹ Dans la pratique liturgique, le Psautier est divisé en 20 parties qu'on appelle cathismes.



Le séminaire de père Serge Boulgakov, dans l'appartement de Léon Zander, 21.12.1933. Assis de gauche à droite: père Serge Boulgakov, mère Marie (Skobtsov), J. Reitlinger, V. Zenkovsky, V. Iline, B. Vycheslavitseff, N. Afanassieff, L. Zander. Assises par terre: V. Zander, mère Eudoxie, A. Obolensky. Debout à gauche: V. Weïdlé, G. Fédotoff. Debout à droite: B. Sove



. Villa de Saxe. En tête de table, mère Marie (Skobtsov). À côté d'elle à gauche, sa mère Sophie Pilenko, et la troisième à sa droite est Marie Courtin-mère. À gauche, au fond de la table, on aperçoit mère Eudoxie avec Marie Courtin-fille, à sa droite

À peu près au même moment, c'est-à-dire à la fin de 1932, père Serge Boulgakov lui proposa d'enseigner l'anglais¹ à l'Institut de Théologie orthodoxe Saint-Serge. Sa nouvelle activité d'enseignante ne lui rapportait presque rien, mais grâce à cela, elle se fit beaucoup d'amis et de relations dans les cercles ecclésiastiques et, à partir de 1933, elle commença à effectuer avec père Serge des voyages en Angleterre.

Dès 1927, un groupe de chrétiens orthodoxes de Paris, dirigé par le père Boulgakov, s'était rendu en Angleterre, avec la bénédiction du métropolitain Euloge, pour rencontrer des représentants de l'église anglicane. L'entrevue eut lieu dans la petite ville de Saint-Alban, située non loin de Londres, à côté d'une vaste cathédrale construite en l'honneur de saint Alban († 305), premier martyr d'Angleterre. La fréquentation des orthodoxes fut pour beaucoup d'anglicans un tournant dans leur vie.

Dans son article «Œuvre missionnaire en Angleterre», N. Zernov écrit :

Pour nous, les Russes, la rencontre avec des anglicans fut aussi très importante. Jusqu'alors, nous nous sentions isolés parmi les chrétiens occidentaux. Les catholiques romains cherchaient à nous convaincre que tous nos malheurs provenaient de notre refus de reconnaître la primauté du pape. Les protestants nous reprochaient d'avoir perdu la pureté de l'enseignement biblique. Les anglicans étaient les premiers chrétiens en Occident qui n'essayaient pas de nous rééduquer. Ils voulaient faire notre connaissance, comprendre notre théologie, et c'est avec attention qu'ils écoutèrent notre interprétation du christianisme. Ils étaient prêts à étudier auprès de nous et à partager leur expérience avec nous².

Le premier congrès anglicano-orthodoxe marqua le commencement de l'activité missionnaire russe en Angleterre. Ce fut une telle réussite que ses participants décidèrent de se rencontrer à nouveau. Le second congrès s'ouvrit à la fin de cette même année 1927 et connut un succès encore plus grand. Au cours de l'assemblée de clôture fut fondée la Fraternité (Fellowship) de saint Alban et saint Serge de Radonège. L'évêque de Truro³ Walter Frere en fut élu président, avec le père Serge Boulgakov comme coprésident orthodoxe.

Dans les années 1933–1938, la moniale Eudoxie, maîtrisant l'anglais, se rendit tous les ans en Angleterre. Son intervention qui eut lieu en 1934

¹ Mère Eudoxie commence à enseigner l'anglais à l'Institut de Théologie Saint-Serge en 1932 et ne met pas fin à cette activité avant 1939.

² *Chronika semyi Zernovyh* [Chronique de la famille Zernov]. T. 2, p. 223.

³ Walter Frere (1863–1938), évêque de Truro, a appartenu à l'ordre des franciscains anglicans.

en anglais sur le sujet «L'Évangile s'adresse-t-il à l'individu ou à la société dans son ensemble?» fut publiée dans la revue *Sobornost*¹. Au cours des années 30, elle alla en Angleterre huit fois. Dès sa première visite, elle fit la connaissance de l'évêque Walter Frere de Truro qui, très bien disposé envers elle, lui proposa de visiter des monastères anglais. Après le congrès, mère Eudoxie parcourut l'Angleterre pendant deux semaines, séjourna dans différents monastères et fit la connaissance de nombreux chrétiens anglais. Tout cela n'arriva certainement pas par hasard et joua un rôle particulier dans la suite de sa vie.



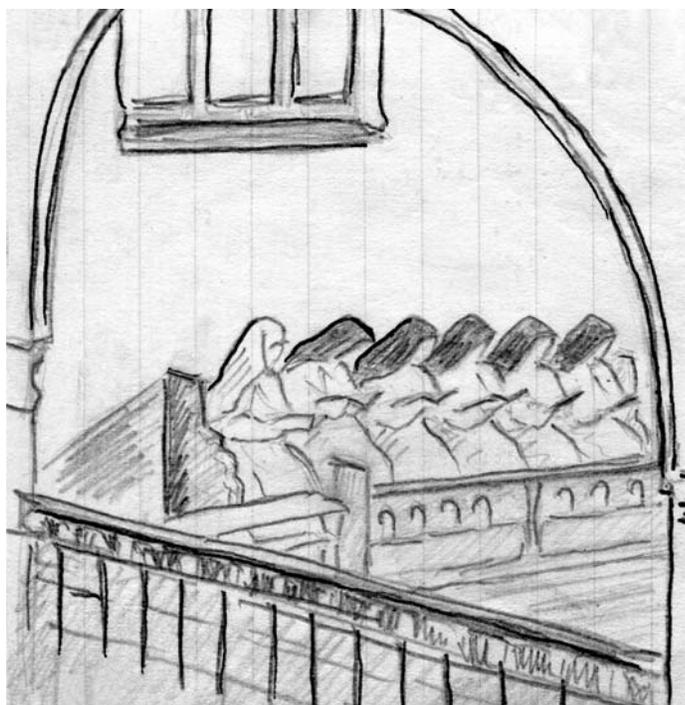
¹ *Sobornost*, 24. The Journal of the Fellowship of St. Alban and St. Sergius / June, 1934, p. 9.



Mère Eudoxie en Angleterre, 1936



Congrès des orthodoxes et des anglicans, 1936. Mère Endoxie au premier rang, la sixième à partir de la droite



Religieuses anglaises (dessins de mère Eudoxie)



Rt. Rev. W. H. Frere, D.D., Bishop of Truro

Évêque Walter Frere, 1939

Chapitre 4

L'arrivée en France d'Édouard Courtin et de Marie Courtin-fille. — Ouverture d'un foyer pour les pauvres, rue de Lourmel. — Divergence de vues entre mère Marie et mère Eudoxie.

Au printemps 1933, Édouard Courtin, venant de Russie, arriva enfin en France avec sa fille cadette. Marie était courageuse, consciencieuse et n'avait pas peur du travail. Elle commença par se placer chez l'écrivain et historien Serge Oldenbourg¹ qui la chargea de mettre de l'ordre dans sa maison. Ensuite, elle quitta les Oldenbourg et trouva une place de comptable à l'usine Renault, où travaillait son oncle Charles. Grâce à ses capacités innées et ses qualités de gestionnaire, elle eut rapidement de l'avancement. Elle se déplaçait beaucoup, explorait Paris, et bien qu'elle vécût depuis peu à la Villa de Saxe, elle ne portait pas l'habit monastique.

De tous les Courtin, c'était paradoxalement Édouard Courtin, celui qui aimait répéter «j'ai le cœur français»², qui souffrait le plus du mal du pays. Il garda la nostalgie de la Russie jusqu'à la fin de ses jours.

Au bout de deux ans, l'œuvre de charité à la Villa de Saxe prit une telle envergure que, malgré les dix pièces du refuge, il n'y avait plus assez de place pour tous les nécessiteux. Le bail de location de la maison arrivait à son terme. Mère Marie et mère Eudoxie trouvèrent un nouveau local bien plus vaste, mais fabuleusement cher.

«Elle n'a pas un sou, le risque est énorme, mais elle n'a pas peur», écrivait C. Motchoulsky³ à propos de mère Marie. «Vous croyez que je

¹ Serge Oldenbourg (1888–1940): historien, publiciste, écrivain, professeur d'histoire, auteur d'une étude historique fondamentale sur le règne de l'empereur Nicolas II.

² En français dans le texte. (NDT).

³ Constantin Motchoulsky (1892–1948): historien et écrivain. Diplômé de la faculté d'histoire et de philologie de l'université de Saint-Petersbourg, où il enseigne par la suite. Émigra en 1920. Enseigne à la Sorbonne et à l'Institut de Théologie Saint-Serge le latin, le slavon et l'histoire de l'Église occidentale. Membre actif de l'Action chrétienne des étudiants russes (ACER) et de l'association caritative «Action orthodoxe».

n'ai peur de rien. Si, simplement je sais que c'est une chose nécessaire, elle se fera. À la Villa de Saxe je ne pouvais pas donner toute ma mesure. Je nourrissais vingt-cinq personnes souffrant de faim, maintenant je pourrai en nourrir cent. Par moments, je sens tout simplement que le Seigneur me saisit au collet et me force à faire ce qu'Il veut. C'est le cas avec cette maison. Si on considère la chose avec lucidité, c'est de la folie, mais je sais qu'elle se fera. Nous aurons une église, une cantine, un vaste foyer, et une salle de conférence, et une revue. Vue de l'extérieur, j'ai peut-être l'air d'une aventurière. Tant pis ! Je ne raisonne pas, j'obéis»¹.

On vint s'installer au 77 rue de Lourmel durant l'été 1934. Une ancienne écurie servit à abriter l'église, consacrée de nouveau à la Protection-de-la-Mère-de-Dieu. On créa un foyer pour les pauvres, une cantine pour les chômeurs. Père Lev (Gillet) déménagea avec les moniales et prit pour logement un cagibi abandonné dans la cour. Mère Marie faisait les marchés la nuit, récoltant gratuitement chez les vendeurs les restes des produits qu'ils n'avaient pas réussi à vendre pendant la journée et, à l'aube, rapportait rue de Lourmel des sacs remplis de rognures de viande et de divers légumes. Mère Eudoxie, elle, travaillait à la cuisine², préparant cent repas deux fois par jour pour le déjeuner et le dîner.

Mère Marie suspendit, au mur de l'église de la rue de Lourmel, un rideau de grosse toile sur lequel elle brodait les noms des défunts qu'ils avaient accompagnés à leur dernière demeure, en célébrant le service funèbre, et qu'ils commémoraient. Mère Eudoxie avait, pour obéissance, de faire le tour des morgues et d'en emporter les corps des Russes sans famille, morts dans des accidents de la route ou dans des circonstances inconnues, pour célébrer leurs funérailles et les enterrer chrétiennement. Elle faisait, elle-même, la toilette des morts et les veillait la nuit en lisant le psautier. En 1938, rue de Lourmel, le nombre de services funèbres était plus grand que dans l'ensemble des églises orthodoxes de Paris, y compris la cathédrale Saint-Alexandre-Nevski.

En ces années, la moniale Eudoxie faisait souvent des conférences chez les catholiques et les protestants. On sait, par exemple, qu'en 1935, elle donna à Chaville, dans la banlieue parisienne, une conférence sur le sujet « Vie et mort d'un monastère orthodoxe en Russie soviétique ». Elle fit, rue de Lourmel, de nombreuses interventions destinées à un auditoire russe. Les textes de celles-ci n'ont malheureusement pas été conservés.

¹ Tiré de l'ouvrage de Sergiy Gakkel', prot., *Mat' Mariya*. [Sergei Hackel archiprêtre. Mère Marie], p. 69.

² Mère Eudoxie n'est pas restée à la cuisine tout le temps de son séjour à la rue de Lourmel. Bientôt il y eut des aides.



*Charles Courtin, oncle de mère
Eudoxi et Marie Courtin-fille*



Mère Marie (Skobtsov)



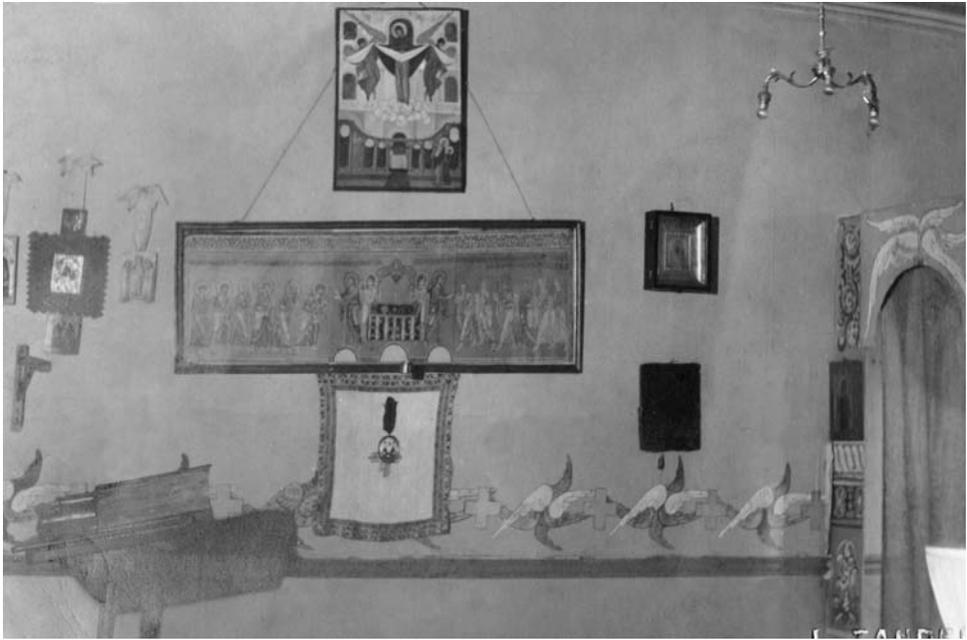
*Rue de Lourmel. De gauche à droite : mère Blandine, un inconnu,
mère Eudoxie et mère Marie*



Église Notre-Dame-de-Toute-Protection, rue de Lourmel



*Rue de Lourmel.
Anastasia van Schtegelmann
et mère Eudoxie*



*Église Notre-Dame-de-Toute-Protection, rue de Lourmel.
Broderies et peintures murales de mère Marie*



*Rue de Lourmel. Au premier rang de gauche à droite : mère Marie,
le métropolitain Euloge, père Euthyme (Wendt), mère Eudoxie*

En 1936 le métropolite Euloge nomma l'archimandrite Cyprien (Kern)¹ recteur de l'église de la Protection-de-la-Mère-de-Dieu de la rue de Lourmel en remplacement du hiéromoine Euthyme (Wendt)².

Nina Rausch von Traubenberg³ raconte :

Mon père⁴ était à la tête d'une unité militaire de l'Armée du Nord qui dut battre en retraite de Russie en Finlande sous la poussée bolchevique. Je suis donc née en Finlande dans un camp militaire. J'avais quelques mois lorsque notre famille vint s'installer à Berlin, puis, en 1924, à Prague, où se trouvait à ce moment-là toute la famille de ma mère, les Evreinoff. Mon père mourut en 1925 de la tuberculose. Ma mère réussit à poursuivre des études à l'Institut pédagogique de Prague ; après la fin de ses études, on la nomma directrice des jardins d'enfants russes en Bulgarie, et nous partîmes vivre à Sofia. En 1930, ma mère décida d'aller vivre en France et nous arrivâmes à Paris le 30 septembre. Nous avions avec nous ma grand-mère, une femme remarquable, mais absolument incapable de s'adapter à la vie pratique. Elle jouait magnifiquement du piano, mais ne savait rien faire d'autre. En 1935 ma mère mourut. C'est son frère aîné, mon oncle Vladimir Evreinoff, qui se chargea de ma tutelle. On manquait d'argent, et mon oncle, qui vivait avec sa mère, n'arrivait pas à nourrir quatre personnes. Pour cette raison nous décidâmes, ma grand-

¹ L'archimandrite Cyprien, dans le monde Constantin Kern (1899–1960). Après la révolution d'octobre, émigre de Russie en Serbie. Participe aux travaux de l'ACER. Hiéromoine (1927). Enseigne la théologie liturgique et l'apologétique au séminaire orthodoxe à Bitola (Serbie). À partir de 1928 est à la tête de la mission russe à Jérusalem. En 1936, s'installe à Paris et enseigne à l'Institut de Théologie Saint-Serge (le grec, la théologie pastorale, la théologie liturgique, la patristique). Officie pendant près d'un an à l'église de la Protection-de-la-Mère-de-Dieu au 77, rue de Lourmel. Auteur de nombreux ouvrages théologiques.

² L'archimandrite Euthyme, dans le monde Grégory Wendt (1894–1973). Diplômé de la Grande École du génie et de l'Institut polytechnique de Moscou. Émigre en 1920. Hiéromoine (1935). Diplômé de l'Institut de Théologie Saint-Serge à Paris, recteur de l'église de la Trinité à Ozoir-la-Ferrière, de l'église de la Protection-de-la-Mère-de-Dieu de la rue de Lourmel (1936). Officie au monastère de la Résurrection à Rozay-en-Brie (1936–1938). Confesseur et recteur de l'église Notre-Dame-de-Kazan du couvent de Moisenay-le-Grand. Participe de ses propres mains à la construction de cette église, dans laquelle il est enterré.

³ Nina Rausch von Traubenberg, baronne (1920–2013). Dans sa jeunesse fut un membre actif de l'ACER. Psychologue de profession. A été l'une des plus anciennes paroissiennes de l'église de la Présentation-au-Temple-de-la-Vierge de la rue Olivier de Serres. Décédée le jour de l'Annonciation, après la Sainte communion.

⁴ Le baron Constantin Rausch von Traubenberg a été le colonel commandant le 13^e régiment de tirailleurs de l'Armée du Nord.

mère et moi, d'aller vivre dans le foyer bon marché de mère Marie Skobtsov de la rue de Lourmel. Nous y sommes restées un an, de septembre 1937 à septembre 1938. J'avais alors dix-sept ans.

Malheureusement, cette maison de la rue de Lourmel n'existe plus. Mais je m'en souviens très bien. L'entrée donnait sur la rue, tout de suite à droite se trouvait le bureau de Théodore Pianoff, le secrétaire de l'association « Action orthodoxe ». À gauche la porte s'ouvrait sur une grande salle qui servait de cantine, mais c'est là aussi que se déroulaient les conférences. Au bout de la salle, une porte conduisait à la cuisine, où l'on pouvait souvent voir mère Eudoxie s'affairer.

On s'imagine aujourd'hui que les repas à Lourmel étaient gratuits pour tout le monde. Ce n'est pas tout à fait exact. Ils étaient gratuits pour les chômeurs. Nous autres locataires, nous mangions séparément et devions payer nos repas, mais très peu, quelques sous.

À côté du bureau, un grand escalier conduisait au premier étage, où se trouvaient les pièces. Ma grand-mère et moi occupions la première, la deuxième était occupée par le père Germain Barténiéff¹, sa femme et sa fille Nastia, avec qui nous étions très amies. La pièce suivante hébergeait Nastia van Schtegelmann². L'archimandrite Cyprien (Kern) habitait une toute petite pièce d'angle. À côté, un escalier minuscule descendait directement dans la cellule de mère Marie, puis dans la cour. Autour de la cour, il y avait d'autres bâtiments, qui avaient servi d'écuries avec, au-dessus, de petites chambres. C'est là que vivaient mère Eudoxie avec sa mère et sa sœur, devenue plus tard moniale sous le nom de Dorothée, ainsi que notre grand ami le caraimé Alexis Babadjan, un homme extraordinaire, qui avait été baptisé par père Serge Boulgakov. Les Babadjan nous invitaient souvent, et nous n'étions pas les seules. Tout le monde se réunissait chez eux : père Cyprien, mère Eudoxie, Nastia van Schtegelmann. J'étais la plus jeune. Mère Eudoxie plaisantait et riait avec nous, mais on sentait, en elle, une profonde concentration intérieure qui ne la quittait jamais.

Père Cyprien avait un vrai talent de narrateur. Il nous faisait partager ses souvenirs fort intéressants sur Jérusalem et la Serbie, où il avait eu

¹ L'archiprêtre Guerman Barténiéff (1880–1969). Émigre en France en 1920, membre de l'ACER. Ordonné prêtre en 1932. De 1949 à 1952, officie au monastère Notre-Dame-de-Toute-Protection de Bussy-en-Othe.

² Anastasia van Schtegelmann, épouse Lebedeff (1913–2010), fille du général baron van Schtegelmann. Jusqu'en 1920, la famille vit à Saint-Pétersbourg. Émigre en Finlande, puis en Serbie et en France, où elle obtient le diplôme d'infirmière. Étudie à l'Institut de Théologie Saint-Serge, fille spirituelle de père Cyprien (Kern). Donne des cours de russe à la Sorbonne, l'École des Langues Orientales et l'ENA. Enterrée à Ste-Geneviève-des-Bois.

l'occasion de vivre. Parfois, il invitait notre groupe à une promenade en forêt, et mère Eudoxie venait aussi. Il avait une manière remarquable de célébrer les offices. Les services de la nuit de Pâques sont inoubliables : père Cyprien semblait voler à travers l'église et la cour de la rue de Lourmel en clamant : « Christ est ressuscité ! »

Il faut avouer que, dès le départ, les relations entre mère Marie d'un côté, et père Cyprien et mère Eudoxie de l'autre, n'étaient pas simples, car leurs conceptions du monachisme étaient différentes. Père Cyprien, un homme hautement cultivé, au physique d'aristocrate, était adepte, dans sa vie de moine, de l'ascétisme le plus sévère, ce qui, de toute évidence, ne correspondait pas du tout à l'esprit de mère Marie. Pour mère Eudoxie, qui avait prononcé ses vœux encore en Russie, il n'y avait, non plus, rien de plus précieux que la prière. Elle ne pouvait, certes, lutter contre mère Marie, mais elle était corps et âme attirée vers une vie différente, et on sentait que son séjour rue de Lourmel ne serait que passager.

Nastia van Schtegelmann (devenue plus tard Lebedeff) était proche de mère Marie qu'elle aidait beaucoup. Elle l'accompagnait la nuit aux Halles, où les marchands leur offraient de quoi faire bouillir la soupe des pauvres.

Comme je l'ai déjà dit, on organisait rue de Lourmel des conférences. Berdiaeff (qui était étroitement lié à l'« Action orthodoxe ») ainsi que Motchoulsky y prirent souvent la parole. Malheureusement, j'étais encore trop jeune à l'époque pour comprendre vraiment de quoi ils parlaient. Je sais que père Serge Boulgakov y est intervenu aussi plus d'une fois, mais je n'ai jamais assisté à ses conférences.

À l'église, mère Eudoxie remplissait les fonctions de lecteur, de même que Babadjan. Elle m'apprenait à lire le slavon. Le chœur du fameux Potorjinsky¹ chantait les offices. Je me souviens que les cierges se vendaient à gauche de l'entrée. Mère Marie avait représenté sur le comptoir le jardin du paradis avec l'arbre de la connaissance du bien et du mal.

Tous ces gens, mère Marie, père Cyprien, mère Eudoxie, étaient très différents, mais ils étaient tous, chacun à sa manière, des personnes remarquables. Chacun eut sa propre voie, singulière et unique.

L'association caritative « Action orthodoxe » a été créée à Paris en 1935. Citons parmi ses fondateurs la moniale Marie (Skobtsov), l'archi-

¹ Fedor Potorjinsky (1901–1976) : chef de chœur doté d'une magnifique voix de basse, crée dans l'émigration un remarquable chœur d'église. Le chœur de Fedor Potorjinsky chante rue de Lourmel les dimanches et fêtes. En semaine, c'est en général mère Eudoxie qui psalmodie.

prêtre Serge Boulgakov, le philosophe Nicolas Berdiaeff¹, l'historien Georges Fédotoff², l'historien et philologue Constantin Motchoulsky. La nouvelle organisation prit le nom de l'«Action orthodoxe» sur la proposition de Berdiaeff. Le 27 septembre, rue de Lourmel, après la liturgie, une séance solennelle fut tenue avec la participation de monseigneur Euloge, qui bénit cette initiative par ces mots : «Aidez vos frères déshérités!»

Le métropolitain en devint lui-même président d'honneur, mère Marie fut nommée présidente, Constantin Motchoulsky, son adjoint, le prêtre Michel Tchertkoff³, trésorier, et Théodore Pianoff⁴, secrétaire. L'«Action orthodoxe» se consacrait au service des démunis et des nécessiteux.

Mère Marie écrit dès 1932 dans «À l'œuvre» :

J'ai le sentiment... un sentiment très aigu... que même la plus remarquable des théories est aujourd'hui moins précieuse ou utile qu'une action pratique même imparfaite. La nécessité de choses concrètes, voilà ce que je ressens avant tout avec acuité⁵.

¹ Nicolas Berdiaeff (1874–1948), philosophe, un des fondateurs de l'existentialisme en Russie. Fait ses études à l'Université de Kiev (faculté de physique et de mathématiques et faculté de droit) d'où il est exclu en 1898 pour avoir participé à des manifestations d'étudiants. Dans la première moitié des années 1890, adhère aux marxistes, mais plus tard se détache d'eux. Expulsé de Russie en 1922, arrive en Occident à bord du fameux «bateau des philosophes». Vit près de deux ans en Allemagne. De 1924 jusqu'à la fin de ses jours, habite en France, édite la revue religieuse et philosophique *Pout'* (La Voie), travaille aux éditions «YMCA-Press», fait des conférences, publie beaucoup. Laisse un riche héritage. Repose au cimetière de Bois-Tardieu à Clamart.

² Georges Fédotoff (1886–1951), philosophe religieux, historien, publiciste. Diplômé de la faculté d'histoire de l'Université de Saint-Petersbourg (1912). En 1925, émigre de Russie soviétique en Allemagne. À partir de 1926, enseigne l'histoire de l'Église occidentale et l'hagiologie à l'Institut de Théologie Saint-Serge à Paris. En 1940, quitte la France occupée par les Allemands pour les États-Unis. Professeur au séminaire orthodoxe Saint-Vladimir de New-York. En 1956, ses travaux sont publiés en France.

³ L'archiprêtre Michel Tchertkoff (1878–1945), diplômé de la faculté de droit de Saint-Petersbourg. Travaille activement dans les *zemstvos*, unités territoriales dans l'empire russe. Après la révolution, émigre avec sa famille d'abord en Bessarabie, puis en France. Après la mort de sa femme, se fait ordonner prêtre (1934).

⁴ Théodore Pianoff (1889–1969). Un des dirigeants de l'Action chrétienne des étudiants russes. Secrétaire de l'association d'aide aux émigrés russes «Action orthodoxe». Pendant la Seconde Guerre mondiale participe à la Résistance. En 1941, est arrêté par les nazis et enfermé au camp de Compiègne d'où il parvient à s'échapper. Arrêté de nouveau par la Gestapo en 1943. En 1945, revient des camps. Repose au cimetière de Ste-Geneviève-des-Bois.

⁵ Sainte Marie de Paris (Mère Marie Skobtsov) : *Le Jour du Saint Esprit*, Paris, Éditions du Cerf, 2011, p. 358.



Monseigneur Euloge et père Cyprien (Kern)



**Russisch – Ukrainischer Chor
Dirigent Feodor Potorjinsky**

Le chœur de Fedor Potorjinsky



Mère Marie, Marie Courtin, mère Eudoxie, 1936



*Promenade en forêt: de gauche à droite:
Olga Babadjan, Nina Rausch, père Cyprien, mère Eudoxie, 1938*



Père Cyprien (Kern) en promenade



*Institut Saint-Serge, printemps 1938. Les professeurs et les étudiants. Assis au deuxième rang de gauche à droite :
G. Fédotoff, mère Eudoxie, père Cassien (Bezobrazoff), père Serge Boulgakov, le métropolite Euloge, père Cyprien (Kern),
père Nikon (Greve), père Athanase (Petroff), B. Zenkovsky, N. Arsénieff, E. Kisselevsky*

Mère Eudoxie avait beaucoup de respect pour mère Marie, mais le monachisme actif de cette dernière lui était étranger. Pour elle, la prière constituait l'axe de la vie monastique ; elle assistait toujours à tous les offices, alors que «mère Marie, qui se couchait tard et qui se levait bien avant l'aube quand il fallait aller aux Halles, y assistait bien plus rarement. Même s'il lui arrivait d'être présente à un office, souvent elle ne pouvait rester jusqu'à la fin, car 'une liturgie en dehors de l'église', 'une liturgie projetée de l'église dans le monde'¹ l'attendait. Si elle passait toute la matinée à l'église, qui donc allait s'occuper du repas, attendu par un si grand nombre de personnes ? Il arrivait que certains paroissiens fissent des remarques sur son absence à l'église, sans comprendre que 'les règles ascétiques du travail quotidien que réclame la satisfaction des besoins matériels du prochain sont déjà (ou aussi) le gage d'une possible connaissance de Dieu, elles portent en elles leur spiritualité interne'². De son côté, mère Marie était parfois agacée par la dévotion traditionnelle. Elle réagit par une forte désapprobation à la collecte organisée parmi les fidèles par mère Eudoxie pour acquérir de nouveaux livres liturgiques. Elle considérait que de telles dépenses étaient inacceptables en ces temps de chômage et de misère»³.

On pouvait facilement comprendre la lectrice mère Eudoxie : le chœur de l'église de la rue de Lourmel ne possédait presque aucun livre liturgique. Elle devait parfois composer les offices religieux d'une façon fort ingénieuse en utilisant le livre des *Grandes Heures suivies des textes des actions de grâces ou d'intercession pour diverses circonstances*⁴. Elle n'avait même pas d'octoèque⁵, livre si nécessaire au chœur. Elle passait énormément de temps à composer les offices et à recopier les textes, or la lectrice était surchargée d'autres obligations et le temps lui manquait terriblement.

Mère Eudoxie, qui tenait de père Sophrony son amour de la prière, était attirée par la vie contemplative, sans pour autant renier le service social. Mère Marie, elle, se consacrait entièrement à l'activité sociale, à secourir son prochain, pour lequel elle était prête, à l'exemple du Sauveur, à sacrifier sa vie. Pour elle, le christianisme n'avait pas d'autre sens. Acceptant ce cœur ardent, le Seigneur accorda à mère Marie l'honneur

¹ Sergiy Gakkel', *Mat' Mariya*. [Mère Marie]. 2^e éd., Paris, 1992, p. 84.

² Mère Marie Skobtsov, *Le Deuxième commandement de l'Évangile*, dans *Le Sacrement du Frère*. Paris et Pully, 2001, p. 138.

³ Sergiy Gakkel', prot., *Mat' Mariya*. Paris, 1980, p. 77 ; 2^e éd., 1992, p. 84.

⁴ Livre liturgique de l'église orthodoxe contenant les textes fixes des offices du cycle journalier.

⁵ Livre liturgique de l'église orthodoxe contenant les textes des offices de la semaine sur une période de huit semaines selon les 8 tons.

de finir en martyr. Elles avaient toutes deux de fortes personnalités, mais leurs natures étaient à l'opposé l'une de l'autre, comme Marthe et Marie. Elles s'efforçaient, certes, d'aplanir les dissensions qui surgissaient entre elles, mais n'avaient pas les mêmes aspirations morales. Notons par ailleurs que ni rue de Lourmel, ni, auparavant, à la Villa de Saxe, « dans cette 'église de bohémiens' (selon l'expression de mère Eudoxie), la question de savoir qui était la supérieure ne fut jamais ni résolue ni même posée : de toute manière, il n'y avait pas de mère supérieure qui eût autorité pour résoudre les problèmes »¹.

On se souviendra dans la littérature hagiographique de l'histoire de deux frères ascètes, dont l'un ouvrit un refuge pour les pauvres, tandis que l'autre se fit moine et s'en alla prier dans le désert. Après leur mort, un prêtre de la région eut la révélation que les deux frères avaient satisfait Dieu dans une égale mesure. Aujourd'hui, plus d'un demi-siècle nous sépare de cette époque d'avant-guerre, nous savons comment vécurent ici-bas mère Marie et mère Eudoxie et quelle fut leur fin, et nous pouvons affirmer avec assurance que la voie de l'une comme de l'autre avait été bénie d'en-haut. La main de Dieu les guidait toutes deux, chacune a combattu jusqu'au bout le bon combat, a achevé sa course, a gardé la foi², tout en faisant fructifier les talents reçus de Dieu. Néanmoins, cette incompréhension mutuelle à la rue de Lourmel était oppressante. « J'avais peur de mère Marie, et moi, je l'irritais », se souvenait plus tard mère Eudoxie.

Mère Eudoxie travailla avec abnégation pendant six ans (1932–1938) aux côtés de mère Marie (Skobtsov) et des autres fondateurs de l'association caritative « Action orthodoxe ». Ce furent des années difficiles. Mais l'inspiration et la certitude de suivre la bonne voie ne la quittaient pas. Ces années rendirent mère Eudoxie spirituellement plus forte, et, bientôt, le Seigneur l'appela à de nouveaux exploits ascétiques.



¹ Sergiy Gakkel', prot., *Mat' Mariya*. p. 77 ; 2^e éd. 1992, p. 86.

² Cf. : « J'ai combattu jusqu'au bout le bon combat, j'ai achevé ma course, j'ai gardé la foi. » (2^e Épître à Timothée 4,7).

Chapitre 5

Fondation du foyer de Rozay-en-Brie par la moniale Mélanie (Likhatcheff). — Le miracle de l'icône rénovée de la Résurrection-du-Christ-et-des-douze-fêtes. — Divergences de vue entre les résidentes de la communauté monastique et les paroissiens. — Fondation de l'ermitage en l'honneur de l'icône de Notre-Dame-de-Kazan à Moisenay-le-Grand.

En 1932, le métropolite Euloge consacra, dans la petite ville d'Asnières en banlieue de Paris, une petite église neuve dédiée au Christ-Sauveur, en mémoire de celle que les bolcheviques avaient détruite à Moscou. Le jeune et actif hiéromoine Méthode (Kuhlmann)¹ en fut nommé recteur. Il n'existait pas, en France à cette époque, de lois sociales donnant droit aux réfugiés à une aide financière pour les soins médicaux, les enfants et la retraite ; il n'existait pas non plus d'asiles pour les vieillards et pour ceux qui avaient perdu la capacité de travailler. Grâce au père Méthode, l'aide caritative fut organisée à Asnières pour les membres de la paroisse affaiblis et nécessiteux. Dans la maison attenante à l'église, on aménagea un local destiné à l'assistance aux vieilles femmes et un réfectoire pour des paroissiens dans la misère.

Le foyer était dirigé par Catherine Likhatcheff², une personne pleine d'abnégation et d'un amour infiniment miséricordieux. Après avoir suivi

¹ Le hiéromoine Méthode, dans le monde Vladimir Kuhlmann (1902–1974). Né à Saint-Pétersbourg. Émigre dans les années 20, d'abord en Bulgarie, puis en Tchécoslovaquie et en France. En 1930, il reçoit la tonsure monastique. Diplômé en 1931 de l'Institut de Théologie Saint-Serge à Paris. Devient hiéromoine, puis est nommé recteur de la paroisse du Christ-Sauveur à Asnières. Organisateur de pèlerinages annuels en Terre Sainte (1952–1973). Évêque de Campanie, vicaire du métropolite Vladimir (Tikhonicky) (1953). Rédacteur de la revue *Vetchnoïe*, rédacteur de la revue épiscopale *Tserkovnyi Vestnik*. Inhumé dans la crypte de l'église de la Dormition, à Sainte-Geneviève-des-Bois.

² La moniale Mélanie, dans le monde Catherine Likhatcheff, née de Conne (1870–1949), fait ses études aux Cours supérieurs Bestoujev à Saint-Pétersbourg, émigre en France dans les années 20, nommée supérieure de la communauté monastique de Rozay-en-Brie.

à Saint-Pétersbourg une formation à la fois de pédagogue et d'infirmière, elle avait travaillé quelque temps comme institutrice de village, puis comme infirmière pendant la guerre russo-japonaise en Extrême-Orient où son mari, F. Likhatcheff, avait été affecté. Pendant la Première Guerre mondiale, elle avait été infirmière sur le front. En 1916, son mari fut réformé pour raisons de santé avec le grade de colonel. En 1925, la famille déménagea à Paris, et F. Likhatcheff mourut peu de temps après. Quand son mari fut enterré, Catherine Likhatcheff décida de se consacrer au service de l'Église. L'éducation des enfants était son occupation préférée, mais elle se voua aux soins des personnes âgées et répétait souvent : « Tout le monde aime les enfants, et personne ne veut s'occuper des vieux. Ce n'est pas attirant, c'est justement pour cela qu'il faut le faire ».

En 1935, la paroisse d'Asnières loua à cinquante kilomètres de Paris, dans le bourg de Rozay-en-Brie, une maison de deux étages avec un terrain et des dépendances. La vieille maison était abandonnée, personne n'y avait vécu depuis 1900, et elle demandait à être réparée et nettoyée de fond en comble. On envisageait d'y installer une église, un foyer pour les femmes âgées et seules, et d'y instaurer un régime semi-monastique avec des offices quotidiens. En été, les dépendances pouvaient servir de maison de repos, avant tout pour les paroissiens d'Asnières. Catherine Likhatcheff, tonsurée en 1934 par monseigneur Euloge sous le nom de Mélanie, fut nommée directrice du nouvel établissement de charité, car elle avait déjà une longue expérience dans la gestion de ce type d'activité.

Mère Mélanie envoya ses deux postulantes, sœur Marie (Rytovff)¹ et sœur Lydie (Solomiansky)² pour mettre de l'ordre dans la maison. Un paroissien de l'église d'Asnières, Manuel Tikhonovitch, leur proposa son aide. Il était veuf depuis peu, et sœur Lydie lisait le psautier pour le repos de l'âme de son épouse.

Ils s'installèrent tous les trois dans la vaste maison telle qu'elle était, dans des conditions très sommaires, sans électricité ni gaz. Ils la réparèrent peu à peu, la nettoyèrent, la repeignirent, et Manuel Tikhonovitch installa l'électricité lui-même. Plus tard, mère Mélanie vint les rejoindre avec son amie de jeunesse Alla Tomsky.

Extrait des notes de mère Mélanie³ :

¹ La moniale Marie, dans le monde Marie Rytovff (1880–?), née à Vilnius.

² Sœur Lydie, dans le monde Lina Solomiansky (1903–1992), future moniale Théodosie, abbesse du monastère Notre-Dame-de-Toute-Protection à Bussy-en-Othe. Issue d'une famille bourgeoise juive, elle est née à Odessa. En 1921, la famille passe secrètement la frontière et fuit la Russie soviétique. Vit en France depuis 1929. En 1933, se fait baptiser dans l'église d'Asnières et reçoit le nom de Lydie.

³ Publié d'après la brochure dactylographiée consacrée à la mémoire de l'abbesse Mélanie.

***Rénovation miraculeuse de l'icône des douze fêtes,
dans la nuit du 6/19 au 7/20 octobre 1935***

Pendant le Grand Carême de 1935, une pieuse femme, Alla Tomsky, apporta dans l'église du Christ-Sauveur, à Asnières, une icône tout à fait sombre, presque noire. D'après elle, cette icône avait été trouvée dans une famille française par son élève Nicolas Salamatine, et il la lui avait apportée. Il racontait que les enfants y plantaient des clous, la rayaient avec un couteau, jouaient avec, sans soupçonner que c'était une icône. Le peintre iconographe N. Kholodovsky jugea impossible de la restaurer. On suspendit l'icône près de l'autel, où elle resta jusqu'au début d'octobre 1935, quand on la donna à la petite communauté monastique qui venait de s'ouvrir dans le Refuge pour personnes âgées.

Le 7/20 octobre, on attendait la visite au foyer de monseigneur le métropolitain Euloge. La veille au soir, le 6/19 octobre, Lydie et moi, avec Manuel Tikhonovitch qui nous aidait, nous nous demandions, en entrant dans la chapelle nouvellement construite (nous n'avions pas encore d'église), quelle icône nous allions suspendre à l'entrée de la maison. Manuel Tikhonovitch aurait voulu prendre l'icône sombre, et il la décrocha du mur. Après l'avoir essuyée, nous avons décidé qu'elle ne convenait pas, car on ne pouvait comprendre ni déterminer exactement ce qu'elle représentait.

Le matin de bonne heure, j'allai avec Alla Tomsky dans la chapelle. Jetant un coup d'œil sur l'icône, Alla s'écria : « Regarde ce qui lui arrive ! » Je l'enlevai du mur : elle s'était éclaircie, des couleurs étaient apparues, un dessin se précisait. Nous avions devant nous une merveilleuse icône des douze fêtes, avec la Résurrection du Christ en son centre.

Nous étions sous l'emprise d'un sentiment indéfinissable, la journée entière passa comme un rêve. Vers 16 heures, monseigneur le métropolitain Euloge arriva avec père Nikon¹ et père Méthode.

Après l'office d'action de grâce, Monseigneur dit : « La grâce du Seigneur est grande ! » Le couvent fut consacré à la Résurrection du Christ et on fixa la fête paroissiale au jour de la rénovation de l'Église de la

¹ Le futur archevêque Nikon (1895–1983), dans le monde Alexis Greve, militaire de carrière jusqu'à sa prise d'habit, colonel de la Garde impériale du régiment de Moscou. Émigre en France, termine ses études à l'Institut de Théologie Saint-Serge, est ordonné hiéromoine (1928), puis élevé à la dignité d'archimandrite (1936). Pendant l'occupation, est interné par les Allemands. Après la guerre, évêque de Serguiev, puis évêque de Belgique. Part aux USA et devient recteur du séminaire Saint-Tikhon. Évêque de Toronto et du Canada (1957–1959). Archevêque de Tokyo et du Japon (1959–1963). Meurt à Staten Island. Est inhumé sur sa demande au cimetière de Sainte-Geneviève-des-Bois, près de Paris.

Résurrection du Christ à Jérusalem, le 13/26 septembre.

En voici le kondakion : « L'église révéla la grande lumière du Ciel éclairant les fidèles. Nous qui y prions, nous t'invoquons : affermis cette maison, Seigneur ».

Depuis ce jour, l'icône continua à se révéler et à briller : le dessin ressortit nettement, les rayures se couvrirent de fils, les blessures des clous guérirent, elle rayonnait toute entière d'un éclat plein de grâce.

Près de cette icône, lors de l'office de l'onction que célébra père Méthode la cinquième semaine du Grand Carême de 1936, je fus instantanément guérie d'une grave maladie du foie extrêmement douloureuse.

Cette icône nous donne force et vaillance. Après une prière devant elle, le Seigneur nous délivre de la situation qui semble la plus désespérée. Nous croyons qu'elle nous protège, en nous rappelant la miséricorde du Seigneur.

Quand les premiers travaux indispensables à l'installation des résidentes furent terminés, mère Mélanie fit venir d'Asnières à Rozay les vieilles dames dont elle s'occupait. Après la rénovation de l'icône, il ne faisait pas de doute que l'endroit où elles s'apprêtaient à s'installer avait été choisi par le Ciel et que le Seigneur ne priverait pas de son aide ceux qui s'en remettaient à elle.

Ayant quitté Lourmel, Marie Courtin-fille se joignit à la nouvelle communauté monastique. À Kiziltash, ne portant que l'habit de riassophore, elle n'avait pas encore prononcé ses vœux monastiques, ce qui lui permettait, selon les canons de l'Église, de retourner dans le monde la conscience tranquille. À un certain moment de sa vie, Marie Courtin avait douté de sa vocation monastique. Mais un jour, rue de Lourmel, elle était tombée sur les « Carnets » de père Alexandre Eltchaninoff¹. À la lecture de ce livre, Marie sanglota toute la nuit, en proie au profond repentir d'avoir trahi ses idéaux spirituels. Le jour suivant, déclarant résolument qu'elle ne pouvait rester dans le monde une minute de plus, elle s'en alla à Rozay-en-Brie, chez mère Mélanie. Le 6/19 février 1936, Marie Courtin reçut la tonsure des mains de monseigneur Euloge, qui lui donna le nom de Dorothee.

Le père Serge Boulgakov lui écrivit cette lettre :

¹ Alexandre Eltchaninoff (1881–1934), prêtre. Diplômé de la faculté de philologie et d'histoire de l'Université de Moscou (1906), professeur (1912) puis directeur (1914) du lycée Levandovsky à Tiflis. Émigre de Géorgie en France, enseigne dans des lycées à Nice, membre actif de l'ACER, diacre (25.07.1926), prêtre (28.07.1926). Meurt subitement d'une septicémie. Ses *Écrits spirituels* furent publiés à titre posthume, en français, à l'Abbaye de Bellefontaine (« Spiritualité Orientale »).

13. III. 1936

+

Chère mère en Dieu Dorotheé,

C'est la première fois qu'il m'arrive de vous donner votre nouveau nom monastique et je ressens toute la signification mystique de ce changement qui est comme une nouvelle naissance. J'étais spirituellement à vos côtés quand vous avez prononcé vos vœux et je me réjouis que vous ayez vécu ce jour dignement dans toute sa signification, et joyeusement dans toute sa grâce. Que Dieu bénisse également la suite de votre parcours monastique! Ne vous troublez pas si vous sentez que de vieilles habitudes pécheresses demeurent en vous. N'allez pas penser que les vœux monastiques sont une sorte d'aéroplane spirituel qui va vous emporter directement au ciel, en nous laissant le péché, à nous, pauvres gens, qui ne sommes pas moines. Penser de la sorte serait le summum du manque d'humilité monastique. Non, il vous faudra, comme à nous autres, accomplir dans l'exploit « de la patience et de l'amour » le chemin de votre ascension, ou pour mieux dire, souhaitons du moins que ce chemin ne soit pas celui de la déchéance.

C'est bien que vous aimiez votre travail, et aussi que les oiseaux vous apprennent à louer votre Créateur. C'est ainsi qu'il leur revient de le faire avec les autres créatures, comme le révèle le chant des trois adolescents que nous entendons maintenant chaque jour pendant les matines, dans les stichères des odes 7 et 8 du canon.

J'ai vu aujourd'hui votre mère spirituelle et lui ai demandé de ne pas trop vous épuiser. C'est bien que vous ayez de si bons sentiments à son égard. C'est le meilleur moyen d'avoir une bonne influence sur quelqu'un, même si elle n'en a pas besoin de celle-ci (mais qui n'en a pas besoin?).

Je vous remercie de m'inviter pour les vacances, mais pour l'instant il ne faut pas y penser et, d'ailleurs, on doit auparavant les mériter. J'appelle sur vous la bénédiction de Dieu.

*Avec amour en Dieu, bien à vous,
archiprêtre S. Boulgakov*

El. Iv.¹ vous transmet ses salutations.

On a également conservé les lettres que Marie Courtin-mère écrivit du foyer de Lourmel à sa fille cadette :

22 avril 1936. Paris

Chère Malioussia,

Merci pour ta lettre. Kotik a quitté notre maison mercredi avec Nastia et Nadia. Pendant qu'elles se préparaient pour la route, il régnait dans

¹ Elena Ivanovna, la femme de père Serge Boulgakov.

+

13. III. 1936.

Дорогая о Господи мати Доротея!

Во первом разе профинансуе мнѣ карта Царя
Этихъ монашескихъ именовъ и забуду всю монашескую
значительность этихъ переменихъ, какъ новое рожденіе.
Душевно мнѣ съ Вамъ и съ свѣтъ Царя и радуюсь,
что Вы переживаете въ дѣлѣ своемъ и радостно и радостно
въ его величавости. Да благословитъ Богъ и дамъ вамъ
мереніе Царя монашескаго муръ! Не смущайтесь, кто
забудетъ, что старое убожество каковы остались съ Вамъ. Не
думайте, что 'инимесий' муръ еще подѣлитъ васъ
ника, потому что у насъ есть и кѣто, орабны оу
женитъ Царя кел, келадитъ не-монахи. Думайте
какъ оубо да забуду монашескаго не-смысли. Намъ,
Вамъ, келъ и келъ, келадитъ да видитъ "негативъ и
келадитъ" совершатъ муръ свои вѣдѣнія и кел-келадитъ

Lettre de père Serge Boulgakov à mère Dorothée

l'entrée un tintamarre inimaginable: c'étaient des chants, des baisers. Elles avaient une tonne de bagages et deux étudiants ont tout traîné, je veux dire leurs affaires. À la gare, il y avait aussi beaucoup de gens venus de Saint-Serge, en un mot, cela faisait une compagnie de 30 personnes. Kotik n'a pour l'instant envoyé qu'une seule carte postale à papa et elle t'a sûrement écrit également. Il fait froid et gris en Angleterre, mais tout le monde est ravi... J'ai plusieurs adresses pour Kotik, mais j'ai oublié à laquelle je peux lui écrire, ne te l'a-t-elle pas donnée? Transmets-la moi. Chez nous, tout va bien: les uns arrivent, les autres partent, l'habituel kaléidoscope...

Dimanche, j'ai rendu visite à Charles, nous sommes allés au cimetière rendre visite à Louise, sa tombe était couverte de fleurs. Charles m'a offert un agrandissement d'une photo de Louise, il est très ressemblant. La fiancée d'Edouard est charmante mais très maquillée. Magda s'est déjà achetée une robe pour le mariage. Blanche avec... [illisible] des fleurs...

Aujourd'hui, le service a été célébré par père... [illisible] de Florence. Sa façon de célébrer a beaucoup plu à S. B.¹, surtout la pannykhide². Une certaine dame l'a beaucoup remercié et lui a dit que, depuis la Russie, c'était la première fois qu'elle entendait une aussi merveilleuse pannykhide. J'ai beaucoup regretté de ne pas avoir été à l'église. Mon œil malade me donnait des problèmes, je n'avais plus envie de rien. Ni de coudre, ni d'écrire, ni de lire. La paskha de Magda était la meilleure de toutes. Elle m'a apporté aussi du koulitch³, des oranges et un pot de géraniums. Ce sont nos amis qui ont mangé ces merveilles, et moi, je les regardais simplement, avec indifférence, car mon œil me détournait de tous les biens de la terre. Embrasse mère Mélanie de ma part, transmets mes salutations à tous. Madame Jikhareff⁴ est passée me voir, elle est enthousiasmée par votre maison et par le fait que mère Mélanie s'occupe de toi, je l'en remercie. Je t'embrasse très fort. Ecris-moi, sinon, je m'ennuie énormément.

Ta maman

Tous te saluent et t'embrassent.

¹ S. B. — Sophie Borissovna Pilenko née de Launay, mère de la moniale Marie (Skobstov).

² Pannykhide: office commémoratif pour les défunts.

³ Paskha et koulitch: mets pour les fêtes de Pâques.

⁴ Anne Jikhareff, née Bryzgaloff (1886–1975). Études de pédagogie à Saint-Petersbourg. Se retrouve dans l'émigration avec son mari en 1928. Enseigne le russe dans divers établissements, l'histoire de l'art (à l'école russe de peinture), dirige des visites au Louvre. Membre actif de l'ACER. Passe les dernières années de sa vie à Moisenay-le-Grand, à l'ermitage de Notre-Dame-de-Kazan.

Le 9 août 1936

Chère Malioussia,

Merci pour tes félicitations ! Je me suis, bien sûr, confessée rue Daru au père Nikon et j'ai communié. À propos de mon œil : il n'en fait toujours qu'à sa tête, les souhaits n'ont pas suffi.

Pour ma fête, j'ai reçu 21 personnes. Tous les Courtin, sauf Magda (partie à Saint-Christophe, mais revenant déjà jeudi), mère Marie, S. B. et bien d'autres.

Pour ce qui est de Gaïana¹, je ne peux jusqu'à présent reprendre mes esprits. Cet événement ne pourra m'entrer dans la tête qu'avec le temps. Mère Marie attendait toujours son arrivée imminente, il lui arrive de penser qu'elle est encore en vie et que le mari de Gaïana a peut-être écrit tout cela dans un accès de folie. Ou n'a pas dit la vérité, et elle est toujours en vie. Malheureusement, une infirmière qui a veillé Gaïana a écrit la même chose. De sorte qu'il ne peut y avoir aucun doute. Et moi-même, il me semble que la sonnette va tinter et que Gaïana va surgir, manteau gris et béret bleu, et s'écrier en riant : « Alors vous l'avez cru, que j'étais morte ! » Je ne serais pas étonnée si cela se produisait. Pauvres m. M. et S. B. ! Elles ont toutes deux affreusement pleuré. Mère Marie se contrôle autant qu'elle peut, mais est désespérée et S. B. aussi. Le service funèbre était très solennel, il y avait beaucoup de monde. Père Lev Gillet a fait en français une magnifique homélie sur Gaïana et sa vie. Il l'a comparée à la Samaritaine près du puits où Jésus lui promet de lui donner l'eau vive. Gillet dit que Gaïana avait toute sa vie cherché sa voie et qu'elle croyait en Dieu, bien que ne comprenant pas les rituels de l'Église. Elle aidait à la cuisine pour permettre aux autres d'aller à l'église ; allait de nuit au cabaret chercher des chômeurs pour les aider, leur apportant de la nourriture etc. En un mot, dans sa quête de la vérité, elle goûtait à toutes les sources et trouvait quelquefois de l'eau trouble. Et enfin, Gaïana rencontra le Christ. Il l'attendait, pour lui offrir la source vive. C'est Gillet lui-même qui lui avait conseillé d'aller en Russie, ce fut son dernier emballement. Elle voulait travailler, là-bas, sur les chantiers de construction, être utile aux gens, mais le typhus et la pneumonie ont eu raison d'elle. Avant de mourir, elle a demandé à ne pas être incinérée mais enterrée. Voilà comment frappe le destin ; Iourka², lui aussi, ne peut se figurer que Gaïana n'est déjà plus.

¹ Il est question de la fille de mère Marie (Skobtsov), brutalement décédée en Russie.

² Iouri Skobtsov (1921–1944), fils de mère Marie (Skobtsov). Hypodiacre. Actif dans l'œuvre de l'« Action orthodoxe ». Pendant l'occupation allemande, participe à la Résistance. Arrêté en 1943 par la Gestapo. Martyr au camp de Dora. Canonisé en 2004 par le Saint Synode du Patriarcat Œcuménique.

...Nous t'embrassons très fort, essaie de prendre un peu de poids. Quand vas-tu apparaître à notre horizon? Mes salutations à mère Mélanie. Écris et porte-toi bien.

Ta maman

Le 24 sept. 36

Chère Malioussia,

Enfin, je me décide à t'écrire. Il m'est devenu très difficile de me mettre à écrire des lettres, je ne sais pourquoi, je n'arrive pas du tout à me forcer... Le 20, on attend avec beaucoup de curiosité l'arrivée du nouveau moine Kern, autrement dit, de père Cyprien. Vous, on vous enverra père Euthyme. Presque tous les moines d'ici ont des noms de famille allemands; les Russes ne sont que deux. Lundi, c'est père Serge Boulgakov qui célébrera la liturgie. Pour le quarantième jour de Gaïana, le matin, il y a eu un office pour le repos de son âme, la veille au soir la parastase¹, et le quarantième jour au soir, la pannykhide; il y avait beaucoup de monde, même Kerensky était là. Demain, Nastia revient avec sa maman. La petite-fille de Pouchkine est restée chez nous quelques jours et plusieurs fois est venue chez moi; elle est très sympathique.

S. B. a passé trois jours au lit mais à présent, elle se porte de nouveau comme un charme... Kotik est allée hier faire la toilette d'une défunte... Salue, de ma part, mère Mélanie et Lydie. Nous voulons demander à mère Anastasie qu'elle nous conduise chez vous dans sa voiture. Au moins, cela ne nous coûtera rien, au lieu des 40 francs qu'il est bien difficile, maintenant, de trouver. Presque tout a augmenté, de sorte qu'il faut économiser sur tout. Aujourd'hui, notre nouveau recteur est arrivé², tout le monde en est enchanté, mais je ne l'ai pas encore vu. En ce moment, il célèbre une pannykhide dans notre église. Aujourd'hui, nous avons eu deux enterrements et une pannykhide... Père Serge est parti pour l'Amérique. Et voilà toutes nos nouvelles. En attendant, nous t'embrassons très fort, viens nous voir. Embrasse mère Mélanie et Lydie.

Ta maman

Le 11 décembre 36

Chère Malioussia,

Nous sommes en pleine ébullition, et c'est pourquoi il est difficile d'écrire. Kotik te remercie beaucoup pour ta double attention: la lettre et le bouquet. Magda est venue à l'anniversaire de Kotik et lui a apporté quatre gâteaux et, Papa, un bouquet de quatre énormes chrysan-

¹ Rituel de la grande pannykhide.

² Marie Courtin a mis plusieurs jours à écrire sa lettre.

thèmes. Ils sont toujours dans le vase, mais ils languissent et s'ennuient... Nous avons un million d'événements, mais on ne peut les raconter tous. Kotik est insaisissable, elle fonce de tous côtés à toute allure; encore maintenant, elle a filé écouter quelque chose quelque part où père Cyprien va prendre la parole. S. B. recueille des objets pour la tombola en faveur de l'église... Les gens chez nous entrent et sortent, c'est un tel kaléidoscope que l'on n'a pas le temps de revenir à soi. Dans une pièce — une séance, dans l'autre — une conférence, dans la troisième — un concert, et ainsi de suite. Tous courent, foncent, dévalent l'escalier en trombe... Mère Marie est partie à Noisy pour deux ou trois jours. Pour la fête de la Présentation, elle a brodé deux magnifiques aërs¹ pour l'église. Dimanche dernier, père Cyprien a montré des vues de Jérusalem, mais j'étais alitée et n'ai pu les admirer. Mère Marie a donné trois conférences intéressantes auxquelles nous sommes tous allés. Le mardi, nous avons des conférences de Berdiaeff, je suis aussi allée à deux d'entre elles, il parle très bien et de façon très compréhensible. Père Serge est revenu d'Athènes, enthousiasmé par les Grecs. Après-demain, il sera chez nous pour raconter son voyage. Viens. Nous t'embrassons bien fort.

Maman

La maison de Rozay-en-Brie était prévue pour 22 personnes. Au rez-de-chaussée il y avait l'église, le réfectoire, la cellule de mère Mélanie; derrière le réfectoire, de l'autre côté du couloir, la cuisine. Au premier étage, les chambres des vieilles dames et au deuxième, celles des sœurs. Au-dessus de chaque porte était accrochée une icône, et chaque chambre portait le nom d'un saint: celle de saint Séraphim, celle de sainte Barbe... etc. Au premier, dans le couloir appelé le couloir de Kazan, se trouvait la chambre où séjournaient le métropolite Euloge, l'archevêque Serge de Prague², le hiéromoine Méthode (il venait chaque semaine) et les autres invités. À côté, deux chambres, occupées par les prêtres. L'un des premiers à officier à Rozay fut père Euthyme (Wendt), auparavant recteur de l'église

¹ Aërs: voiles dont on recouvre le disque et la patène pendant la liturgie.

² L'archevêque Serge de Prague, dans le monde Arkady Korolev (1881–1952). Diplômé du séminaire de Béthanie près de la Trinité-Saint-Serge, puis de l'Académie ecclésiastique de Moscou. Entre au monastère de Jableczna. À partir de 1908, hiéromoine, puis supérieur du monastère de Jableczna et archimandrite. En 1921, évêque de Bielsk. Pour son opposition à la proclamation de l'autocéphalie de l'Église orthodoxe polonaise, il est déplacé de Pologne à Prague. Vicaire du métropolite Euloge pour les paroisses de Tchécoslovaquie. Dirige les paroisses de l'exarchat du métropolite Euloge en Allemagne, Belgique, Hollande, Scandinavie. En 1945, admis dans la juridiction du Patriarcat de Moscou. Mort en Russie, archevêque de Kazan et de Tchistopol.

de la Protection-de-la-Mère-de-Dieu de la rue de Lourmel. La sœur Marie (Rytoff) travaillait à la cuisine. Mère Dorothee et la sœur Lydie étaient lectrices et choristes, c'étaient elles aussi qui s'occupaient des vieilles dames et faisaient le ménage.

Voici le récit de Ludmila Lentzy¹:

Mon père, Nicolas Rapaport, était médecin. Il avait étudié la médecine et passé son diplôme à Paris, c'est là qu'il avait ses patients, c'est là que nous vivions avec ma mère, Ludmila². Dans la famille, nous étions trois enfants: mes frères aînés, Nicolas et Séraphim, et moi. Nous étions encore petits, quand nos parents décidèrent d'acheter une modeste maison dans les environs de Paris pour passer l'été à la campagne, au grand air et dans la nature. Ainsi, ils devinrent en 1932 propriétaires d'un domaine de faible étendue dans le bourg de Bernay-Vilbert, près de Rozay-en-Brie.

Un jour, maman alla chercher du pain et rencontra Monseigneur Euloge à Rozay-en-Brie. Il était avec père Méthode et deux moniales. Ils se mirent à discuter. Maman apprit que la paroisse d'Asnières venait d'acquérir, non loin de chez nous, une grande maison avec du terrain, où l'on allait aménager une église, avec auprès d'elle une communauté monastique et une institution caritative pour dames âgées et seules. Maman se réjouit d'entendre cette nouvelle. Étant de nature musicienne, elle savait depuis l'enfance chanter et jouer du piano, car son père, mon grand-père italien, le compositeur Alexandre Bernardi, avait appris la musique à ses enfants. Elle chantait à Paris dans le chœur du maître de chapelle Théodose Spassky³, à l'église de la Présentation-de-la-Vierge-au-Temple, rue Olivier de Serres. Auparavant, elle avait fait partie du «sestritchestvo»⁴ de la cathédrale de la rue Daru⁵ et aimait beaucoup les offices liturgiques.

Dès lors commença notre grande et longue amitié avec mère Mélanie et toutes ses moniales, avec père Euthyme, le premier prêtre à avoir servi

¹ Ludmila Rapaport, (épouse Lentzy), née à Paris en 1932. Pendant de longues années, dirige le chœur de l'église Saint-Séraphim-de-Sarov, rue Lecourbe. Chef du chœur Tchaïkovsky au Conservatoire Russe de Paris.

² Ludmila Rapaport (1904–1993), née Bernardi. Après la mort subite de sa mère, quitte, avec son père, la Russie pour la France, en 1912. Diplômée de la Sorbonne. Traductrice, musicienne, écrivain de talent, auteur d'un livre magnifique sur la Terre Sainte, *Chto ia vidiela v Sviatoï zemli* [Ce que j'ai vu en Terre Sainte].

³ Théodose Spassky (1897–1979), professeur de théologie, personnage public. De 1930 à 1969, lecteur et maître de chapelle à l'église de la Présentation-de-la-Vierge-au-Temple à Paris.

⁴ Association des dames de la paroisse.

⁵ La cathédrale Saint-Alexandre-Nevisky, située à Paris, rue Daru.

dans le couvent de la Résurrection, puis avec père Abraham et d'autres prêtres... Quand on pense au nombre de gens remarquables qui nous entouraient !

Mère Mélanie, qui aimait beaucoup les enfants, me vouait une sorte de tendresse particulière. Mes frères me traitaient assez durement, me tiraient par les nattes, alors mère Mélanie me défendait en les menaçant du doigt. Les garçons fréquentaient une école française et, malheureusement, entendaient souvent des remarques blessantes de la part de leurs condisciples : « Sale Russe, retourne manger ton pain dans ton pays ! » Aujourd'hui, bien sûr, ces manifestations de nationalisme sont interdites dans les écoles. Mais à notre époque, cela arrivait et mes frères devaient défendre leur honneur dans des bagarres, ce qui les a rendus querelleurs.

Et moi, de mon côté, j'aimais beaucoup notre mère supérieure, car j'étais sensible à l'espèce de bonté surnaturelle qui en émanait. De plus, lorsque mère Mélanie sut que je voulais apprendre à jouer du piano, elle me recommanda à son frère, professeur au conservatoire de Vienne, le pianiste de renom Paul de Conne qui était l'élève du grand Anton Rubinstein, fondateur du conservatoire de Saint-Petersbourg, et rappelait son maître jusque dans son aspect. Les de Conne étaient d'origine juive, et, quand les Allemands occupèrent l'Autriche, Paul de Conne s'enfuit de Vienne en France, chez sa sœur et celle de mère Mélanie, Marie Delbari, qui vivait à Paris avec son mari. Médecins de profession, les Delbari disposaient d'un grand appartement. Naturellement, Paul de Conne eut aussitôt de nombreux élèves. Il se mit à me donner, à moi aussi, ses leçons inoubliables. Il jouait souvent lui-même, et moi, la petite fille, debout derrière lui, je ne pouvais retenir des larmes d'émotion et je pleurais, devant une telle beauté qui me touchait l'âme. Sous ses mains inspirées, tantôt le piano pleurait comme un être humain, tantôt il résonnait comme un orchestre puissant.

En apparence, ils se ressemblaient énormément, mère Mélanie et Paul de Conne. Je ne sais pas depuis combien de générations ils étaient orthodoxes. Ils parlaient un russe irréprochable. Je pense que mère Mélanie avait aussi une fine oreille musicale, mais elle s'était consacrée au service du prochain. Cela se manifestait jusque dans les plus petits détails. Quand nous étions assis au réfectoire du monastère de la Résurrection, c'était mère Mélanie qui se levait de table pour apporter le sel, par exemple, alors qu'il y avait de jeunes postulantes assises auprès d'elle. Ceci me choquait, mais je compris bientôt que, dans son désir de servir, elle devançait tout le monde.

La mère supérieure était très active et silencieuse comme une souris. Se déplaçant sans bruit, nous ne l'entendions jamais entrer ou sortir d'une pièce. Elle s'efforçait de ne déranger personne. Dans mon enfance, il me

semblait qu'une sorte de brise fraîche émanait d'elle, il était agréable d'être auprès de mère Mélanie et de la tenir par la main.

Notre famille passait toujours la Semaine Sainte et Pâques à Rozay. Pour le Vendredi Saint, c'est nous les enfants, qui chantions « le Larron¹ ». Tout le monde savait que les petits Rapaport allaient chanter et se faisait du souci. Mais à trois, mes deux frères et moi n'avions pas peur. Nous étant vu confier une partie aussi importante du service liturgique, nous en étions fiers.

Dans le monastère de la Résurrection, les offices avaient lieu chaque jour. Peu à peu une véritable communauté monastique prit forme. La moniale Théodosie était venue avec mère Mélanie tout au début, à l'époque où elle était encore sœur Lydie. Du reste, c'est elle qui, ici, à Rozay, avait appris à ma mère à être lectrice, à se conformer au Typikon². Bientôt apparut mère Dorothée Courtin et bien plus tard sa sœur, mère Eudoxie. Nous les connaissions toutes très bien. Mère Théodosie avait une voix forte, profonde et grave. Toutes les moniales, ainsi que les dames résidentes essayaient de parler doucement dans le couvent, tandis que mère Théodosie, on l'entendait de partout.

Nous sommes restés liés avec le Refuge de mère Mélanie tout le temps de son existence, depuis le moment de sa fondation jusqu'à sa fermeture en 1973³. Ma grand-mère, Élisabeth Rapaport, vécut dans ce Refuge pour vieilles dames jusqu'à sa mort. Elle est enterrée dans le cimetière local, auprès de mère Mélanie.

Mère Mélanie réussit à faire régner à Rozay-en-Brie l'atmosphère calme et décontractée d'une bonne vieille maison empreinte de sincérité et de chaleur humaine, ce qui attirait dans le Refuge aussi bien des résidents que de nombreux visiteurs. L'été (et parfois à d'autres moments de l'année), la maison recevait les enfants de la paroisse d'Asnières. Les offices dans la petite église avaient lieu régulièrement et on célébrait la divine liturgie presque chaque jour. À cette époque, dans l'orthodoxie russe, il était rare qu'on communiât fréquemment, mais mère Mélanie s'arrangeait pour qu'à chaque liturgie il y eût parmi les résidents ou les hôtes quelqu'un qui communiât. De la sorte, le Saint Calice n'était pas

¹ Exapostilaire des matines du Vendredi Saint, c'est-à-dire le chant qui suit le canon : « Seigneur, Tu as rendu en un instant le (bon) Larron digne du paradis. Illumine-moi par l'arbre de Ta Croix et sauve-moi ».

² Le Typikon est un livre liturgique qui contient des instructions des services d'Église orthodoxe.

³ Après la fermeture du Refuge, l'icône de la Résurrection-du-Christ-et-des-douze-fêtes, rénovée de façon miraculeuse, retourna à l'église du Christ-Sauveur, à Asnières.

présenté en vain. À l'appel du prêtre «avec crainte de Dieu, foi et amour, approchez», il y avait toujours, parmi ceux qui étaient présents dans l'église, quelqu'un pour réagir.

Dans le courant de l'année, mère Dorothée, avec la bénédiction de mère Mélanie, tint chaque jour le journal du Refuge, dont les notes laconiques et modestes reflètent le confort de cette maison hospitalière et la cordialité chaleureuse de ses habitants.

Voici quelques-unes de ces notes¹ :

Mercredi 16 décembre 1936

Liturgie. Nous avons attendu notre mère supérieure toute la journée... C'est Rozen et sa femme qui l'ont amenée... Bien qu'elle ait minci, elle a bonne mine et semble reposée... Mère Mélanie a apporté beaucoup de cadeaux aux enfants, aux vieilles dames des bonbons et des médicaments, à sœur Marie des moufles chaudes, et des mouchoirs pour moi et pour Lydie. Elle a apporté pour 100 francs de produits russes et du linge, offert par quelqu'un. Tout le monde est très content qu'elle soit revenue. On a regardé et distribué les cadeaux. Le soir : vêpres.

Père Euthyme a encore fait de la reliure et sali sans pitié la salle à manger. Lydie s'est confessée et se prépare à communier.

Vendredi 25 décembre

Liturgie. Père Euthyme a réparé le poêle dans la salle à manger. Hier, à 11 heures du soir, l'électricité a sauté dans toute la maison. On ne peut pas la réparer tout de suite, car c'est Noël pour les Français et personne ne voudra travailler. Pour l'instant, nous vivons avec des bougies et des veilleuses. Il en est qui grognent, mais mère Mélanie est très contente. Nous avons fait des guirlandes pour le sapin. Vêpres et matines.

Dimanche 27 décembre

Lecture des heures, acathiste, office des typiques... Alexandra Obolensky est arrivée pour le déjeuner. Nous étions assises dans le réfectoire et nous fabriquions des ornements pour l'arbre de Noël. Après le dîner, Alexandra Vladimirovna nous a parlé de la conférence de père Cyprien sur les monastères de Palestine et leurs moines. C'était très intéressant. On a célébré les vêpres, lu les prières du soir.

Mercredi 6 janvier 1937

À 8 heures du matin, Heures Royales. À 10 heures, début de la liturgie, qui s'est terminée vers midi. Nous avons déjeuné vers 14 heures. Le

¹ Elles sont données en abrégé.



*Rozay-en-Brie. De gauche à droite, assises : mère Mélanie (Likhatcheff),
père Méthode (Kuhlmann), une moniale inconnue. Debout : mère Dorothée
(Courtin) et sœur Lydie (Solomiansky), 1936*



*Rozay-en-Brie. De gauche à droite, debout : mère Dorothée, une moniale inconnue,
sœur Lydie. Assises : mère Mélanie et une moniale inconnue*

déjeuner était tel qu'il convient à une Veille de Noël, avec de la koutia, de l'ouzvar et des pirojki. Aujourd'hui, notre supérieure et sœur Marie se préparent à la communion. Le soir on a célébré les vigiles. Nous avons eu des invités, Alla Tomsky est venue. On a apporté le sapin, les décorations et toutes sortes de victuailles. Le soir, on a allumé le sapin, distribué des cadeaux à tous, et les enfants ont fait la fête.

Jeudi 11 février

Office de minuit et vigiles pour les Trois Saints, ensuite pannykhide à la mémoire de Pouchkine. C'est aujourd'hui le 100^e anniversaire de sa mort et des pannykhides ont été célébrées dans toutes les églises.

Dimanche 14 février

Liturgie. La confession des enfants est reportée à demain. Ils communieront pour la Sainte Rencontre. Nous avons maintenant cinq enfants sans leurs parents. Après le déjeuner, Lydie et moi, nous sommes allées nous promener. Père Serge Irtel¹ s'est occupé des enfants. «Il nous a appris comment gagner notre salut», nous a dit Irotchka. Les enfants sont très contents. Le soir, après le dîner, ils sont allés demander pardon à tout le monde et se sont confessés. Vigiles de la Sainte Rencontre.

Lundi 15 février

Liturgie. Alla Mikhailovna, Olga Ivanovna et tous les enfants ont communié. L'atmosphère était très festive. Nastia Schtegelmann est arrivée pour quelques jours à l'improviste. Elle a tout visité, cela lui plaît beaucoup, chez nous. Le soir, les vêpres et les prières du soir.

Jeudi 18 février

Office de minuit et matines. À 14 heures 30 sont arrivées mère Eudoxie et mère Anastasie, elles nous ont aidées pour le ménage. À 17 heures 30, toutes les trois, mère Eudoxie, mère Anastasie et moi, nous sommes allées à la rencontre de monseigneur Euloge. Il est arrivé avec père Euthyme et notre mère supérieure, qu'il avait rencontrés par hasard dans l'autocar. Après le dîner, vêpres et matines. Monseigneur est très fatigué. Je me suis confessée.

Vendredi 19 février

Nous avons eu une liturgie tardive. J'ai communié. Ensuite, Monseigneur a célébré un office d'intercession à la martyre Dorothee. C'est

¹ Le hiéromoine Serge, dans le monde Georges Irtel (vers 1898 – après 1950). Tonsuré au monastère des Grottes de Pskov, diplômé de l'Institut de Théologie Saint-Serge à Paris (1937), hiéromoine depuis 1936. En 1946, il quitte la France pour les USA.

aujourd'hui le premier anniversaire de mes vœux monastiques et le premier jour où je fête ma nouvelle sainte patronne... Après la liturgie, nous avons pris le thé, puis nous avons déjeuné. Père Méthode est venu. Nos deux moniales se sont chargées de l'intendance, en particulier mère Anastasie. Elles ont fait la cuisine, car sœur Marie ne se sent pas bien et reste couchée. Nastia est partie après le déjeuner. Avant le thé, mère Anastasie nous a fait un compte-rendu de son voyage à Pioukhitsa. Mère Anastasie est partie le soir et ensuite, plus tard, mère Eudoxie. Je suis allée les raccompagner. Puis ce furent les vêpres et les matines.

Jeudi 25 février

Vêpres et matines. Demain, c'est la fête du métropolitain, je lui ai envoyé une lettre et demain nous lui enverrons tous un télégramme. Actuellement, notre situation matérielle est catastrophique. Si Dieu ne vient pas en aide, il faudra mettre la clé sous la porte. Le charbonnier ne veut déjà plus livrer, nous lui devons plus de deux mille francs. Il y a énormément de dettes et aucune liquidité. Nous devons 1059 francs pour l'eau, et tout est à l'avenant. Enfin, à Dieu va!

Vendredi 26 février

Liturgie. C'était aujourd'hui la fête du saint patron de Monseigneur, aussi, après la liturgie, on a célébré un office d'action de grâces. Nous avons envoyé à Monseigneur un télégramme commun, de la part de toute la maison. Au déjeuner, père Euthyme a chanté «ad multos annos» à Monseigneur.

Mercredi 10 mars

À 7 heures, les matines, et à 10 heures, les heures du Grand Carême de la semaine des Laitages. Mère Mélanie est allée à Paris et a emporté avec elle à Asnières notre icône de la Résurrection du Christ. Dimanche, on fêtera à Asnières le premier anniversaire de la fondation de la paroisse, et c'est pourquoi notre icône sera à l'église. Notre mère supérieure l'a apportée pour donner la possibilité à tous ceux qui le désirent de prier devant elle. On a célébré les vêpres et les matines.

Dimanche 14 mars

Lecture des heures, célébration de l'office des typiques et de l'acathiste... Mère Mélanie est revenue vers 19 heures avec père Euthyme et a rapporté notre icône. Elle nous a parlé de la fête à Asnières et dit que notre icône avait été transportée d'une maison à l'autre, à Paris et à Asnières — partout, devant elle, des offices d'actions de grâces étaient célébrés. Monseigneur en a beaucoup parlé dans son homélie. Comme

Lydie ne se sent pas bien, on a décidé de l'envoyer se reposer à Asnières et on nous enverra peut-être le lecteur Dima Klépinine¹, sinon, on se débrouillera comme on pourra. C'est regrettable, car c'est la Première Semaine du Grand Carême. Mais en fin de compte, on a décidé que Lydie serait dispensée de toutes les tâches ménagères, resterait toute la Première Semaine ici, ne servirait qu'à l'église et s'en irait pour la Seconde. Après les vêpres, nous nous sommes tous demandé pardon les uns aux autres, car c'est le dimanche du Pardon. Le soir, nous avons été voir [dans le Typikon] les offices à venir.

Mercredi 17 mars

À 7 heures, célébration des vêpres puis, à 10 heures, celle des heures et la liturgie. Nos locataires ont chanté avec moi « Que ma prière s'élève ». Peut-être pas très bien mais avec beaucoup d'inspiration... À 17 heures, nous avons assisté aux grandes complies avec le canon de saint André de Crète, puis, Lydie et moi, nous sommes allées faire un tour avant le dîner et avons regardé notre rivière en crue. Nous avons cueilli des violettes, écouté les alouettes et les grenouilles, respiré le bon air.

Mercredi 14 avril

Nous avons commencé à 6 heures 30 les heures, les vêpres et la liturgie des Présanctifiés. La liturgie a été longue, et s'est terminée à 9 heures 15, car nous avons chanté les 30 stichères de « Seigneur, je crie vers Toi ». Après le déjeuner, Alexandra Obolensky est apparue à l'improviste. Ses vœux monastiques sont pour bientôt, et elle s'apprête à passer la fin de cette semaine chez nous. Elle va recevoir la tonsure à Lourmel, mais pour l'instant, elle a envie de goûter au silence. Les matines, avec le canon de saint André de Crète ont commencé à 4 heures de l'après-midi, elles se sont terminées à 19 heures. C'est aujourd'hui la fête de père Euthyme, nous lui avons offert une tasse. Lydie et moi avons couru dans tout Rozay pour en trouver une convenable, mais nous avons dû en prendre une pas spécialement jolie, car ici, il n'y a aucun choix, mais père Euthyme était quand même content. De plus, en l'honneur de sa fête, il y avait une brioche avec de la confiture et du thé.

¹ Dimitri Klepinine (1904–1944), né à Piatigorsk, émigre de Russie en 1920, en France depuis 1924, diplômé de l'Institut de Théologie Saint-Serge, puis du séminaire protestant de New-York. Membre actif de l'ACER. De 1930 à 1937, lecteur à l'église de la Présentation-au-Temple à Paris. Ordonné prêtre en 1937. Père spirituel de la société caritative « Action orthodoxe », il vient en aide, pendant l'occupation allemande, à des Juifs persécutés et est arrêté par la Gestapo. Meurt au camp de concentration de Dora. Canonisé en 2004 par le Saint Synode du Patriarcat Œcuménique au rang des prêtres martyrs.

Mardi 27 avril

Hier soir, lundi, Alexandra Obolensky a prononcé ses vœux à Lourmel. Monseigneur lui a donné le nom de Blandine, la fameuse martyre de Lyon¹, après quoi elle a eu un léger étourdissement. Tous étaient un peu surpris par ce nom. L'atmosphère était très priante. C'était le chœur Potorjinsky qui chantait.

Dimanche 6 juin.

...Il nous a fallu beaucoup travailler au potager, ces derniers temps : planter et arroser. Je fais tout en duo avec père Euthyme. J'ai été plusieurs fois à Paris. La dernière fois, j'y suis allée, ayant appris que Monseigneur se sentait mal et suis restée deux jours, en revenant avec lui, car il avait accepté de se reposer chez nous. Monseigneur est resté à Rozay de samedi à mercredi, s'est bien reposé et il était content. Les pivoines, le jasmin et les œillets avec les roses fleurissaient justement dans le jardin. J'ai amené par la même occasion ma maman qui n'était jamais venue ici, elle est repartie lundi. Après la Trinité, Monseigneur ira à la montagne soigner ses jambes. Il promet de nous laisser père Euthyme, nous le lui avons demandé avec insistance. C'est pour nous d'une énorme importance. Père Euthyme est le centre de notre vie spirituelle et son départ entraînerait beaucoup de conséquences fâcheuses...

Sous les icônes, Manuel Iakovlevitch nous a fait de merveilleux supports pour les cierges, avec des veilleuses. C'est très élégant et simple, l'église en est devenue encore plus belle... La vieille Olga Ivanovna a été malade et nous avons craint qu'elle ne meure, mais elle s'en est heureusement sortie et occupe à nouveau sa place à la salle à manger en face de père Euthyme et le console. Il l'aime beaucoup et elle aussi, c'est son amie la plus tendre...

Rue de Lourmel dans le même temps, il y avait déjà quatre moniales : mère Marie, mère Eudoxie, mère Anastasie et mère Blandine. À vrai dire, l'ambiance n'en était pas moins tendue pour autant. Le conflit entre ces fortes personnalités continuait, il provenait de la divergence de leurs principes. Personne ne voulait, ni même ne pouvait céder. Mère Eudoxie, père Cyprien et mère Blandine commencèrent à se demander sérieusement où ils pourraient déménager. En mai 1938, mère Marie trancha le nœud de

¹ Peu de temps avant les vœux de mère Blandine, le métropolitain Euloge se rend à Lyon à l'endroit où sainte Blandine avait été martyrisée en 177, et est si impressionné par son exploit (on a conservé tous les procès-verbaux de son martyre), qu'il s'écrie : «La première moniale que je tonsurerai, je lui donnerai le nom de cette sainte martyre !»

leurs relations difficiles en leur proposant à tous trois de quitter le foyer de la rue de Lourmel.

De façon moins visible, à Rozay-en-Brie, des désaccords couvaient aussi entre les moniales et la paroisse d'Asnières et exigeaient une solution. Là non plus, tout n'allait pas sans heurts.

Extrait des souvenirs de la moniale Théodosie (Solomiansky)¹ :

La mère Eudoxie commença à avoir quelques problèmes avec mère Marie et l' « Action orthodoxe », rue de Lourmel, à partir de 1937. C'est le côté Lourmel. Maintenant Rozay-en-Brie. Nous y sommes venues à l'automne 1935. Mère Dorothée, qui avait reçu la tonsure le 8 février ancien style (le jour de la martyre Dorothée) des mains de monseigneur Euloge, a fait son apparition chez nous en 36. Ainsi à Rozay, à ce moment-là, il y avait mère Mélanie (qui n'était pas encore abbesse), mère Dorothée, moi la postulante, sœur Marie (Rytoff) et mère Nikodème², venues du couvent de La-Joie-inattendue³ à Rozay en même temps que nous. En fait, monseigneur Euloge tonsurait tous les ans une moniale. Il reçut les vœux de mère Dorothée en 1936, l'année suivante, en 1937, il tonsura mère Blandine (Obolensky) à Lourmel, pour le lundi de la Semaine Sainte, et moi, en 1938, le Samedi de Lazare, une fois de plus à Rozay, et me donna le nom de Théodosie, parce que c'était le jour de la fête de la sainte martyre Théodosie. Mère Mélanie voulait fonder un vrai monastère, mais la maison que nous occupions appartenait à la paroisse d'Asnières, d'où nous venaient, aussi bien des paroissiens pieux qui priaient avec nous, que des vacanciers qui faisaient du bruit, jouaient aux cartes et abusaient de vin. La paroisse d'Asnières avait besoin d'une maison de vacances, or nous voulions fonder une communauté monastique. Un conflit comparable à celui qui avait éclaté rue de Lourmel entre mère Marie et mère Eudoxie s'éleva entre nous. Père Euthyme, mère Dorothée et moi, voyant que nous ne pouvions convaincre personne, nous décidâmes de quitter Rozay. C'est à cette solution qu'en étaient arrivées au même moment mère Eudoxie et mère Blandine, au fond pour la même raison : une atmosphère beaucoup trop mondaine. Le métropolitain Euloge, dont c'était l'idée, nous donna sa bénédiction pour nous unir en vue de fonder une communauté monastique (nous avons toutes reçu la tonsure de ses mains à l'exception de mère Eudoxie).

¹ Souvenirs de mère Théodosie, enregistrés en 1975 sur une cassette.

² Dans le monde Nathalie Ozoline.

³ Le couvent de *La-Joie-inattendue* est fondé en 1926, près de Paris, dans la petite ville de Gargan-Livry. Sa fondatrice en est la moniale Eugénie (dans le monde Elisabeth Mitrofanoff, née Turaü). Le couvent a existé huit ans.

À l'époque où elle était l'aide de mère Marie (Skobtsov), la moniale Eudoxie avait fait la connaissance d'un célèbre avocat, Basile Eliachévitch (1875–1956). Ce professeur à l'université de Paris avait, par le passé, enseigné le droit civil à l'Institut polytechnique et aux cours Supérieurs féminins de Pétersbourg. Basile Eliachévitch avait à Paris, comme père spirituel, l'archimandrite Cyprien (Kern), et le cercle de ses relations au sein de l'intelligentsia était fort large. Eliachévitch et son épouse possédaient à 150 kilomètres de Paris, dans le village bourguignon de Bussy-en-Othe, une grande maison de maître avec des dépendances, un jardin, ainsi que des terres à proximité. Les propriétaires avaient appelé leur domaine «La Cerisaie»¹. «La maison était devenue un lieu de rencontre amicales. Chez les Eliachévitch, on pouvait rencontrer des écrivains, des philosophes, des théologiens, des savants. Parmi eux, Boris Zaïtseff², qui a écrit de Bussy des lettres à Ivan Bounine, Nadejda Teffi, père Cyprien (Kern) et beaucoup d'autres»³. Ayant appris que mère Eudoxie voulait se séparer de l'«Action orthodoxe», Eliachévitch lui proposa de déménager à Bussy pour s'occuper de l'intendance, avec les autres moniales. Il s'appropriait à faire de sa maison un lieu de repos pour les savants et l'intelligentsia. Une telle proposition ne convenait pas à mère Eudoxie et elle la refusa.

Ses voyages annuels en Angleterre avaient favorisé l'établissement de liens amicaux personnels entre elle et les Anglais. Grâce à la collaboration de la Fraternité anglicano-orthodoxe de saint Alban et saint Serge de Radonège, avec la bénédiction du métropolite Euloge du côté russe et celle de l'évêque Walter Frere du côté britannique, mère Eudoxie entreprit, en 1938, de collecter des fonds pour créer en France un monastère de femmes russes orthodoxes. Dans ce but, elle visita les couvents et les communautés monastiques de Clewer, Malling, Bethany, Wantage, Ascot et autres, où on la reçut avec amour et compréhension. La somme totale des dons recueillis se monta à 1020 livres sterling.

À l'automne 1938, le métropolite Euloge donna sa bénédiction aux moniales dissidentes de l'«Action orthodoxe», Eudoxie et Blandine, pour résider dans l'agglomération de Moisenay-le-Grand, située à cinquante kilomètres de Paris. Le hiéromoine Euthyme (Wendt), les moniales Dorothee et Théodosie se joignirent à elles. Avec l'argent recueilli par mère Eudoxie en Angleterre, elles louèrent pour trois ans un vaste terrain avec un petit pavillon de chasse (c'était mère Blandine qui l'avait trouvé) et elles y fondèrent un ermitage en l'honneur de l'icône de Notre-Dame-de-

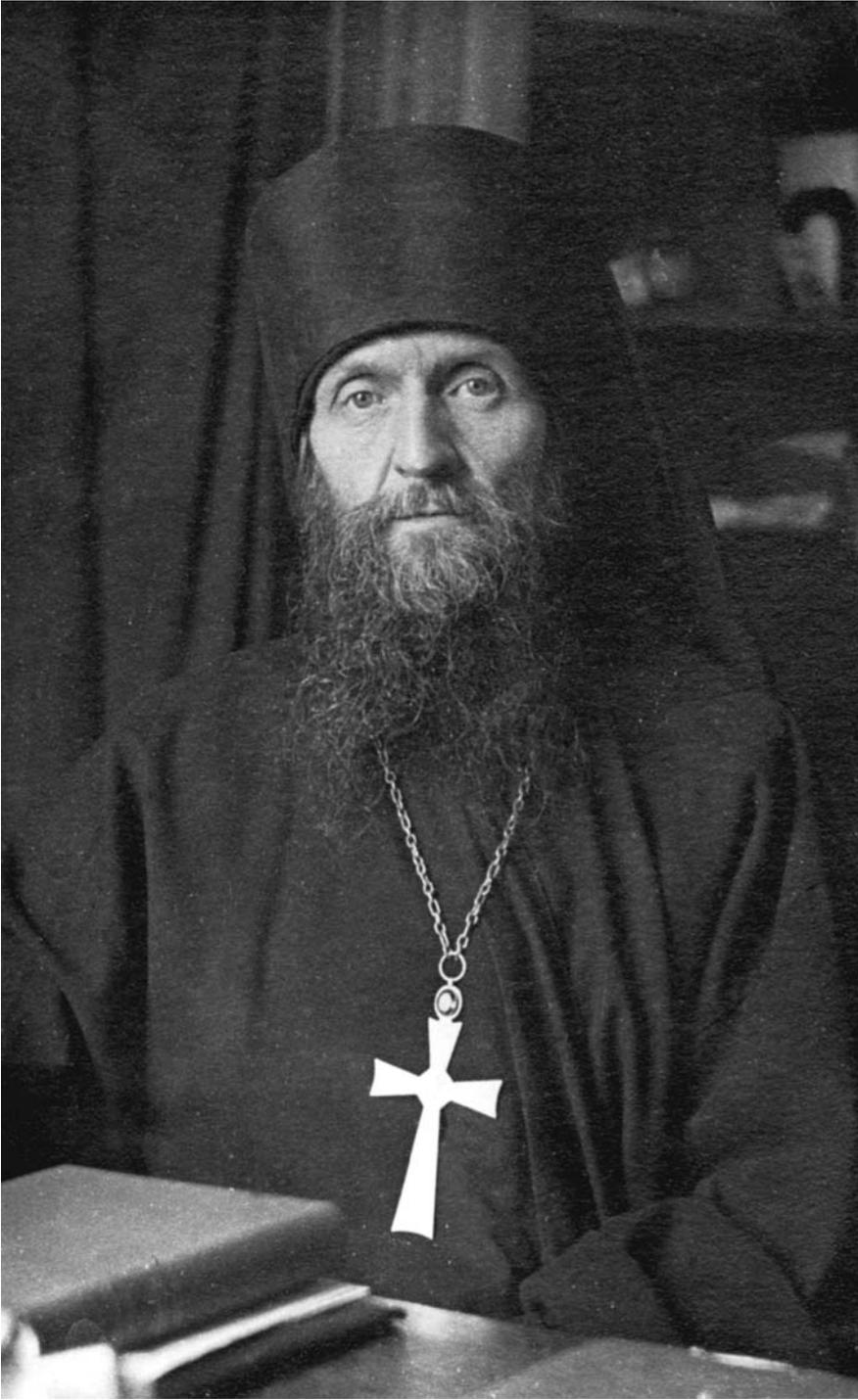
¹ Par allusion à la pièce du même nom d'Anton Tchekhov.

² Plus tard, les Zaïtseff ont acquis une maison à Bussy.

³ Bassova I., *Cinquante ans du monastère Notre-Dame-de-Toute-Protection. Bussy-en-Othe, 1946–1996*, traduit du russe. Paris, 1996, p. 11.



*Père Dimitri Klépinine près de la maison, rue de Lourmel. Derrière lui :
une dame inconnue, Sophie Pilenko (mère de mère Marie), et Alexis Babadjan*



Père Cyprien (Kern) au début des années 40

Kazan. Mère Eudoxie avait alors 43 ans, mère Blandine 42, et les moniales Dorothee et Théodosie 35 ans. Elles étaient toutes en bonne santé (à part mère Blandine qui était cardiaque), solides, pleines d'enthousiasme et prêtes à se donner à fond à leur vie monastique. Le 17 décembre 1938, monseigneur Euloge nomma mère Eudoxie supérieure. Très bientôt, Marie Courtin-mère déménagea près de ses filles à Moisenay.

Quelque temps plus tard, père Cyprien (Kern), en vertu d'une résolution du métropolitain Euloge, fut libéré de sa charge de recteur de l'église de Notre-Dame-de-Toute-Protection à Lourmel. Par la suite, toute sa vie, il resta lié à l'Institut de Théologie Saint-Serge.

À la place des moniales qui avaient quitté Rozay-en-Brie, de nouvelles sœurs rejoignirent mère Mélanie, et la vie reprit son cours. Leur nombre finit par atteindre dix-huit personnes. La divine vision qu'avait eue mère Mélanie s'accomplit : un jour, saint Séraphim de Sarov lui était apparu et lui avait jeté des chapelets « pour son monastère ». Il ne faut pas oublier que le rôle de l'abbesse Mélanie (Likhatcheff) dans le diocèse ouest-européen du métropolitain Euloge fut tout à fait particulier. Elle devint, à sa manière, la fondatrice d'un monachisme communautaire féminin, car toutes les communautés ultérieures découlèrent de celle qu'elle avait créée à Rozay.

En octobre 1939, quelques jours avant la fête votive¹, apparut un nouveau recteur à Lourmel, père Dimitri Klépinine : « De tous ceux qui avaient exercé là-bas, c'était le plus inexpérimenté, le plus humble et (comme on s'en aperçut bientôt) celui qui convenait le mieux... Quoiqu'il fût de douze ans plus jeune que mère Marie et d'un tempérament très différent, parlant peu, paisible, modeste, il ne se différenciait pas d'elle par son dévouement : 'Quand la question touchait à la Vérité du Christ, il devenait inébranlable'. Avec ce pasteur 'd'une bonté et d'une compassion pour les autres exceptionnelles', qui se portait toujours et dans n'importe quelles conditions au secours des malheureux, l'«Action orthodoxe» prit un nouveau tournant et mère Marie put compter sur un soutien moral et spirituel constant»².

Il arrive que Dieu permette à dessein des divisions entre les personnes. De même que sur un arbre de jeunes pousses nouvelles s'élançant depuis les grosses branches, ce qui ne fait que renforcer l'épaisseur et le volume de la couronne, de même sur le plan humain, grâce quelquefois aux dissensions, apparaissent de nouvelles structures sociales en fonction desquelles les gens peuvent se révéler par leurs talents.

¹ C'est-à-dire la fête de la Protection-de-la-Mère-de-Dieu.

² Sergiy Gakkel', *Mat' Maria*. [Mère Marie], p. 152. Ici, le père Serge cite les paroles de Pianoff, d'après ses archives manuscrites.

Les monastères se créent soit par la sainteté de leur fondateur, soit par la bénédiction d'un hiérarque. Dans le premier cas, les gens se rassemblent autour de quelque starets de sainte vie, comme les abeilles sur le miel et, suivant son exemple, assimilent les bases de la vie monastique. Depuis le fond des âges, les monastères les plus puissants et les plus renommés furent fondés précisément de cette manière. Dans le deuxième cas, le hiérarque choisit dans un monastère déjà fondé deux ou trois moines ou moniales et les envoie dans un nouvel endroit, et alors, le monastère essaime.



Chapitre 6

L'ermitage de l'icône de Notre-Dame-de-Kazan à Moisenay. — Début de la Seconde Guerre mondiale. — La France sous l'occupation allemande. — Mort d'Édouard Courtin. — La ruine de l'« Action orthodoxe » par les nazis. — Fin martyre de mère Marie (Skobtsov).

Ainsi, elles s'établirent à Moisenay. Il n'y avait pas d'électricité dans la maison, ni d'eau courante. Une pompe servait pour tirer l'eau du puits dans le jardin, mais lorsque la pompe gelait, il fallait aller chercher l'eau à la rivière à deux kilomètres de là. On s'éclairait aux chandelles et à la lampe à pétrole, on se chauffait au bois qu'il fallait ramasser dans la forêt. Mère Blandine s'occupait du potager, source principale de nourriture pour les habitants de l'ermitage et soutien irremplaçable. Mère Dorothée faisait le ménage, s'occupait du poulailler et des deux vaches ; d'ailleurs, elle aimait bien les animaux. Mère Théodosie chantait et lisait à l'église. Elle faisait la lessive pour tout le monde, aussi bien pour les habitants de l'ermitage que pour les pèlerins. Pour cela il fallait bouillir le linge, le frotter à la main, ensuite aller le rincer à la rivière, même l'hiver. C'est pour cette raison que les mains de mère Théodosie furent finalement déformées par les rhumatismes. Elle faisait sécher le linge dans la forêt : de 25 à 40 draps à suspendre par lessive. Mère Eudoxie préparait les repas, lavait la vaisselle, s'occupait des visiteurs et, au commencement, continuait à enseigner l'anglais à l'Institut de Théologie Saint-Serge. On priait beaucoup : dès le début une église avait été aménagée dans la cave de la maison. L'icône de Notre-Dame-de-Kazan, offerte à l'ermitage par monseigneur Euloge était un des objets sacrés les plus vénérés de l'église. Voici l'histoire de cette icône, écrite de sa main.

*Mémoire sur l'icône de Notre-Dame-de-Kazan
que j'ai donnée en bénédiction à l'ermitage qui lui est consacré*

Cette sainte icône est une copie de l'icône miraculeuse qui se trouvait dans la ville de Kazan dans un monastère de femmes. Un jour de 1904,

elle fut volée par le malfaiteur Tchaïkine et disparut sans laisser de traces. Tchaïkine affirmait qu'il l'avait brûlée après l'avoir dépouillée de toutes les pierres précieuses qui l'ornaient. Avec l'icône de Kazan s'en alla tout le bonheur que possédait la Russie, qui n'avait pas su sauvegarder cette sainte relique, car c'est à partir de cette année-là que tous les malheurs (la guerre avec le Japon) commencèrent à s'abattre sur le pays, et ils se poursuivent toujours.

Au verso de notre icône, on peut lire qu'elle fut offerte en 1910 par l'archevêque de Kazan, monseigneur Arsène, à l'orphelinat de Saint-Pétersbourg qui porte le nom des princes Belosselsky-Belozersky. L'orphelinat était placé sous le haut patronage du comte Nicolas Féodorovitch Heiden. Ceci explique le lien entre cette icône et la famille des comtes Heiden. Il est probable qu'après la révolution bolchevique, elle fut sauvée par le comte ou quelqu'un de sa famille, emportée à l'étranger par la comtesse Eugénie Petrovna, devenue ensuite la moniale Élisabeth, et me fut offerte après la mort de cette dernière.

Je me dois de rappeler certains traits de la remarquable lignée des comtes Heiden, pour affermir notre prière en mémoire de ceux par qui cet objet sacré nous est parvenu.

Le comte et la comtesse Heiden étaient connus du Tout-Saint-Pétersbourg pour leur fervente piété. Le comte était marguillier de la cathédrale Notre-Dame-de-Kazan. C'est ce qui explique leur vénération particulière pour l'icône de la Mère-de-Dieu-de-Kazan. Le comte était également le bienfaiteur principal de l'église consacrée à l'icône de la Mère-de-Dieu-du-Prompt-Secours appartenant à la Société impériale orthodoxe de Palestine. La famille comptait parmi ses amis tous les membres du clergé de Saint-Pétersbourg, et même certains de province, surtout parmi les évêques et les moines. Ils avaient presque quotidiennement à leur table un membre du clergé : des simples prêtres, moines ou moniales aux métropolitains de la capitale. Au temps où j'étais membre de la Douma d'Empire à Saint-Pétersbourg, je me liai d'amitié avec cette pieuse famille et venais souvent chez eux en toute simplicité.

Ils aimaient beaucoup le monastère Sainte-Parascève de Topolevka en Crimée, auquel ils faisaient des dons importants ; ils y avaient même leur datcha, c'est-à-dire qu'ils la louaient, en y passant parfois l'été.

La révolution ruina la pieuse prospérité des comtes Heiden. Leur maison fut évidemment réquisitionnée, leurs biens pillés. Le comte lui-même fut jeté en prison, où il passa plusieurs années avant d'être libéré par son ancien portier, un tatar de Crimée nommé Nicolaï. C'est dans la chambre de ce dernier qu'il décéda.

La comtesse avec son fils cadet âgé de quinze ans, sa fille aînée Marie et les deux enfants de cette dernière (le mari de sa fille, Michel Boborykine, un officier du régiment Préobrajenski, avait été tué par les bolcheviques), se réfugia au monastère de Topolevka. Son fils aîné était mort à la guerre civile. Deux de ses filles qui n'étaient pas mariées, Élisabeth et Sérafime, émigrèrent, souffrirent la misère à Constantinople et arrivèrent finalement à Paris. Disons à leur honneur qu'elles ne s'effarouchèrent pas, mais se mirent à travailler dur pour gagner leur pain.

Au bout de quelque temps, l'une d'elles, Sérafime, partit pour Londres, où elle trouva une très bonne place (gérante de la maison du lord-maire) ; les sœurs décidèrent alors de faire venir leur vieille mère de Russie en France.

Un événement tragique avait eu lieu au monastère de Topolevka. Un jour, des bolcheviques firent irruption chez la comtesse et s'emparèrent de son dernier fils Nicolas, un garçon de dix-sept ans. Malgré ses pleurs et ses supplications, les soldats de l'Armée rouge, devenus comme des bêtes sauvages, le tuèrent impitoyablement. Après ce terrible malheur, elle quitta la Crimée et s'établit à Tver chez sa fille aînée, Marie Boborykine.

Après de longues démarches, les bolcheviques finirent par la laisser partir pour Paris, ainsi que sa fille et ses deux petits-enfants. Elle y mena une vie retirée, assidue à tous les offices religieux. Je lui rendais visite de temps en temps et lui apportais des livres spirituels. Bientôt, toutes ses filles partirent en Angleterre ; ses petits-fils s'engagèrent dans la Légion étrangère. La comtesse resta absolument seule et je lui conseillai de prendre l'habit. Suivant mon conseil, elle entra au couvent consacré à l'icône de la Mère de Dieu La-Joie-inattendue et prononça ses vœux. Je la tonsurai sous le nom d'Élisabeth. Cependant, mère Eugénie, la supérieure, avait si mauvais caractère qu'elle ne put y rester et quitta le monastère, bien que je fusse contre cette décision et lui eusse conseillé d'endurer jusqu'au bout toutes les peines qu'elle y rencontrait.

En dehors du couvent, mère Élisabeth eut une vie très dure, mais le Seigneur ne l'abandonna pas. Elle se lia d'amitié avec une femme de pieuse vie, une vraie sainte, Olga Féodorovna Koulomzine, qui lui céda une modeste chambre dans son petit appartement de la banlieue parisienne (à Sèvres). Elle y passa les derniers mois de sa vie, en continuant à se rendre à Paris pour y prier dans les églises, voyages difficiles pour cette femme âgée et malade. C'est dans cette chambre qu'elle décéda le matin du 8 juillet 1932¹, le jour de la fête d'été de l'icône de Notre-

¹ Toutes les dates de ce mémoire sont données selon le calendrier julien.

Dame-de-Kazan, au moment où elle se préparait à se rendre à la sainte liturgie. Mère Élisabeth fut frappée d'une crise cardiaque alors qu'elle était debout en train de prier: son livre de prières, tombé des mains, gisait par terre à côté d'elle. C'est ainsi que la découvrit son hôtesse, Olga Koulomzine. Quelle belle mort chrétienne, paisible et douce, semblable à celle du bienheureux Séraphim!

Mais ce n'est pas tout. Le troisième jour après sa mort, le 11 juillet, c'était la sainte Olga, la fête d'Olga Féodorovna Koulomzine. La maîtresse de maison accueillait les invités venus la féliciter pour son jour de fête, les conduisait dans la pièce où se trouvait le cercueil avec la défunte non encore enterrée et s'exclamait joyeusement: «Regardez quelle merveilleuse invitée j'ai aujourd'hui, une invitée spéciale!» Avec ses visiteurs, elle priait pour la défunte. N'était-ce pas une conduite touchante, attendrissante, vraiment chrétienne!

Mère Élisabeth est enterrée au cimetière russe de Sainte-Geneviève-des-Bois. Ses enfants me firent don de cette sainte icône devant laquelle elle décéda.

Si j'ai écrit ce mémoire sur l'icône de Notre-Dame-de-Kazan dont j'ai béni l'ermitage russe qui lui est consacré, c'est pour affermir dans le cœur des sœurs du Refuge leur devoir sacré: celui de prier à la mémoire de la bonne et pieuse famille des comtes Heiden et de leur amie Olga Féodorovna Koulomzine. C'est peut-être la raison pour laquelle le Seigneur m'inspira de faire don à l'ermitage précisément de cette icône. Aussi je vous prie de commémorer sans relâche, surtout le jour de sa mort, le 8 juillet, et le jour de sa fête, le 22 octobre, la martyre Élisabeth — ces jours correspondent de manière surprenante aux fêtes de l'icône de Notre-Dame-de-Kazan — et de prier pour le repos de l'âme de la moniale Élisabeth, du serviteur de Dieu Nicolas; des guerriers Georges et Michel et du jeune Nicolas tués; pour le repos de l'âme de la servante de Dieu Olga; et pour la santé des servantes de Dieu Marie et de ses enfants, ainsi que d'Élisabeth et Sérafime.

Métropolitain Euloge

La proposition du métropolitain de consacrer le nouvel ermitage à Notre-Dame-de-Kazan réjouit particulièrement les sœurs Courtin, car le début de leur cheminement spirituel à l'ermitage de Kiziltash était lié à cette icône.

Durant toute leur vie, mère Eudoxie et mère Dorothee ont commémoré dans leurs prières toutes les sœurs de Kiziltash, sans oublier leurs parents et amis restés en Russie. Elles ont aidé financièrement nombre d'entre eux. Il est difficile de dire comment elles arrivaient à faire parvenir cette aide, surtout dans les années trente, mais de nombreuses lettres



*Moisenay-le-Grand. Le terrain avec la maison et les dépendances
loués par les moniales en 1938*



La maison à Moisenay-le-Grand



*De gauche à droite: mère Blandine, mère Eudoxie, père Euthyme,
mère Théodosie, mère Dorothée. 1938*

de Russie pleines de reconnaissance pour les colis et l'argent reçus viennent confirmer cet état de choses. Elles firent tout leur possible, au cours de longues années, pour éclaircir ce que furent les destins de père Séraphim et de père Nonn, mais apprendre que père Séraphim avait été fusillé en 1937 et père Nonn expulsé de Crimée ne leur fut pas donné.

À partir de 1933, année de la prise du pouvoir par le parti national-socialiste en Allemagne et de l'arrivée d'Adolf Hitler au poste de chancelier, l'Europe vécut avec le pressentiment d'une guerre imminente. «Ce petit homme à la moustache coupée court qui s'affirmait à Berlin, un obsédé, hurlant et menaçant tout le monde, poussait l'humanité avec une obstination fanatique dans l'abîme d'une guerre qui engloutirait des millions de vies partout dans le monde. Plus effrayant encore : Hitler trouva non seulement en Allemagne, mais dans d'autres pays quantité de partisans et d'adeptes qui savouraient d'avance avec perfidie un nouveau charnier»¹. À l'aube du 1^{er} septembre 1939, Adolf Hitler envahit la Pologne. La France et l'Angleterre réagirent en déclarant la guerre à l'Allemagne. Les Français croyaient leur ligne Maginot imprenable. Mais, comme on sait, les Allemands la contournèrent, traversèrent triomphalement la Belgique et entrèrent sur le territoire français par les Ardennes avec la facilité d'un couteau que l'on enfonce dans le beurre. Le 14 juin 1940 à 5 heures du matin, les Allemands entraient dans Paris.

«L'occupation allemande... Des uniformes verts partout : dans les rues, le métro, les magasins... Les soldats se sont abattus sur Paris comme un nuage de sauterelles. Partout des drapeaux rouges avec le svastika noir sur fond blanc. Les jours de fête aux Tuileries et au jardin du Luxembourg ou dans les allées des Champs-Élysées² près du Grand Palais³, des orchestres militaires jouent des marches allemandes se voulant pleines de bravoure... Les murs des maisons sont placardés d'ordres du commandant allemand de Paris. Des rumeurs circulent sur les rafles prochaines parmi les Juifs, sur leur extermination en Allemagne... Et de nouveau la musique. Des unités militaires passent en hurlant leurs marches. La nuit, on entend résonner les bottes des patrouilles dans le noir des rues sourdes et désertes...»⁴.

¹ *Chronika semyi Zernovyh*. [Chronique de la famille Zernov]. T. 2, p. 257.

² En français dans le texte. (NDT).

³ En français dans le texte. (NDT).

⁴ *Pamyati mitropolita Evlogiya // Put' moey zhizni. Vospominaniya mitropolita Evlogiya, izlozhennye po ego rasskazam T. Manuhinoy*. Paris, 1947, p. 663. (trad. fr. : *Le Chemin de ma vie. Souvenirs du métropolite Euloge, rédigés d'après ses récits par T. Manoukhine*).

La Seconde Guerre mondiale remplit la vie de peur, de chagrin, d'angoisse et d'un grand besoin matériel. Partout, des files d'attente devant les magasins d'alimentation : plus de pommes de terre, de beurre, d'œufs, plus rien. Mère Eudoxie et ses sœurs s'approvisionnaient à Moisenay avec des cartes de rationnement. Toute leur provision d'huile servait à maintenir la flamme de la veilleuse devant l'icône de la Mère de Dieu. La veilleuse brûla allègrement pendant toute la guerre. Il ne restait pas d'huile pour les sœurs, mais elles prenaient la chose avec humour. « Pendant la guerre, il n'y avait pas du tout de matières grasses, dira plus tard mère Théodosie, mais grâce à cela, aucune de nous n'a jamais eu mal au foie ».

Le 28 octobre 1940, Édouard Courtin s'éteignit à soixante-dix ans à Paris. Il vécut ses dernières années dans le Quartier latin, rue Saint-Étienne-du-Mont — quelques lettres conservées et envoyées à mère Eudoxie portent cette adresse. Il repose dans le cimetière de la petite ville de Thiais, située à sept kilomètres au sud de Paris.

Malgré la situation politique difficile, la vie suivait son cours, et les communautés monastiques, aussi bien celle de Rozay que celle de Moisenay, sentaient qu'il fallait créer une règle monastique définissant leur statut et introduisant un règlement intérieur.

Mère Mélanie alla chercher du soutien auprès de monseigneur Euloge. Celui-ci répondit en venant le 3 octobre 1941 au couvent de la Résurrection pour proposer aux sœurs d'étudier la Règle qu'il avait composée. Il était accompagné de père Méthode, déjà archimandrite.

Discours de monseigneur Euloge lors de la remise de la Règle¹

Votre mère supérieure m'a prié de vous parler de la vie monastique, de ce que signifie le monachisme et de la manière de vivre dans un monastère.

N'allez pas croire que la vie monastique est une vie spéciale ; elle est tout simplement une vie chrétienne. En somme, les vœux monastiques devraient être prononcés par tous les chrétiens, moines ou laïques. Il n'y a pas à s'enorgueillir d'être de bons moines. Nous devons avant tout être de bons chrétiens. Le monachisme n'est rien d'autre que le christianisme sous une forme plus dense, plus concentrée ; pour utiliser une comparaison grossière, c'est la crème de la vie chrétienne, son ornement, son parfum, une fleur éclose sur le sol chrétien. Le monachisme est aussi ancien que le christianisme. On considère que son fondateur est saint Jean-Baptiste, il fut le premier moine. La mère du monachisme féminin

¹ Extraits.

est la Reine des Cieux Elle-même. C'est Elle notre abbesse à tous. Le monachisme est un indice du développement et de l'épanouissement de la vie chrétienne. Plus elle est spirituelle, plus le monachisme s'épanouit, la fleur ouvre, tout grand, ses pétales doubles. Si le niveau de la vie chrétienne baisse, la vie monastique dépérit, elle aussi : la forme subsiste, mais l'esprit disparaît.

Quant au travail monastique intérieur, il se définit par les vœux bien connus dont les trois principaux sont : la chasteté, le renoncement à sa propre volonté ou, autrement dit, l'obéissance, et la pauvreté. Comme je l'ai déjà dit, ils concernent tout chrétien désirant mener une vie en toute bonne conscience, conformément aux commandements divins. Mais les moines gardent ces vœux au plus profond de leur âme, car ils les prononcent devant l'Église tout entière. Dans le rite de la profession monastique, il est dit que les anges entendent les vœux de celui qui s'engage dans le monachisme et, par là même, les rendent intangibles et inviolables.

La base sur laquelle se construit la vie monastique est la prière. La prière est l'élément naturel du monachisme ; les moines et les moniales doivent respirer la prière comme ils respirent l'air. La prière est l'indice le plus sûr du degré de l'esprit monastique qui est en nous. Si la prière est présente dans notre cœur, l'esprit vit en nous ; si elle s'éteint ou devient amorphe, relâchée, paresseuse, cela va mal, c'est que toute vie spirituelle décline en nous, s'immobilise, se dessèche. Nous connaissons tous l'expression « l'obéissance est plus importante que le jeûne et la prière », mais sans la prière, l'obéissance ne vaut rien. L'obéissance doit être elle-même éclairée par la prière.

L'obéissance monastique n'est pas le travail ordinaire du monde laïc. Le travail du monde porte en lui une sorte de colère divine, déjà exprimée au paradis : « Tu mangeras ton pain à la sueur de ton front ». C'est comme un châtiment de Dieu pour le péché originel, comme une malédiction, alors que le travail monastique est un travail béni, sur lequel souffle l'esprit bienfaisant de la prière, c'est un apostolat au service de Dieu. C'est en gardant cela à l'esprit qu'il faut l'accomplir, le moine travaille alors avec joie et facilité. Lorsque le moine perd cette signification, il commence à trouver son travail terriblement pénible, dur, éreintant, son travail devient « un labeur de bagnard ».

Voilà pourquoi il est si important et nécessaire d'apprendre à prier, en permanence, en pratiquant la prière que nous appelons la prière de Jésus. On peut la répéter n'importe où, en tout lieu où règne le Seigneur. Chez les bons moines qui savent la pratiquer, qui ont reçu le don de cette prière, elle coule comme la respiration, comme la circulation du sang. Le moine travaille et répète sans cesse : « Seigneur Jésus-Christ, aie pitié de moi pécheur ».

Je pense qu'en organisant une communauté monastique, il faut prêter une attention toute particulière au fait que le fondement de tout, la pierre angulaire, c'est la prière, et le premier des soucis doit être d'assurer la règle de prière. Chaque moine peut suivre sa propre règle. Mais la règle de prière ecclésiale commune est une chose sacrée, immuable et extrêmement importante. Rien ne peut remplacer la prière ecclésiale en commun. Il y a bien eu des ascètes, comme sainte Marie d'Égypte, pour qui le monde entier était une église, mais ce furent des personnes devenues anges dans le monde d'ici-bas. Pour nous autres, pécheurs, prier dans l'église est à la fois une joie et un devoir.

L'obéissance est un grand don. C'est pourquoi le travail monastique ne s'appelle pas travail, mais obéissance au nom du Christ. Le Christ Sauveur Lui-même nous en a montré l'exemple: vivant dans la maison de Son père le charpentier Joseph, l'aidant de Ses propres saintes mains dans son métier et ayant ainsi béni un travail que certains pourraient considérer comme dur et salissant.

Il n'y a pas de travail indigne. Tout travail est pur, sacré. Ce sont nos fausses idées à nous, les humains: un travail propre, un travail indigne. Dans un monastère, tout travail, toute obéissance, destinée à Dieu, au prochain, à la communauté, est une chose pure et sacrée.

La vie du chrétien est vaste et variée comme l'immense océan, mais nous avons besoin de lui établir un certain cadre, de définir avec précision ses limites. C'est pourquoi chaque monastère élabore sa règle. Le principe en est toujours le même. Il s'agit d'assurer la mise en pratique des principaux vœux: prière, chasteté, obéissance, pauvreté. Cependant, les formes peuvent être très variées. La vie d'ermite et le silence sont des formes très élevées, mais elles présentent de grands dangers pour les moines débutants. Sur cette voie, l'homme se heurte à de grandes tentations.

J'ai eu l'occasion de m'entretenir avec un starets de l'ermitage Saint-Jean-le-Précurseur sur l'île de Valaam, un homme austère et rigoureux. Il a parlé des nombreuses tentations auxquelles les moines doivent faire face. Plus la personne tend vers une vie spirituelle, plus elle est attaquée par les démons. Tant que nous menons une vie de péché, de passions, de paresse, d'indifférence, l'esprit malin nous laisse tranquille, nous considère comme l'un des leurs. Dès que nous empruntons la voie d'une vie chrétienne, c'est un combat acharné qui commence: plus on s'élève, plus la lutte est forte. Une vie solitaire, retirée, comme dans l'ermitage de la Transfiguration, se transforme en une arène de combats et de tentations bien au-dessus de nos forces. Pour cette raison, les pères de l'Église recommandent de commencer par vivre en communauté. D'ailleurs, à notre époque, où l'on n'a que faire du monachisme, ni du christianisme

en général, commencer par une vie en communauté, c'est faire preuve d'une plus grande humilité.

La Russie connaissait un autre type de monastère, qui était une anomalie absolue. Chaque sœur achetait sa cellule et, si elle était riche, elle pouvait avoir une servante rétribuée, choisie parmi les postulantes. Après la mort d'une moniale de ce type, tous ses biens revenaient au monastère. Pour celles qui n'avaient aucun moyen, elles devaient travailler trois jours de la semaine pour le monastère et trois jours pour elles-mêmes ; elles allaient vendre leurs ouvrages à la ville. Pendant trois jours elles mangeaient à la table commune, pendant trois jours elles se nourrissaient elles-mêmes ; les vêtements, les chaussures, elles devaient aussi se les procurer elles-mêmes. Ceci est une déformation, car les vrais monastères sont des communautés. Je suis un mauvais moine et un mauvais guide, mais je peux affirmer en toute sincérité devant Dieu que j'aime beaucoup la vie monastique. Je ne vaudrais pas grand-chose, mais la vue d'un bon moine est pour moi la plus grande des consolations. J'ai beaucoup séjourné dans les monastères de Valaam, Solovki, Optina, dans les ermitages au-delà du Don. J'ai toujours aimé le parfum de la vie spirituelle.

Le malheur de notre existence d'émigrés, ce qui nous manque, c'est un bon monastère russe, historiquement formé, aux règles solides. Nous devons tout commencer à zéro. J'aimerais faire au moins un nœud à mon mouchoir pendant le temps de notre séjour forcé à l'étranger. Regardez : le monastère de La-Joie-inattendue a compté plusieurs années d'existence. Sa supérieure, mère Eugénie, a été beaucoup critiquée pour son mauvais caractère. Mère Eugénie était très sévère avec les petites filles élevées dans ce monastère, et les gens disaient : « Les pauvres, on leur fait mener la vie dure, à ces petites ! » Moi aussi, j'en avais parfois pitié : elles restaient deux ou trois heures debout pendant les offices. Moi, je pouvais m'asseoir un peu, mais les petites filles devaient rester debout, elles. Aujourd'hui, quand je les croise — ce sont maintenant des jeunes filles adultes, des femmes mariées, se souvenant de mère Eugénie avec beaucoup d'affection. Je leur dit : « C'était dur ». Elles me répondent : « Oui, c'était dur. Et alors ? ». Par-delà sa sévérité, elles sentaient autre chose.

Aujourd'hui, j'ai deux petits couvents et je voudrais qu'il s'y crée une vie monastique authentique ou, au moins, s'en approchant.

Je ne pense pas que le monachisme soit une chose artificielle. Ses racines sont profondes, plongeant dans le cœur, dans l'âme même de l'être humain. C'est une des formes de la vie, une forme aux bases psychologiques profondes, surtout dans l'âme du Russe. La culture russe tout entière a eu l'église pour levain, ce qui explique pourquoi la vie monastique a toujours connu un tel attrait en Russie.

En Serbie, un évêque m'a dit: «Nos femmes serbes sont incapables de mener une vie monastique». Et, finalement, il ne resta plus un seul monastère de femmes en Serbie. Mais c'est un grand péché! Comment cela, incapables?! Quand mère Catherine est venue de Bessarabie¹ en Serbie avec les restes d'un monastère — près de soixante moniales — les femmes et les jeunes filles serbes ont tout de suite commencé à affluer. Au bout de trois ou quatre ans, il y eut tout un groupe serbe; comme elles n'arrivaient pas à se fondre, on les a séparées en leur donnant un autre monastère avec sa propre supérieure. Je connais aujourd'hui trois ou quatre monastères de femmes serbes; il y en a peut-être plus.

Le monachisme prend racine dans l'âme humaine, et c'est ce qui le maintient éternellement en vie. Il y avait bien une autre institution, celle des diaconesses, une institution bien ancienne, remontant au temps des apôtres; eh bien, elle dépérit et finit par mourir de mort naturelle: il est extrêmement difficile de la ranimer. La grande-duchesse Élisabeth Féodorovna, cette sainte femme toute de piété, désirait ardemment la faire revivre et fit des démarches auprès du Saint-Synode pour qu'on la restaurât. Le Saint-Synode voulut bien arrêter son choix sur moi: il me chargea d'étudier la question et de donner mon opinion au sujet de sa demande.

J'y ai beaucoup travaillé, j'ai fait des recherches historiques et je suis arrivé à la conclusion que cette institution fut une chose merveilleuse. Malheureusement, dans les conditions actuelles, il y a peu d'espoir de la faire revivre à une grande échelle. Le travail des diaconesses, c'est le travail des chrétiennes dans le monde laïc. On avait prévu qu'il y aurait deux diaconesses dans chaque paroisse: l'une s'occuperait de l'instruction, l'autre, des œuvres de charité, pour que le recteur ait ainsi un bras droit et un bras gauche. Ce n'était qu'un rêve, car où pourrions-nous trouver tant de femmes bénévoles, prêtes à se consacrer au service de Dieu? Il y a soixante-dix mille paroisses, il faudrait donc cent quarante mille femmes, toute une armée. De plus, les femmes d'aujourd'hui veulent se consacrer aux recherches scientifiques pour certaines, et danser pour d'autres. En tenant compte de la psychologie de la femme moderne, je ne vois pas comment on pourrait faire renaître cette institution. Certains n'étaient pas d'accord avec moi, mon attitude leur avait paru froide et ils étaient mécontents.

¹ La moniale Catherine, dans le monde comtesse Eugénie Efimovsky (1851–1925), fonde et devient la supérieure d'une communauté monastique dans le village de Lesna, à la frontière entre la Russie et l'Autriche-Hongrie. En 1889, la communauté est transformée en monastère de la Mère-de-Dieu. Après la révolution, les sœurs doivent d'abord fuir en Bessarabie, puis en Serbie, finalement en France. En Serbie, elles ont occupé un ancien monastère à Hopovo.

Grâce au Ciel, le monachisme n'a jamais tari. Je pense que les monastères féminins pourraient jouer un rôle très important, surtout à une époque de bouleversements historiques. J'ai pu observer le résultat de l'action du monastère de femmes dans l'évêché de Kholm¹. J'ai toujours soutenu les monastères féminins : ils se sont développés rapidement, en réalisant un travail qu'on ne peut sous-estimer. Notre génération est presque entièrement passée par eux. Les enseignants, les lecteurs, ou bien firent eux-mêmes leurs études dans ces monastères, ou bien ils épousèrent leurs pupilles, considérées comme le plus enviable des partis.

J'aimerais que l'esprit monastique souffle aussi parmi vous. «L'Esprit souffle où Il veut, dit l'Évangile, et tu entends Sa voix, mais tu ne sais pas d'où Il vient ni où Il va»². Que Dieu veuille qu'Il souffle ici. Je veux vous proposer une Règle de la Russie subcarpatique. Il y avait là-bas un monastère remarquable³, dont les sœurs, véritables confesseurs de la foi et martyres, étaient persécutées par les Hongrois. Leur supérieure, Paraskeva Kabaliouk, avait réuni une dizaine de personnes, qui se rassemblaient pour prier ensemble dans une petite maison. Les soldats hongrois et les gendarmes les en chassaient à coups de crosse ; un jour, ils les poussèrent dans un lac glacé plongées jusqu'à la ceinture et les forcèrent à rester dans l'eau glacée pendant plusieurs heures ; certaines devinrent invalides à vie. Tel fut le début de ce monastère. Comme l'exploit des Quarante martyres. Un vieux dicton dit : les monastères qui subsistent ne sont pas bâtis sur l'or et l'argent, mais sur les larmes et la prière.

J'ai lu leur Règle et je l'ai trouvée très bonne. La seule difficulté est que cette Règle s'applique à un grand monastère avec plusieurs dizaines de moniales, par conséquent nous devons la modifier pour l'adapter à notre situation. Mais ses principes essentiels sont justes.

En réponse aux propos de monseigneur Euloge, l'archimandrite Méthode dit :

«Un événement important vient d'avoir lieu dans la vie de notre petite communauté monastique. Monseigneur le métropolite nous a rendu

¹ En 1895, Mgr Euloge, hiéromoine à cette époque, est nommé recteur du séminaire ecclésiastique de Kholm. En 1903, il est consacré évêque de Lublin et devient vicaire de l'évêché de Kholm et Varsovie. Après que cet évêché est devenu indépendant (1905), il en est l'évêque gouvernant.

² Évangile selon St Jean, 3,8.

³ Mgr Euloge utilise la règle monastique de la communauté féminine orthodoxe russe de la Nativité-de-la-Mère-de-Dieu, près du village de Lipse, district de Khust, Russie subcarpatique, république Tchécoslovaque.

visite par trois fois en un laps de temps très court et il s'est entretenu avec presque toutes les moniales. De plus, il avait la possibilité de correspondre avec elles par écrit, et il en est venu à la conclusion que la vie de cette communauté monastique devait avoir une Règle. Il l'élabora lui-même, en se fondant sur les matériaux dont il disposait. Cette Règle, par mon intermédiaire, Monseigneur la porte à votre attention afin qu'elle vous dirige et qu'elle soit appliquée. Nous pouvons donc dire que pour la première fois, par l'autorité épiscopale, la vie monastique est ici officiellement établie».

Mère Mélanie, et plus tard mère Eudoxie, modifièrent sensiblement la Règle proposée par monseigneur Euloge, en l'adaptant aux conditions dans lesquelles se trouvaient les couvents qu'elles dirigeaient. Mère Eudoxie nota :

Fondement de la vie monastique

Le fondement de la vie monastique, c'est l'amour, un désir ardent et sincère de consacrer sa vie à Dieu. L'œuvre monastique commence par le repentir, qui ne doit jamais cesser de toute la vie. Nous devrions rendre compte quotidiennement de nos actes à nous-mêmes, sans laisser dans l'ombre aucun des mouvements de notre âme. L'abnégation est une condition nécessaire de la vie monastique. Celui qui ne souffre pas ici-bas n'a pas à attendre de couronne. Celui qui veut régner dans la vie éternelle ne doit pas s'attendre ici-bas à une vie de paix. Le premier devoir du moine est la prière : aucune activité missionnaire ou charitable ne peut s'en passer, c'est pourquoi il faut développer chez les sœurs l'esprit de prière. Il ne faut pas les surcharger dès le départ par une grande règle monastique, mais leur faire comprendre qu'elles entreprennent même la plus insignifiante des actions avec la crainte de Dieu au cœur. Les prières courtes conviennent le mieux pour cela. L'habitude de la prière s'apprend en assistant à tous les offices dans un esprit de concentration, pour que les âmes faibles se sentent « attirées » vers l'église. L'office doit se dérouler avec ferveur, la lecture et les chants doivent suivre strictement la règle établie par l'Église.

Le bourg de Moisenay-le-Grand, situé près de la vieille ville de Fontainebleau, est entouré de magnifiques forêts de chênes où venaient autrefois chasser les rois de France. Les moniales allaient dans les bois ramasser des champignons, comme tout Russe. Dieu voulut que les années de guerre fussent très riches en champignons. La vie était dure. Sans l'aide des pèlerins russes qui venaient à Moisenay de Paris, les sœurs auraient eu beaucoup de mal à survivre.



Moisenay-le-Grand. De gauche à droite : mère Eudoxie, mère Blandine, mère Dorothée



À Moisenay-le-Grand, près du puits. De gauche à droite : mère Glaphyre, mère Eudoxie, mère Blandine, mère Dorothée, mère Théodosie, père Euthyme



La cuisine-réfectoire à Moisenay-le-Grand. De gauche à droite: mère Glaphyre, mère Blandine, mère Eudoxie, mère Théodosie



Au réfectoire. Mère Eudoxie, père Euthyme avec les sœurs de l'ermitage et des hôtes



Près du puits. De gauche à droite : père Euthyme, mère Théodosie, mère Glaphyre, mère Blandine, mère Dorothee, mère Eudoxie

Pendant la guerre, l'ermitage Notre-Dame-de-Kazan accueillit une postulante grecque née en France, du nom de Marie Kiriakopoulos¹. Elle prononça ses vœux à Moisenay-le-Grand devant l'archimandrite Cyprien (Kern) le 9/22 septembre 1943 et reçut le nom de Glaphyre.

En 1943, au moment des fêtes de Noël, un hôte inattendu descendit du ciel sur le territoire de l'ermitage — c'était un parachutiste américain des forces alliées. Il était blessé. Les sœurs le cachèrent des Allemands, jusqu'au jour où il fut possible de le transférer en lieu sûr. Au commencement de la guerre, la France se trouva divisée en deux zones : la zone d'occupation (le nord et le centre de la France) et la zone libre (le sud). Les moniales étaient indirectement liées à la Résistance et faisaient passer la ligne de démarcation aux personnes recherchées par l'occupant. Un jour, elles sauvèrent la vie à un commissaire de police français qui avait attiré sur lui le courroux des nazis par son attitude charitable envers les Juifs. Elles cachaient les collaborateurs de mère Marie qui travaillaient pour l'« Action orthodoxe » quand ceux-ci étaient recherchés par les nazis. Elles en ont aidé bien d'autres encore, restés inconnus, car on ne s'est jamais occupé de la statistique des bonnes actions.

À la même époque, rue de Lourmel, on cachait Juifs, membres de la Résistance, prisonniers de guerre soviétiques évadés.

«Le jour où l'Allemagne hitlérienne envahit l'URSS (le 22 juin 1941), près de mille émigrés russes furent arrêtés à Paris. Parmi eux de nombreux amis de mère Marie et de ses compagnons de *l'Action orthodoxe* : T. Pianoff, L. Zander, I. Fondaminsky... Les Russes arrêtés furent internés au camp de Compiègne, où se trouvait déjà détenu Igor Krivochéine². Il fut libéré au début de septembre 1941, et ses compagnons le prièrent d'organiser l'aide aux prisonniers, à eux-mêmes et à leurs familles... Rue de Lourmel, on créa un comité qui comptait parmi ses membres mère Marie, père Dimitri Klépinine, Igor Krivochéine et Serge Stern. L'aide à tous ceux qui en attendaient fut très rapidement organisée. On collectait, on envoyait des colis, de l'argent, on obtenait de faux papiers pour les personnes recherchées qui étaient accueillies, logées et nourries rue de Lourmel. Les gens couchaient dans l'aile de la maison, dans le hangar

¹ Moniale Glaphyre, dans le monde Marie Kiriakopoulos (1900–1966). Une des fondatrices du monastère de Notre-Dame-de-Toute-Protection de Bussy-en-Othe. À la fin des années cinquante, elle est directrice d'une maison de retraite grecque à Marseille. Repose au cimetière de Bussy-en-Othe.

² Igor Krivochéine (1899–1987), capitaine en second de la Garde impériale de l'artillerie montée de l'armée du général Wrangel. Diplômé de la Sorbonne comme ingénieur électricien. A collaboré avec mère Marie, durant près de deux ans, pendant la guerre. Membre de la Résistance, détenu des camps nazis, puis des camps soviétiques.

ou simplement par terre dans la salle de conférences. À partir du 15 juillet 1942, après le décret d'Hitler imposant à tous les Juifs le port de l'étoile jaune, mère Marie et son comité se décidèrent à une action risquée : délivrer à tous les Juifs de faux certificats de baptême¹. D'après Igor Krivochéine, «il ne s'agissait plus simplement d'accorder une aide en nourriture et logement ; on finit par avoir pendant un certain temps, à la cuisine de la rue de Lourmel, un prisonnier de guerre soviétique évadé et ce ne fut pas le dernier. Deux pilotes américains s'y cachèrent assez longtemps ; on réussit à leur obtenir de faux papiers et à les faire passer en zone libre. Il fallait également établir de faux papiers pour les membres de la Résistance et pour les Juifs qui se cachaient rue de Lourmel et à Noisy. Tout un réseau destiné à secourir les gens et à les aider à fuir

¹ On sait bien qu'un certain nombre de personnes sont troublées par le fait que mère Marie ait remis aux Juifs des documents fictifs. Cependant, suivant le témoignage de l'abbesse Théodosie (Solomiansky), la majorité d'entre eux ayant reçu des mains de mère Marie les faux certificats de baptême ont réellement reçu le baptême après la guerre et sont devenus chrétiens. De cette façon, les événements ultérieurs ont montré que de faux documents sont devenus authentiques. Ceci témoigne de l'immense audace dans la prière de mère Marie et de ses collaborateurs. À ce propos, le cas suivant me revient en mémoire. En 1986, jeune novice, je m'occupais, avec la bénédiction de mère Théodosie, du jardin du monastère. Nous avions l'intention de planter quinze arbres fruitiers. Pour cela, il fallait d'abord creuser des trous, mais notre jardinier français ne se pressait pas, le temps passait, novembre approchait et je craignais qu'il soit impossible de le faire avant l'hiver et qu'il faille reporter la plantation à l'année suivante. Mère Théodosie, voyant mon inquiétude, me dit : «Dites au jardinier que la semaine prochaine, un bienfaiteur s'apprête à acheter et à nous apporter les arbres et qu'il faut préparer les trous immédiatement». Je fus surprise : «Ma mère, cela ne sera-t-il pas un mensonge?». Mère Théodosie hocha la tête : «Non. Vous verrez, le Seigneur inventera quelque chose pour que cela ne devienne pas un mensonge». Je communiquai «la nouvelle» au jardinier, et celui-ci se prit à creuser les trous. Deux jours après, notre voisin Alexis Mojaïsky, horticulteur distingué, nous rendit visite au monastère. «Pourquoi faites-vous des trous?» me demanda-t-il. «Nous voulons planter des arbres fruitiers». «Les avez-vous déjà achetés?». «Pas encore». Une demi-heure après, mère Théodosie me convoqua : «Mojaïsky est venu me voir, il veut acheter des arbres pour le monastère, il les commandera lui-même, il vous demande de préparer la liste». Nous ne conseillons pas à tous les lecteurs de notre livre d'agir de la sorte. Pour cela, il est indispensable d'avoir une grande force de prière et un amour indéfectible pour le Créateur. À en juger par les résultats qui nous sont connus par des témoins oculaires, mère Marie, père Dimitri Klépinine et les autres collaborateurs de l'« Action orthodoxe », en remettant de faux certificats de baptême, n'étaient pas guidés par une simple compassion envers le prochain, ni qui plus est, par un esprit d'aventure, mais par un sentiment profond de la Vérité, enraciné dans une foi solide que le Seigneur ne les humilierait pas dans leur confiance et que leur audace porterait des fruits en temps voulu.

partait de ces centres et couvrait toute la France... Mère Marie et son organisation finirent par se trouver au cœur de la lutte antifasciste, avec des contacts et des liens solides qu'on réussit à préserver jusqu'en février 1943».¹

En février 1943, après la bataille de Stalingrad, l'« Action orthodoxe » fondée par mère Marie fut liquidée sur l'ordre des autorités nazies. Mère Marie se retrouva au camp de concentration de Ravensbrück, où elle passa deux ans. Peu avant sa mort, elle dit aux femmes qui l'entouraient, en montrant la fumée qui s'échappait des cheminées du crématoire :

« Les volutes de fumées ne sont noires qu'ici, au-dessus de la cheminée, mais elles montent là-haut et se transforment en un léger nuage, pour se dissoudre finalement dans les espaces infinis. De même, la mort. De même nos âmes, qui s'arrachent à la terre pécheresse et s'élèvent dans un vol léger, impondérable, vers l'éternité, pour une vie pleine de joie ».²

Le soir du 31 mars 1945, mère Marie (Skobtsov) périt dans une chambre à gaz.



¹ Xénia Krivochéine, *La Beauté salvatrice : Mère Marie Skobtsov*. Paris, Éditions du Cerf, 2012, Édition russe : Saint-Pétersbourg, 2004, p. 74.

² Cit. tirée de : Sergij Gakkel', prot., *Mat' Maria*. [Mère Marie], p. 188–189.

Chapitre 7

Mort de père Serge Boulgakov. — De nouveau Rozay-en-Brie. — L'avocat Basile Eliachévitch fait don à mère Eudoxie et à ses sœurs de sa propriété en Bourgogne. — Formation de la communauté monastique de Bussy-en-Othe.

Le 12 juin 1944, l'archiprêtre Serge Boulgakov meurt à Paris. Depuis 1939, il était gravement malade : cancer de la gorge, opération, perte des cordes vocales, mais il continuait à officier et donnait même des conférences. En dépit de tous ses maux, « au moment de la guerre, au moment des privations, des bombardements et du découragement général, il stupéfiait... par son calme, son humeur joyeuse, une sorte de lumière émanait de lui, lumière qui n'était pas de ce monde ». ¹ Le 10 juin 1944, il eut une attaque et mère Eudoxie envoya à Paris ses filles spirituelles, mère Blantine et mère Théodosie, pour s'occuper du mourant. On dispose d'une note de mère Théodosie, relatant sa fin :

Les derniers jours de père Serge (note d'un témoin)²

C'était le samedi 10 juin 1944. Cinq jours auparavant, dans la nuit du lundi de la Pentecôte au mardi suivant, père Serge eut une attaque. Les deux premiers jours, mardi et mercredi, père Serge manifestait quelques signes de conscience et reconnut des personnes de son entourage. Le jeudi, sa conscience commença à s'éteindre, et au cours des trente dernières heures, du vendredi matin au samedi midi, père Serge, plongé dans un coma profond, n'ouvrait pas les yeux, ne déglutissait pas, et son souffle paisible témoignait seul que la vie ne l'avait pas encore quitté. Pendant les journées ayant suivi son attaque, nous tous qui l'en-

¹ Zander L. A., *Otec Sergij Boulgakov*. [Léon Zander. Le père Serge Boulgakov]. Paris, 1945, p. 17.

² Texte russe dans *Vestnik RSKhD*, Paris–New-York–Moscou, 1971, N°101–102.

tourions¹ sommes restés attentifs au mystère qui s'ouvrait à nous dans cette nouvelle phase de son existence. Nous étions transportés sur un autre plan, jusque-là inconnu. Le corps immobile de père Serge, étendu devant nous, était comme un pont entre deux mondes, « celui-ci » et « l'autre ». « L'autre » se révélait avec une telle réalité que « celui-ci » commençait à nous sembler fantomatique. La vie terrestre de père Serge, achevée de façon si harmonieuse par la liturgie du lundi de Pentecôte, entrait dans une autre étape, et nous avions besoin d'apercevoir la lumière que le Seigneur a préparée pour ceux qui l'aimaient.

Depuis déjà trente heures, le père Serge n'était pas revenu à lui et n'avait donné aucun signe de conscience. La tension spirituelle de ces dernières heures était si grande qu'aucune de nous quatre, pressentant que nous assistions à une grande célébration spirituelle pendant que nous étions occupées à veiller père Serge, ne s'éloigna de lui, et nous n'avions pas la force de nous en arracher, par peur de manquer quelque chose.

Il était près d'une heure de l'après-midi. Le visage de père Serge s'éclaira peu à peu, puis s'illumina d'une lumière si céleste que nous retenions notre souffle, n'osant pas croire à ce qu'il nous était donné de voir. Il était clair que l'âme de père Serge, par des voies mystérieuses, s'approchait en cet instant, baignée par la lumière de Sa Gloire, du trône du Seigneur. Ce divin phénomène se prolongea deux heures, mais cela aurait pu durer un instant aussi bien qu'un siècle: le temps, pour nous, s'était arrêté.

Nous assistions à la révélation si incontestable de la lumière de l'Esprit Saint, à une « expérience de la sainteté si réelle » qu'il nous était difficile de le réaliser.

Dix-huit jours se sont écoulés depuis ce phénomène lumineux, père Serge est encore en vie, son âme parcourt les voies divines qui lui ont été assignées et son corps languit dans son enveloppe terrestre, mais, comme il avait été donné aux disciples du Seigneur de voir la gloire de la transfiguration, afin qu'ils pussent comprendre et accepter Son chemin de Croix et sa Résurrection ultérieurs, il nous est donné de voir la « glorification » de père Serge, pour attendre avec lui, dans l'humilité et l'obéissance, l'heure de sa complète libération où il sera uni au Christ.

Il est vrai qu'en s'en allant, père Serge ne nous quittera pas, mais priera Dieu d'ouvrir nos cœurs à l'Esprit de Consolation, dont les dons se sont répandus sur lui et sous nos yeux avec tant d'abondance.

*28. VI. 1944. 2 heures 30 du matin,
auprès du lit de père Serge*

¹ Il s'agit d'Hélène Ossorguine (décédée en 1968), mère Blandine (Obolensky), sœur Jeanne (Reitlinger), qui ont écrit des témoignages analogues. Les souvenirs de sœur Jeanne ont été publiés plusieurs fois. Le sort des autres reste inconnu.

Le divin pressentiment de père Serge s'était accompli. Trente-deux ans avant sa mort, en effet, alors qu'il était encore à Yalta, il avait écrit dans son journal :

6 août 1921¹

Transfiguration du Seigneur. Aujourd'hui, je suis, de par la volonté de Dieu, exclu de la liturgie (à nouveau mes abcès aux pieds). C'est la première fois de tout mon sacerdoce que cela m'arrive, et de plus, le jour d'une telle fête, ma fête, car dans ma déraison, je m'attends à voir le Royaume de Dieu avant ma mort, de vivre avant ma mort... la transfiguration.

En février 1944, Tatiana Karzow, la sœur d'Hélène, qui était amie avec mère Eudoxie depuis la Crimée, entra comme postulante à l'ermitage de Notre-Dame-de-Kazan. Les Karzow étaient dans l'émigration depuis le début des années 1920. Les amies s'étaient retrouvées à Paris. Plus précisément, de façon totalement inattendue pour elle, Marie Courtin-mère aperçut et reconnut Hélène dans la rue. Hélène était mariée depuis 1935 avec Ivan Kontsevitch², écrivain spirituel renommé. Tatiana³, ayant toujours été attirée par le monachisme, décida de se consacrer à Dieu avec la bénédiction de son père spirituel, l'archevêque Vladimir (Tikhonicky). C'est ainsi que, à la fin de la guerre, l'ermitage de Notre-Dame-de-Kazan comptait déjà six sœurs.

En 1945, la communauté de Rozay-en-Brie reçut un statut autonome et devint indépendante de la paroisse d'Asnières. L'ermitage de Notre-Dame-de-Kazan, sur ordre du métropolitain, fut administrativement rattaché au couvent de la Résurrection. Les supérieures Mélanie et Eudoxie, au vu de la nouvelle situation, transmirent à monseigneur Euloge une requête ainsi rédigée :

¹ Ancien style (19 août nouveau style), fête de la Transfiguration du Seigneur.

² Ivan Kontsevitch (1893–1965), historien de l'Église. Études à la faculté de mathématiques de l'université de Kharkov. Depuis 1916 sous la direction spirituelle des startsy d'Optino. Participe à la guerre civile dans l'Armée blanche. Dans l'émigration depuis 1920. Diplômé de la faculté de mathématiques et physique de la Sorbonne (1930) et de l'Institut de Théologie Saint-Serge (1948). En 1952, s'installe aux États-Unis. Enseigne la patristique au séminaire de la Sainte-Trinité, à Jordanville. L'essentiel de ses travaux est consacré à l'histoire du monachisme russe.

³ En 1946, Tatiana Karzow (1896–1995) reçoit l'habit de riassophore, avec le nom de Thaïs, des mains du futur évêque Cassien (Bezobrazov), alors archimandrite.

Le 17 avril 1945

À Son Éminence Monseigneur le métropolitain Euloge
Requête des moniales Mélanie et Eudoxie

Votre Éminence,

Compte tenu de vos dispositions récentes envers le couvent de la Résurrection et l'ermitage de Notre-Dame-de-Kazan, nous soumettons à votre bienveillante attention pastorale un projet de réunion des deux communautés sur les bases suivantes :

L'ermitage de Kazan mettra fin à son existence, en tant que communauté indépendante, et sera rattaché au couvent de la Résurrection, tout en conservant son autonomie économique et interne. Sur le plan administratif, il aura sa supérieure et un hiéromoine, mais se trouvera sous le contrôle de la supérieure du couvent de la Résurrection. À la fin de l'année, le bilan de l'ermitage sera présenté à l'administration diocésaine par l'intermédiaire du couvent de la Résurrection.

La supérieure de l'ermitage, la moniale Eudoxie, sera transférée au couvent de la Résurrection¹ pour assister la supérieure de ce dernier, la moniale Mélanie. Seront transférées également au couvent les moniales Blandine et Glaphyre², la moniale Dorothee restera à l'ermitage.

Les servantes indignes de Votre Éminence
Moniale Mélanie
Moniale Eudoxie

Mère Eudoxie, avec les sœurs citées plus haut, déménagea à Rozay. Il y avait là, à cette époque, quinze vieilles dames dont s'occupaient mère Mélanie et ses sœurs. La communauté recevait des subsides du gouvernement français³, étant considérée comme une sorte d'hospice de vieillards.

¹ Nous n'avons pas réussi à déterminer la raison exacte de cette division. Le plus probable est que mère Eudoxie ait senti qu'il aurait été difficile à mère Dorothee de considérer sa sœur comme sa supérieure. Elle laisse l'ermitage Notre-Dame-de-Kazan à mère Dorothee et, se fiant à Dieu, se met à chercher un nouvel asile. À l'ermitage Notre-Dame-de-Kazan père Euthyme, mère Dorothee et sœur Tatiana (Karzow) continuent leur exploit ascétique. Par la suite, de nouvelles sœurs y entrent. Mère Dorothee crée auprès de la petite communauté monastique un hospice pour les personnes âgées, suivant en cela l'exemple de mère Mélanie. Dans les années 1960, elle réussit à acheter la propriété à Moisenay-le-Grand. En 1973, élevée au rang d'abbesse. Mère Dorothee (Courtin) meurt en 1987 et repose au cimetière de Moisenay, dans la sépulture de Marie Courtin-mère.

² Il n'est pas question ici de la moniale Théodosie, parce qu'apparemment, elle est restée administrativement rattachée au couvent de la Résurrection. Par la suite, l'ermitage de Notre-Dame-de-Kazan recouvre son indépendance.

³ Au cours de ces années, il se produit des changements positifs : l'administration française reconnaît quelques hospices russes, et leur accorde un petit subside.

Mère Eudoxie trouva qu'il ne serait pas bien, de la part de ses moniales, de bénéficier de cette aide et pria beaucoup afin que le Seigneur leur indiquât, à elle et à ses sœurs, leur véritable place. Elle demanda au hiéromoine serbe Mitrophane (Kresojević) de célébrer un office d'intercession devant l'icône de la Mère-de-Dieu-de-Tikhvine.

Père Mitrophane de Veshnova (Serbie), né en 1910, était le fils d'un tailleur. À douze ans, le pieux garçon s'était enfui de la maison paternelle pour gagner le monastère de Grgeteg. À sa sortie de l'école monastique, en 1932, il fut ordonné hiéromoine. Peu après, il contracta la tuberculose et dut subir un long traitement. Quand sa santé s'améliora, le hiéromoine Mitrophane fut nommé supérieur du monastère de Trocaš, dans le diocèse de Šabac. Sa prière était d'une grande force et, en dépit de sa jeunesse, il exorcisait les possédés.

En 1943, père Mitrophane fut arrêté par les Allemands et enfermé dans un camp de concentration à Zemun. Il y endura les coups (les Allemands lui cassèrent quelques dents) et la faim. Au bout d'un an, le jeune prêtre fut envoyé au travail en Allemagne, puis en France, à Metz. Dans un état critique, on le transféra dans un hôpital parisien où il passa quatre mois.

Le 3 mars 1945, père Mitrophane se rendit à l'ermitage Notre-Dame-de-Kazan pour se reposer, sur l'invitation des sœurs, et y resta jusqu'en octobre. Tombant à nouveau gravement malade — on lui diagnostiqua une méningite tuberculeuse — il fut hospitalisé à Melun, non loin de Moisenay.

Les médecins, jugeant son état désespéré, cessèrent de le soigner. Alors, mère Mélanie lui apporta l'icône de la Résurrection du Christ qui s'était renouvelée à Rozay-en-Brie, et devant laquelle les sœurs célébrèrent pour le malade un office d'intercession. Les analyses du liquide rachidien effectuées juste après l'office, ne révélèrent déjà plus ni bacilles ni pus, ce qui plongea le personnel médical dans une perplexité certaine. Père Mitrophane commença à se rétablir et, en décembre, il retourna prendre du repos au couvent de la Résurrection.

Le jeune hiéromoine serbe avait su s'attirer un tel amour et son destin inspirer une telle compassion aux personnes de son entourage, que les offices d'intercession pour sa santé furent célébrés deux fois par jour pendant presque tout un mois, et d'innombrables prières personnelles ardentes s'élevèrent pour lui.

C'est au père Mitrophane que s'adressa mère Eudoxie pour faire célébrer l'office d'intercession devant l'icône de la Mère-de-Dieu-de-Tikhvine. Il le fit dans l'appartement d'Hélène et Ivan Kontsevitch. Hélène habitait avec son mari à Paris, au 35 de la rue Claude Bernard, au Quartier latin.

Après l'office, mère Eudoxie, sur le conseil de la future moniale Hilaire (alors Élisabeth Bernatsky), envoya mère Blandine chez Basile

Borissovitch Eliachévitch, car on savait que ses fonctions lui permettaient d'être au courant des programmes du gouvernement français concernant la vente à prix modique de terrains abandonnés par leurs propriétaires pendant la guerre. En 1941, Eliachévitch avait perdu sa femme, Faïna, qui lui avait demandé, avant sa mort, de faire don de leur propriété de Bussy au monastère. Son père spirituel, père Cyprien (Kern), lui avait conseillé la même chose. Les Eliachévitch n'avaient pas d'héritiers, car leur fils Joseph et leur fille Irène les avaient précédés dans l'autre monde. Ayant écouté mère Blandine, Basile Borissovitch répondit à la grande surprise de celle-ci : «Pourquoi chercher plus longtemps, prenez ma maison de Bussy gratuitement, pour un prix symbolique, mais quand nous signerons les papiers, c'est vous qui paierez les taxes sur la vente».

Il vint tout de suite à l'esprit de mère Eudoxie qu'il serait possible, dans leur nouvelle résidence, de prendre pendant les mois d'été des adolescentes russes, afin qu'elles puissent apprendre les bases de la foi orthodoxe dans un environnement pieux.

Apprenant le nouveau déménagement, monseigneur Euloge haussa les épaules mais, après avoir réfléchi et prié, il donna sa bénédiction et dit : «Il s'est écoulé un peu plus d'un an, et à nouveau un déménagement. N'est-ce pas trop fréquent? La seule chose qui me reconforte, c'est la personnalité du professeur Basile Eliachévitch et de sa défunte épouse Faïna. Et plus encore, le noble objectif de cette nouvelle entreprise, l'éducation de jeunes filles russes dans l'esprit de la foi orthodoxe. Je crois fermement dans les principes fondateurs de ce nouveau projet et je donne mon accord pour le déménagement, dans l'espoir qu'enfin tout se calmera, et trouvera sa véritable vocation, et qu'il en résultera réellement un foyer de la foi orthodoxe russe».

A la fin du mois de juin, mère Eudoxie reçut une lettre de père Cyprien (Kern) :

Saint-Serge, 8/21. VI. 1946

+

Chère mère Eudoxie !

Merci pour ces bonnes nouvelles. Je savais déjà, hier soir, par Basile Eliachévitch, que votre souhait s'était réalisé et que le métropolitain était allé dans votre sens. Je m'en réjouis beaucoup, pour de nombreuses raisons. Avant tout, il m'est agréable que Bussy, tant aimé par la défunte Faïna Iossifovna, échappe momentanément (et peut-être définitivement) au risque de tomber entre de mauvaises mains. La réalisation de ce que souhaitait si fort la défunte propriétaire me remplit de joie. Je me réjouis également pour vous, car vous vous retrouvez de la sorte dans une position tout à fait indépendante. Soustraite à la dépendance de ce

qui existait déjà à Rozay avant votre arrivée, mais pas dans des conditions aussi précaires qu'à Moisenay, où vous avez dû mener une lutte héroïque avec les éléments du monde et de la nature, lutte improductive qui gênait votre principale direction. Je voudrais croire que vous trouverez votre voie à Bussy, «en faisant le bien, vous ne vous découragez pas : car vous moissonnez en temps voulu, si vous ne faiblissez pas» (Gal. 6, 9). Vous devez visiblement trouver une voie particulière, inhabituelle, différente de celle qui vous était tracée à Rozay ou dans toute autre communauté. Il y a là un danger : celui de prendre son bon mouvement et son dynamisme comme uniques principes directeurs. Toutefois, dans la mesure où vous êtes toutes dans la tradition et dans le droit fil de l'Église, ce danger ne vous menace pas. Vous ne ferez pas de ces faux pas peu compatibles avec l'Église et de mauvais goût qu'ont faits mère Marie et ses semblables. Je ne suis peut-être pas entièrement dénué de parti pris concernant mère Blandine et vous-même, mais j'ai très envie que vos efforts ne soient pas accomplis en vain. Vous avez en vous un élan spirituel et un amour du Christ véritables, et la fidélité à l'Église qui est la vôtre vous gardera des expériences inutiles.

Que Dieu vous donne de réussir. Je sais que tout cela est tout à fait du goût de Basile Eliachévitch et j'en suis heureux pour lui.

Bien sûr, vous aurez à Bussy, comme partout ailleurs, des épreuves ; ce ne sera pas facile, les premiers temps, avec les habitants de longue date, mais par votre labeur, par vos qualités personnelles, vous vous attirerez leur sympathie. J'espère que vous apprécierez Bussy, la merveilleuse maison claire et baignée de soleil, les environs paisibles, et tout le pays bourguignon. Avec l'aide de Dieu, vous commencerez votre œuvre. C'est un grand bien que dans cette maison soit souvent célébrée la liturgie et qu'y règnent la prière et la spiritualité...

S'il vous plaît, priez toujours pour moi. N'oubliez pas cette requête de ma part.

Que le Seigneur soit avec vous.

*Avec tout mon amour et mon respect spirituel,
archimandrite Cyprien*

Le 1^{er} juillet 1946 au soir, mère Eudoxie, mère Blandine, mère Théodosie, mère Glaphyre et père Mitrophané arrivèrent à Bussy. Cet événement coïncida avec la fête du saint Apôtre Jude¹, considéré depuis lors comme l'un des protecteurs du monastère.

¹ La journée liturgique, d'après le calendrier ecclésiastique, ne commence pas la nuit à 24 heures, mais la veille au soir, de sorte que le jour de commémoration du saint Apôtre Jude se fête du 1^{er} juillet au soir au 2 juillet au soir.

Les moniales avaient amené avec elles un homme paralysé par la sclérose en plaques, le poète Vsévolod Kozlovskoï (1900–1949), qui réclamait des soins constants. Mère Marie (Skobtsov) l'avait trouvé, totalement abandonné, dans un hôpital parisien, et l'avait transporté rue de Lourmel, puis les sœurs de la communauté de Rozay-en-Brie l'avaient pris chez elles. C'était mère Théodosie qui était chargée de veiller sur lui et, en quittant Rozay, elle ne l'y avait pas laissé. À Bussy, les sœurs se succédaient toutes les trois heures pour retourner ce patient martyr.

Mère Eudoxie écrivit au métropolite Euloge :

Monastère Notre-Dame-de-Toute-Protection

Bussy

14/27 juin 1946

À Son Éminence Monseigneur le Métropolite Euloge

Votre Éminence,

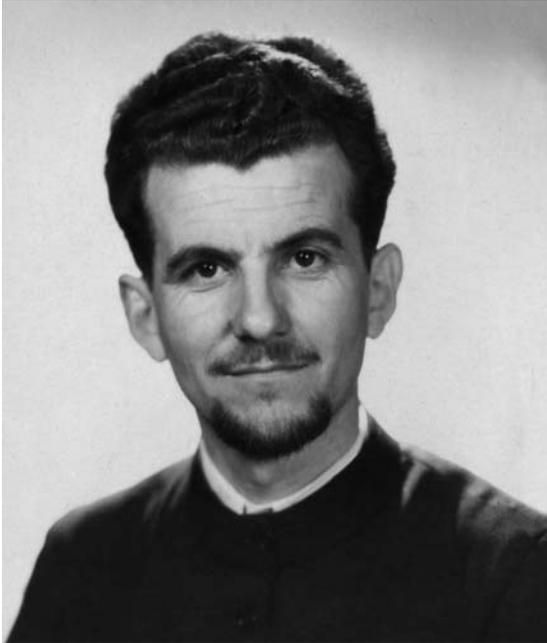
Dans la communauté monastique nouvellement instituée avec votre bénédiction, dans la propriété du professeur Basile Eliachévitch, et consacrée à la Protection-de-la-Mère-de-Dieu, la maison a été bénie et la première liturgie célébrée, le jeudi 4 juillet de cette année.

La célébration de la liturgie a été faite par le hiéromoine serbe Mitrophane (Kresojević) dans la petite chapelle Notre-Dame-de-Kazan qui existait déjà dans la maison. Tous ceux qui ont assisté à l'office ont communie. Parmi les sœurs : les moniales Eudoxie, Blandine, Théodosie et Glaphyre, et aussi celles qui leur sont proches par l'esprit : Élisabeth Kryloff et Marie Sabinine, qui ont passé trois ans dans cette maison ; l'étudiant serbe Jovan Dragišević, qui nous a aidés à déménager ; et le malade paralysé Vsévolod Kozlovskoï.

Malheureusement, le propriétaire même de la maison, notre bienfaiteur, le professeur Basile Eliachévitch, avait été obligé, le jour précédent, de revenir à Paris avec le camion¹, dans lequel étaient ses affaires, et il ne put assister à l'office. On a prié pour lui à la liturgie et aussi pour le repos de l'âme de son épouse, Faïna, selon le vœu et en souvenir de laquelle le professeur Eliachévitch a installé la communauté dans sa maison.

*En sollicitant pour le nouveau couvent votre bénédiction pastorale, je demeure l'indigne et obéissante servante de Votre Éminence,
la moniale Eudoxie*

¹ En français dans le texte. (NDT).



*Père Mitrophane (Kresojević),
1946*



Basile Eliachévitch



*Après l'office d'action de grâces auprès de l'icône de la Mère-de-Dieu-de-Tikhvine à Paris, dans l'appartement de Kontsevitch. De gauche à droite :
mère Eudoxie, H. Kontsevitch, père Mitrophane*



Vsévolod Kozlovskoi. Rue de Lourmel, 1938

Tous ceux qui le pouvaient se retroussèrent les manches et se mirent au travail dans une ambiance amicale. Il ne faut pas oublier que tous les habitants du nouveau couvent étaient affaiblis par la malnutrition constante subie pendant la guerre. Leur déménagement à Bussy dans une totale pauvreté était une manifestation de foi et d'espoir dans l'aide de Dieu. En faisant l'acquisition d'une maison vaste, mais mal aménagée, ils ne reçurent aucun moyen financier en sus. Comme tous les croyants en pareil cas, ils raisonnaient ainsi: si c'est vraiment par Sa volonté que le monastère est fondé, Dieu n'abandonnera pas ceux qui comptent sur Lui et leur entreprise sera consolidée. La population locale fit bon accueil aux moniales russes, la vie d'après-guerre était difficile pour tout le monde et les contraintes générales rapprochaient des gens de différentes nationalités.



Chapitre 8

Bussy-en-Othe. — Mort du métropolite Euloge. — Le métropolite Vladimir (Tikhonicky). — Mort de Marie Courtin-mère. — Quelques mots sur Moisenay. — Les premières années à Bussy. — Lettres de l'abbesse Eudoxie.

Bussy-en-Othe est un petit village tranquille, situé dans un coin pittoresque de la Bourgogne, à côté d'une des plus grandes forêts de France, la forêt d'Othe, qui a donné son nom à cette localité. Ses petites maisons de pierre aux toits de tuiles se serrent les unes contre les autres, au fond d'une vallée entourée de collines. Quelques rues, une église du XII^e siècle, la mairie, une fontaine sur la grande place... Aujourd'hui encore, les visiteurs sont surpris par le silence qui règne en ce lieu, mais, dans les années 1940, le village apparaissait comme perdu au fin fond de la province. Ceci n'était vrai qu'au premier regard, car à sept kilomètres et demi de là, à la frontière des communes de Laroche et de Migennes, se trouvait un nœud ferroviaire important; pendant la guerre, les trains qui transportaient les munitions et toutes sortes d'armes y passaient sans arrêt. De la gare de Laroche-Migennes, on pouvait facilement se rendre à Paris, à Lyon etc. Avec une correspondance, on pouvait se rendre partout.

Les moniales, de cette manière, se trouvaient assez éloignées de la civilisation, ce qui correspondait à leur désir de vivre en ascètes, mais, en même temps, accessibles pour les personnes qui désiraient faire un pèlerinage chez elles. À cette époque, c'était à pied, certes, que les visiteurs couvraient la distance de sept kilomètres et demi qui séparait la gare du couvent.

La forêt d'Othe est essentiellement une forêt de chênes, peuplée de sangliers, de biches, de cerfs, de renards, de lièvres et de hérissons. Trois étangs envahis par les nénuphars et les jaunets d'eau ainsi qu'une multitude de ruisselets permettent aux animaux de boire et apportent une variété aux paysages forestiers.

Le village est entouré de tous côtés par des champs qui, lorsqu'en mai fleurit le colza, se couvrent d'une belle couleur jaune à laquelle se mêle le rouge vif des coquelicots sauvages.



. Le bourg de Bussy-en-Othe et ses environs. Au centre, l'église catholique avec son clocher. À droite de celui-ci, la plus grande maison (avec des cheminées) appartient au monastère Notre-Dame-de-Toute-Protection.

Photographie des années 40



Paysage bourguignon, dans le voisinage de Bussy-en-Othe.

Photographie des années 40



*Paysage bourguignon, dans le voisinage de Bussy-en-Othe.
Photographies des années 40*



*Le bourg de Bussy-en-Othe. La grande maison à gauche est
le monastère Notre-Dame-de-Toute-Protection.
Photographie des années 40*



*La maison telle qu'elle était lorsque B. Eliachévitch la donna aux moniales.
Photographie des années 40*

Le bâtiment à deux étages au 11 rue de la Forêt, où s'installèrent les nouvelles propriétaires, était la plus grande maison de Bussy-en-Othe. De part et d'autre, il y avait des dépendances servant de hangars, de grange, etc. Un jardin abandonné les entourait des deux côtés. La cour était pavée de grosses pierres. Un vieux mur élevé protégeait la propriété. Dès leur arrivée, les sœurs posèrent au-dessus de l'entrée principale de la maison l'icône de Notre-Dame-de-Toute-Protection¹.

Le 13 juillet, on célébrait l'office des morts, à l'occasion de l'anniversaire de la mort de père Serge Boulgakov. On vit arriver les premiers invités de Paris et, parmi eux, sœur Catherine (Giers)² et Élisabeth Bernatsky. Sœur Catherine, ayant pour père spirituel l'archevêque Vladimir (Tikhonicky)³, demanda à mère Eudoxie de l'accepter au sein de la communauté et reçut sa bénédiction.

Mère Eudoxie l'autorisa à rester et lui confia aussitôt la tenue de la chronique du couvent Notre-Dame-de-Toute-Protection. Deux cahiers d'écolier couverts d'une écriture soignée nous racontent sobrement la vie de la communauté en 1946 et 1947. Sœur Catherine savait taper à la machine, et ainsi on la chargea de dactylographier pour l'église tous les offices des Ménées⁴, car à cette époque il n'y avait presque aucun livre liturgique à Bussy. On empruntait les Ménées à Moisenay et on les rendait, après en avoir recopié les textes à la machine.

¹ La nouvelle communauté monastique a pris le nom de la Maison des Sœurs.

² La future moniale Catherine, Hélène Giers dans le monde (1911–2010), est née à Vienne. À la fin de la guerre, rejoint la communauté monastique de Rozay-en-Brie, chez mère Mélanie. En 1945, devient riassophore, prend l'habit avec la bénédiction de Mgr Euloge. Écrit avec sa sœur, la moniale Agnès, un ouvrage sur la vie de son père spirituel, le métropolite Vladimir (Tikhonicky) *Mitropolit Vladimir. Svyatitel'-molitvennik*. [Le métropolite Vladimir. Hiérarque et homme de prière]. Enterrée au cimetière russe de Sainte-Geneviève-des-Bois.

³ Le futur métropolite Vladimir, dans le monde Viatcheslav Tikhonicky (1873–1959), fils du saint martyr Mikhaïl Tikhonicky. Diplômé du Séminaire théologique de Viatka et de l'Académie théologique de Kazan. Hiéromoine à partir de 1898. En 1901, est nommé à la tête de la Mission ecclésiastique kirghize. À partir de 1907, évêque de Belostok. En 1924, est expulsé de Pologne à Prague pour son refus de reconnaître l'autocéphalie de l'Église Orthodoxe de Pologne. Admis au sein du clergé du métropolite Euloge (Guéorguievsky) en qualité de vicaire pour le midi de la France. Après la mort de Mgr Euloge, est élu par l'assemblée diocésaine du Patriarcat Œcuménique pour les paroisses russes en Europe occidentale (1946). Métropolite (1947). Inhumé dans la crypte de l'église de la Dormition à Sainte-Geneviève-des-Bois.

⁴ Nom commun de divers recueils pour les offices religieux : Propre des saints, Commun des saints, Propre des fêtes fixes. Sœur Catherine dactylographiait le Propre des saints (12 volumes), recueil des hymnes et prières aux saints pour chaque jour de l'année.

Un mois après son arrivée, père Mitrophane écrit à Basile Eliachévitch la lettre suivante :

+

Très honoré Monsieur ! Le Christ est parmi nous !

Après avoir passé un mois dans votre propriété, offerte par la volonté de Dieu à nos moniales, je tiens à vous remercier par cette lettre.

Monsieur Vassili¹, vous avez accompli une belle action, tout d'abord ici, sur terre, mais aussi, et c'est bien plus important, vous vous êtes assuré une demeure au ciel. Pas à vous seul, mais également à votre honorée défunte épouse et à vos enfants. Les gens que je rencontre, aussi bien les Russes que les Serbes, lorsque je leur parle de votre acte si généreux, pleurent de joie et d'admiration que de tels hommes existent encore. Voici ce que je pense de votre maison et de son jardin : votre maison convient parfaitement à un monastère. Le jardin est très bien. Nous faisons tout notre possible pour remettre la propriété dans l'état où elle se trouvait quand vous l'habitez.

Les gens du pays sont très gentils avec nous. On ne dit que du bien de vous et de votre défunte épouse. Nous célébrons matin et soir, et votre nom précieux, ainsi que ceux de votre femme et de vos enfants, sont rappelés dans nos prières à chaque office.

Je vous remercie pour autre chose encore : j'ai vu, dans votre diptyque pour les défunts, le nom du roi Alexandre², ce qui signifie que vous êtes l'ami des Serbes.

Merci encore pour vos bonnes dispositions à l'égard des sœurs, auxquelles vous donnez des conseils paternels. Je dois vous dire qu'à l'église de la rue Daru, sœur Catherine a senti en vous un véritable père.

*Bien à vous en Christ, le hiéromoine Mitrophane voué à la prière.
Bussy. Jour de la Saint-Pantéléimon, 1946*

Dès les premiers jours d'août, on voit apparaître, au sujet de monseigneur Euloge, gravement malade, des signes d'inquiétude dans le cahier de sœur Catherine. La Providence voulut qu'à ce moment-là, mère Théodosie se trouvât à Paris pour des affaires concernant le monastère, et elle resta au chevet du mourant pour prendre soin de lui. On dispose de ses notes sur les derniers jours du métropolitain³.

¹ Basile en russe. (NDT).

² Il s'agit du roi de Yougoslavie Alexandre I^{er} Karaguéorguievitch, assassiné en 1934 à Marseille.

³ Dans ses notes, mère Théodosie se présente simplement comme une moniale, sans indiquer son nom. Extraits.

Métropolitaine Euloge † 1946

Samedi 3 août, 9 heures du soir. Dialogue avec Monseigneur.

Monseigneur :

— *C'est arrivé très rapidement, en quelques semaines seulement. Vous êtes bien, là-bas ?*

La moniale :

— *Très bien, Monseigneur.*

Monseigneur :

— *C'est une entreprise digne de plaire à Dieu ?*

La moniale :

— *Priez Dieu qu'Il bénisse cette œuvre, Monseigneur.*

Monseigneur :

— *Ma prière n'est pas bonne.*

La moniale :

— *Ce n'est rien, Monseigneur, pour nous elle est bonne.*

Monseigneur a un sourire lumineux et fait le signe de la croix.

Entretien avec Monseigneur samedi 3 août à 9 heures 30 du soir.

Monseigneur :

— *À quoi pensez-vous ?*

La moniale :

— *Je pense : louons Dieu pour tous ses bienfaits !*

Monseigneur :

— *C'est juste.*

La moniale :

— *Je pense aussi : réjouissez-vous en toute occasion, priez sans cesse, rendez grâce pour tout.*

Monseigneur :

— *Priez sans cesse... C'est le plus important... Question difficile que celle de la prière incessante. Question d'importance cosmique... Question insoluble... Vous êtes une personne forte... Une moniale... Le monachisme, c'est quelque chose de tragique, Monseigneur sembla rentrer en soi puis répéta avec force, le monachisme, c'est tragique...*

La moniale :

— *Monseigneur, ne prions-nous pas : ne nous prive pas de Ton Esprit Saint.*

Monseigneur :

— *Nous le répétons sans cesse, mais ce n'est d'aucun secours.*

La moniale :

— *Monseigneur, vous avez reçu nos vœux et vous porterez nos âmes jusqu'à l'autel du Seigneur.*

Monseigneur :

— *C'est une responsabilité terrible. Une responsabilité terrible... Il faut avoir tant de sagesse et d'expérience pastorale ! Responsabilité terrible...*

La moniale :

— *Monseigneur, nous vous protégerons par notre amour.*

Monseigneur :

— *Cela ne suffit pas. Question insoluble. Question insoluble...*

Cet entretien dura près d'une heure... Monseigneur s'assoupit et demeura paisible jusqu'à minuit et demi. Puis il se mit à gémir fortement, on sentait qu'il souffrait non de corps, mais d'esprit, tandis que ses yeux restaient fermés. La moniale qui le veillait se mit à lire les prières à haute voix. Vers deux heures, le malade s'apaisa, il semblait s'être endormi.

À 3 heures 15 on lui fit une piqûre de camphre. Ses traits semblèrent d'un seul coup s'étirer et les ombres de la mort se posèrent sur son visage.

Lorsqu'à 3 heures 45 l'infirmière¹ entra chez le malade, elle fut frappée par la concentration et la gravité que reflétait son visage, sans exprimer pour autant de souffrance physique. Pendant l'heure qui suivit, l'expression grave et dure s'adoucit petit à petit et le visage de Monseigneur redevint lumineux et serein.

Dimanche 4 août, 5 heures 15

Alexandra Parchoff est allée chercher l'archevêque Vladimir qui arriva bientôt et se mit à prier au chevet de Monseigneur. À 6 heures 30 du matin père Alexandre Tchékan² vint avec les Saints Dons et Monseigneur communia. L'archevêque Vladimir resta tout le temps à prier au chevet du malade jusqu'à 8 heures 30 (il lisait la prière des agonisants).

¹ Alexandra Parchoff, anciennement infirmière de la Communauté de l'Exaltation-de-la-Croix de Petrograd. Est retournée plus tard en Union Soviétique et a vécu à Odessa.

² Protopresbytre Alexandre Tchékan (1893–1982), appartenant à une famille de prêtres sur plusieurs générations, achève le séminaire de Podolsk et trois années à l'Académie ecclésiastique de Saint-Pétersbourg. Participe à la Première Guerre mondiale et à la guerre civile dans les rangs des volontaires en tant que capitaine d'artillerie. Émigre en 1921 en Bulgarie et termine la faculté d'histoire et de philologie de l'université de Sofia. Membre actif de l'ACER, émigre en France. Diacre (1943), prêtre (1934). Ordonné par le métropolite Euloge (Guéorguievsky). Protopresbytre (1962).

Lundi 5 août 1946, 6 heures du matin

Monseigneur s'est réveillé joyeux et souriant et a béni d'un large signe de croix la sœur qui veillait auprès de lui. Puis il s'est mis à gémir d'une voix forte sans cesser de sourire. L'infirmière l'a entendu, est entrée dans sa chambre et a demandé :

— Alors, Monseigneur, c'est la planche ?

(Il parlait de planche quand il avait du mal à respirer).

Monseigneur :

— Oui, la planche. Que le Seigneur l'ôte Lui-même.

Alors Monseigneur se mit à bénir devant lui en levant bien haut sa main (alors que la veille il n'arrivait même pas à se signer) et dit :

— Que la bénédiction de Dieu soit florissante en ce lieu, que ce lieu reste à jamais un lieu saint...

La moniale émit la supposition que Monseigneur parlait du nouveau monastère. Alors Alexandra demanda :

— Monseigneur, de quel lieu parlez-vous ?

Et Monseigneur répondit distinctement en montrant l'espace devant lui :

— Ce lieu-ci, qu'il soit béni. Qu'un lieu saint soit en ce lieu-ci, le lieu saint de la montagne.

Monseigneur répéta plusieurs fois la même chose d'une voix claire et forte. Puis il dit :

— Donnez-moi de l'eau bénite !

Ensuite Monseigneur commença à se signer en répétant :

— Gloire à Toi, Seigneur ! Qu'ils se fondent en un seul baptême, qu'ils s'unissent dans le baptême, qu'ils s'allient ensemble. Le Seigneur assemblera Lui-même ce qui était uni, et je prierai pour que l'union soit assemblée. Ne séparons pas l'unité du Père et du Fils et du Saint-Esprit, maintenant, et toujours, et dans les siècles des siècles, amen. Je vais prier pour que l'union se fasse au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit.

La voix de Monseigneur était inspirée, ses yeux brillaient. Ensuite il demanda encore de l'eau bénite et dit d'une voix devenue lasse :

— Je vais me tourner sur le côté.

Et il s'endormit aussitôt.

Mardi 6 août, 10 heures du soir

Mère Eudoxie était là.

11 heures du soir

Monseigneur s'est réveillé et nous avons longuement prié ensemble, je lisais et lui chantais les prières dans le creux de l'oreille, il répétait certaines d'entre elles. À 12 heures 30, je dis à Monseigneur qu'on était

déjà le 25, jour de la commémoration de la sainte martyre Blandine et de la fête de mère Blandine, je lui demandai de prier pour elle et de la bénir. Je demandai :

— Monseigneur, peut-on écrire à mère Blandine que vous lui transmettez votre bénédiction ?

Monseigneur répondit :

— Vous pouvez.

Vers deux heures du matin, la respiration de Monseigneur devint saccadée, il gémissait d'une voix forte et battait l'air de ses mains comme s'il voulait s'envoler. Je réveillai A. P. et nous sommes restées ensemble à son chevet jusqu'à quatre heures. Alors Monseigneur dit :

— Chantez !

Je me mis à lui chanter des prières dans le creux de l'oreille, son visage s'éclairait, il souriait et fit plusieurs fois le signe de croix avec l'aide de l'infirmière. Cette fois, je lui chantai pour la première fois, parmi d'autres prières, le cantique de Siméon : « Maintenant, Seigneur, laisse ton serviteur s'en aller en paix ». Monseigneur répétait certains mots de telle ou telle prière et eut une réaction particulièrement forte au refrain de l'acathiste à la Protection de la Mère de Dieu « Réjouis-Toi, notre joie, et protège-nous de tous maux par Ton précieux voile ! »

— Protège-nous de Ton voile, répéta Monseigneur à plusieurs reprises, et ce furent les dernières paroles qu'il prononça sur terre (à 4 heures du matin, le 7 août).

Mercredi 7 août

Monseigneur dormait, puis il ouvrit les yeux et resta couché les yeux ouverts, sans bouger, sans changer d'expression et sans émettre aucun son. Cela m'étonna et m'inquiéta, car d'habitude, en se réveillant, Monseigneur se mettait à geindre et gémir, et quand je me penchais vers lui, il souriait pour me faire comprendre qu'il ne dormait plus.

À 7 heures du matin, à l'arrivée d'Alexandra Parchoff, nous avons pris sa température. Son comportement s'expliqua, car il avait 40,2° de fièvre.

Le docteur lui rendit visite à 9 heures. À 9 heures 30, Monseigneur communia aux Saints Mystères (pour la dernière fois !) en présence de l'archevêque Vladimir, de l'évêque Nikon, de père Alexandre Tchékan et de père Oleg Boldyreff¹.

¹ L'archiprêtre Oleg Boldyreff (1911–1997) appartient à une famille de cosaques du Don. Étudie dans le corps des cadets de Novotcherkask du Don, émigre avec lui en Égypte, puis à Constantinople. Termine le lycée russe en Bulgarie, arrive en France en 1930, où il achève l'Institut de Théologie Saint-Serge. Prêtre en 1935. Officie à l'église Saint-Serge, puis à celle du Christ-Sauveur à Asnières. En 1939, de-

Après la communion, on célébra comme tous les jours un bref office d'intercession. Malgré sa grande fièvre et son extrême faiblesse, Monseigneur avait toute sa conscience. Pendant toute la journée, les gens sont venus lui dire adieu, il reconnaissait chacun et souriait.

À 4 heures 30 de l'après-midi, sa température était de 40,7°.

À 9 heures 30 du soir, je lui ai donné à boire. Il me reconnut et sourit (pour la dernière fois!).

À 10 heures, père Méthode lut au chevet de Monseigneur le canon et l'acathiste au Très doux Jésus. Monseigneur semblait inconscient.

À minuit, quand je donnai à boire à Monseigneur (pour la dernière fois!), c'est avec un énorme effort qu'il avala deux petites cuillerées d'eau.

Père Oleg veilla au chevet de Monseigneur en priant de 11 heures 30 du soir jusqu'à 2 heures 30 du matin.

Jeudi 8 août

À 4 heures 30 du matin, nous avons appelé père Alexandre Tchékan et il lut au chevet de Monseigneur la prière des agonisants. À 5 heures 15 vint, l'archevêque Vladimir qui pria au chevet de Monseigneur jusqu'à 6 heures 30.

À 9 heures du matin, la fièvre était montée jusqu'à 41,6°. Le docteur est passé. À 10 heures, Monseigneur entrouvrit les paupières. À 10 heures 45, père Méthode, qui venait d'arriver, se mit à lire le canon à l'Ange Gardien, puis célébra l'acathiste à la Résurrection du Christ et un office d'intercession. Beaucoup de monde était venu prier.

À partir de ce moment-là et jusqu'à la mort de Monseigneur, on pria sans interruption. Canons, acathistes et prières des agonisants étaient lus par l'archevêque Vladimir, père Alexandre Tchékan, l'archimandrite Sabba¹,

vient recteur de la paroisse de Dives-sur-Mer (Calvados). En 1939–1940, est appelé comme aide-soignant dans l'armée française. Recteur de l'église Saint-Spyridon à Reuilly, dans la banlieue parisienne (1941–1946). Après la guerre, devient aumônier des prisons et hôpitaux de la région parisienne. Officie à la cathédrale Saint-Alexandre-Nevisky. Archiprêtre, part au Canada (1948) où il devient le recteur d'églises orthodoxes à Montréal, puis Vancouver et Ottawa.

¹ L'archimandrite Sabba, dans le monde Serge Chimkevitch (1899–1961). Étudie à la faculté de droit de l'université de Moscou, achève l'école militaire Alexandrovskoe. Participe à la guerre civile. Évacué en Tchécoslovaquie via Constantinople (1920). Diplômé de la section russe de la faculté de droit de l'université de Prague (1927). Arrive en France, termine l'Institut de Théologie Saint-Serge (1932). Diacre, prêtre célibataire (1935). Officie à l'église Saint-Nicolas à Prague, à Saint-Siméon de Dresde, prend l'habit monastique (1937). Officie à l'église Saint-Vladimir à Berlin (1938), fait partie du clergé de la cathédrale Saint-Alexandre-Nevisky (1941), secré-

l'évêque Nikon, père Paul Golicheff, père Oleg Boldyreff, sœur Véréne.

À 14 heures 30, père Abraham, qui venait d'arriver, lut le canon à la Dormition de la Mère de Dieu et le canon pascal.

Au moment de la mort de Monseigneur, à 16 heures 55 le 8 août 1946, il y avait auprès de lui : l'archevêque Vladimir, père Alexandre Tchékan, père Paul Golicheff, l'infirmière Alexandra Evguénieva Parchoff, Musa Dmitrievna, sœur Xénia, sœur Véréne, Anastassia Giers² et la moniale Théodosie.

Les derniers instants de Monseigneur :

Le père Paul Golicheff, debout devant le lutrin, lisait l'acathiste au Très doux Jésus. L'archevêque Vladimir priait au chevet de Monseigneur du côté droit, alors que les autres personnes présentes, agenouillées autour du lit de Monseigneur, tendaient avec anxiété l'oreille, car il respirait de plus en plus faiblement. Monseigneur soupira une dernière fois, une légère grimace de souffrance déforma pour un instant son visage, deux larmes s'échappèrent de ses yeux... Tous s'immobilisèrent... L'archevêque poursuivait la lecture des prières des agonisants. Soudain, la main droite de Monseigneur bougea, les doigts se croisèrent pour former le signe de la croix et Monseigneur souleva un peu la main, comme pour bénir une dernière fois toute l'assistance.

taire du conseil diocésain de l'exarchat russe du Patriarcat de Constantinople (1943–1952), archimandrite (1946), recteur de la paroisse de la Vierge-du-Signe à Paris (1952–1955), recteur de l'église de la Nativité-du-Christ à Florence (1955–1961). Enterré au cimetière de Sainte-Geneviève-des-Bois.

¹ Le hiéromoine Paul, futur archevêque, dans le monde Evguéni Golicheff, (1914–1979), né à Ekaterinoslav, arrivé à Bruxelles en 1919. Étudie chez les jésuites. Prend l'habit monastique en 1936. Hiérodiaque (1937), hiéromoine (1938). Termine l'Institut Saint-Serge en 1939. Desservant la paroisse d'Anvers, il en est expulsé par l'occupant allemand vers la France (1942), devient itinérant ; vers la fin de la guerre, touché par la foi des prisonniers russes du camp près de Colombelles, décide de rentrer en URSS. Confesseur à la Trinité Saint-Serge en 1947, professeur au séminaire d'Odessa, puis évêque de Perm (1957–1961), Astrakhan (1961–1964), Novosibirsk (1964–1972), victime d'un attentat chimique qui le brûle gravement pour l'empêcher d'assister à l'élection du patriarche Pimène, Vologda (1972), exilé à Kislovodsk, revient en France sur l'intervention du président Pompidou ; déjà malade, il dessert alors jusqu'à l'extrême limite de ses forces la paroisse des Saints-Pantéléimon-et-Nicolas à Bruxelles. Repose au cimetière de Bois-Colombes à Asnières.

² Anastasie Giers (1910–1999), la future moniale Agnès, est née à Bruxelles, devient riassophore en 1946, prononce ses vœux en 1952 devant l'archevêque Vladimir (Tikhonicky). Accomplit son ascèse à la cathédrale Saint-Alexandre-Nevsky à Paris. Est l'auteur, avec sa sœur la moniale Catherine, de l'ouvrage *Mitropolit Vladimir. Syyatitel'-molitvennik*. [Le métropolite Vladimir. Hiéarque et homme de prière]. Inhumée au cimetière de Sainte-Geneviève-des-Bois.

Frappée par ce spectacle, la moniale Th. murmura :

— Regardez la main.

A. P. dit :

— Il nous bénit.

La main retomba, il s'éteignit.

L'archevêque Vladimir lut la prière pour l'âme du mourant et célébra la litie des défunts.

À Bussy, on apprit la mort de monseigneur Euloge le lendemain 9 août.

Sœur Catherine écrivit dans sa chronique de la vie du monastère :

Vendredi 9 août. Jour du saint grand martyr et thaumaturge Pantéléimon

Liturgie matinale à 7 heures en mémoire de la défunte mère de sœur Catherine. Mère Glaphyre et sœur Catherine ont communié. On a prié une dernière fois pour la santé du métropolitain Euloge. À 9 heures, un télégramme nous annonça qu'il s'était éteint la veille. L'ange de la mort est venu mettre un point final à cette grande vie. C'est avec le cœur serré que cette « séparation » est vécue. Père Mitrophane a célébré la première pannykhide et nous a dit dans son sermon que maintenant, alors que les yeux de Monseigneur sur cette terre se sont fermés, « nous devons nous souvenir de son nom comme d'un soleil ».

Le soir, on a célébré les vêpres ordinaires suivies des complies.

Samedi 10 août

Matines. Suivies d'une brève litie pour le repos de Monseigneur. On a téléphoné à mère Théodosie à Paris. On a appris que les obsèques de Monseigneur auront lieu lundi. Mère Eudoxie est actuellement à Moisenay et c'est de là-bas qu'elle se rendra à Paris. Monseigneur s'est éteint à 5 heures jeudi, presque sans souffrir.

À 17 heures 30, vêpres célébrées par père Mitrophane.

Dimanche 11 août

Liturgie à 9 heures. Jour de la sainte martyre Séraphime, c'est la fête de la mère du défunt métropolitain. Célébration pour le repos de l'âme de Monseigneur et de sa mère. Ont communié : mère Blandine, Élisabeth Bernatsky et sœur Catherine. Après, il y a eu une pannykhide.

À 14 heures, père Mitrophane, mère Blandine et sœur Catherine sont partis à Paris pour les funérailles de Monseigneur.

**Homélie de l'archiprêtre Basile Zenkovsky¹
lors de l'inhumation de monseigneur le métropolitain Euloge²**

Au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit !

C'est le cœur lourd et avec un douloureux sentiment d'abandon, que nous nous tenons tous auprès du cercueil de feu notre Monseigneur. Nombreux sont ceux d'entre nous que la mort de Monseigneur a rendus orphelins ! Ce cercueil qui cache sa dépouille nous a séparés de Monseigneur, et jamais plus nous ne verrons ni son doux visage, ni le sourire plein de tendresse avec lequel il nous accueillait tous. Le lourd chagrin causé par la séparation d'avec notre véritable père et métropolitain est encore plus douloureux pour ceux d'entre nous qui l'ont mieux connu et plus profondément aimé. Mais qui n'a pas aimé notre défunt hiérarque ? Tous ceux qui l'ont approché l'ont aimé. Le secret de cet amour universel était que Monseigneur lui-même aimait tout le monde : le don d'amour lui avait été offert d'en-haut d'une main généreuse et dans son cœur il y avait de la place pour tous. Nous nous sentons parfois à l'étroit les uns avec les autres, mais son cœur à lui pouvait contenir tout le monde, c'est un mystère de son âme qui reste encore à découvrir.

Le grand cœur de notre métropolitain et la lumière de son amour qui rayonnait étaient difficiles à comprendre et semblaient même parfois provenir d'une sorte de « bonhomie impersonnelle ». En réalité, il n'en était rien : Monseigneur sentait profondément et avec sensibilité la personnalité de chacun et parlait à chacun de la manière précise qui lui convenait. C'est pour cela qu'on venait le trouver, car dans son âme lumineuse on se sentait à l'aise et la vie fleurissait autour de lui. Que de projets ont vu le jour autour de notre hiérarque ! Demander la béné-

¹ Protopresbytre Basile Zenkovsky (1881–1962), philosophe, théologien, psychologue. Diplômé de l'université de Kiev. Ministre des cultes dans le gouvernement de l'hetman Skoropadski. En 1920, émigre d'Odessa à Belgrade. Professeur à l'université de Belgrade à la chaire de philosophie. Membre du cercle Saint-Séraphim-des-Sarov à Belgrade, participe au 1^{er} congrès de l'ACER à Pšerov où il est élu président du mouvement. En 1926, enseigne à l'Institut théologique Saint-Serge à Paris la philosophie, l'histoire de la philosophie russe, la psychologie et l'apologétique. Au début de la Seconde Guerre mondiale, est arrêté par les autorités françaises, passe 40 jours dans une cellule d'isolement, est transféré au camp de Verney où il passe 14 mois. Après sa libération, est consacré diacre, puis prêtre (1942). Doyen de l'Institut Saint-Serge (1944–1948, 1949–1962), archiprêtre (1946), docteur ès sciences ecclésiastiques (1948), membre du comité de rédaction de la revue *Vestnik RSKhD*. Inhumé au cimetière de Sainte-Geneviève-des-Bois

² *Cerkovniy vestnik Zapadnoevropeiskoy eparhii. № 1*. [Le messager ecclésiastique de l'archevêché d'Europe occidentale N°1]. Paris, 1946.

diction et l'aide de Monseigneur était facile pour tous ; il était entouré de gens spirituellement forts et talentueux. De même que jadis le bâton d'Aaron fleurit pour indiquer le choix divin, de même le bâton épiscopal de feu Monseigneur transmettait une force vivifiante et créatrice à tout projet qui s'appuyait sur les principes de justice et de création, témoignant par là même de la bénédiction divine qui était sur lui. La puissance étonnante de sa spiritualité et de son amour, l'action de sa bénédiction pleine de compassion donnaient vie à toute chose et à tout être humain... Maintenant qu'il n'est plus, nous sommes véritablement orphelins, car nous avons été privés de notre guide, un guide si cher, si nécessaire à chacun de nous.

De tous les projets qui s'épanouissaient en abondance autour de la personne de Monseigneur, je voudrais surtout souligner celui qui est resté à jamais lié à son nom : l'Institut de Théologie. Notre inoubliable métropolitite aimait la théologie, il aimait notre école et se réjouissait de tout cœur de tous ses succès, tout nouvel ouvrage dans ce domaine le remplissait de joie. Son amour de la théologie ne l'empêchait pas de comprendre à quel point la recherche théologique a besoin de liberté académique. Les gens d'Église ne le comprennent pas toujours et sont souvent méfiants envers la créativité en théologie. Mais monseigneur Euloge, avec toute la largesse d'esprit et la liberté intérieure qui lui étaient propres, était fermement pour une pensée théologique libre dans les limites de la sainte Tradition. Notre institut s'est trouvé plus d'une fois assiégé au cours de ces années, mais grâce à la haute protection et à l'autorité de Monseigneur, nous avons toujours pu éviter avec bonheur les dangers qui nous menaçaient. Monseigneur a toujours défendu l'institut avec ardeur, et même avec flamme, dans tout le monde orthodoxe, et, même plus, dans tout le monde chrétien. L'Institut Saint-Serge est ce que l'émigration a créé de plus important, il est son ornement et l'ornement de toute l'Église russe.

Aujourd'hui, nous vivons douloureusement et avec beaucoup de chagrin le départ de notre hiérarque, mais nous ne pouvons manquer de ressentir une profonde reconnaissance envers Dieu pour nous avoir donné monseigneur Euloge comme guide pendant les 25 ans de notre existence d'émigrés. Nous garderons au fond du cœur son souvenir le plus lumineux, nous garderons son testament, qui est d'aimer la théologie et d'en protéger la liberté. Prions avec amour pour notre père et métropolitite inoubliable. Mémoire éternelle !

L'archevêque Vladimir (Tikhonicky) succéda au métropolitite Euloge à la tête de l'archevêché. C'était un homme de prière exceptionnel, effacé et profondément humble. «L'ange de notre Église errante, exarque que

Dieu nous a donné...», écrit de lui le professeur Antoine Kartacheff¹. Monseigneur Vladimir rendit visite pour la première fois au couvent Notre-Dame-de-Toute-Protection le 13 novembre 1946 pour féliciter mère Eudoxie à l'occasion de l'anniversaire de sa prise d'habit.

Sœur Catherine notait dans son journal :

Mercredi 13 novembre

Matines ordinaires. On fait le grand ménage dans toute la maison. À 16 heures, Monseigneur, mère Eudoxie, mère Glaphyre et Nastia² arrivent en taxi. On les accueille en chantant le tropaire. À 18 heures, vêpres et matines.

Jeudi 14 novembre

La liturgie est célébrée par Monseigneur avec le père Mitrophane. Ont reçu la communion : mère Eudoxie (dont c'était le 19^e anniversaire de la prise d'habit), sœur Catherine et Nastia. Monseigneur a béni notre couvent avec l'icône de la Vierge-du-Signe. Pendant la journée, il s'est promené dans la forêt avec père Mitrophane, a examiné la Règle du monastère avec mère Eudoxie, s'est entretenu avec les sœurs. À 6 heures du soir, vêpres et complies.

Récit de Ludmila Lentzy :

En 1938, père Euthyme, mère Dorothée et mère Théodosie quittent le couvent de la Résurrection de Rozay-en-Brie pour s'installer à Moisenay-le-Grand. Mère Eudoxie et mère Blandine se joignent à eux pour y fonder un ermitage. Moisenay n'était pas très loin de la commune où nous habitons et notre famille aimait assister aux offices de l'église de Notre-Dame-de-Kazan.

Les sœurs Courtin étaient toutes les deux grandes et de belle prestance et, malgré leur ressemblance, étaient très différentes. Mère Dorothée n'aimait pas beaucoup chanter alors que mère Eudoxie chantait à l'église avec assurance, bien que n'ayant pas une voix particulièrement agréa-

¹ Antoine Kartacheff (1875–1960), historien de l'Église russe, homme d'État, dernier ober-procureur du Saint-Synode, ministre des cultes du Gouvernement provisoire. En sa qualité de dernier ober-procureur, prépare l'auto-liquidation de l'institut des ober-procureurs et la transmission de l'autorité ecclésiastique entière au Concile local de l'Église orthodoxe russe (1917–1918). Diplômé de l'Académie ecclésiastique de Saint-Petersbourg. Enseigne l'histoire de l'Église russe. Arrêté pendant la révolution d'Octobre. Émigra en 1919. Membre actif de l'ACER. Un des fondateurs et professeur de l'Institut théologique Saint-Serge à Paris. Inhumé au cimetière de Sainte-Geneviève-des-Bois.

² Anastasie Giers, la sœur de sœur Catherine, future moniale Agnès.

ble. Mère Dorothée était sévère et avait un caractère de général d'armée. Plus tard, prenant la tête de la communauté monastique de Moisenay, elle hébergea les femmes âgées sans ressources et même parfois perdant la tête — un travail bien ingrat. Elle était extrêmement ordonnée en tout. Mère Eudoxie avait, de loin, un caractère beaucoup plus souple et faisait plutôt penser à une maîtresse d'école. Elle laissa finalement Moisenay à mère Dorothée, qui avait probablement du mal à se plier à l'autorité de sa sœur aînée. Avec plusieurs autres moniales, mère Eudoxie retourna chez mère Mélanie. Plus tard, elles déménagèrent à Bussy.

Pendant ce temps, l'archimandrite Euthyme construisait à Moisenay une église¹. Le vieil homme ramassait lui-même les pierres pour la construction et les mélangeait au béton. L'église a un aspect bizarre, elle fait penser à un navire. Je pense que c'était ce que voulait père Euthyme, car dans le monde il était ingénieur en construction navale. À l'intérieur du bâtiment, il y a, d'un côté du plafond, une petite fenêtre où apparaît le soleil à son lever, et, de l'autre, une deuxième fenêtre où il apparaît à son coucher. Grâce à la merveilleuse acoustique de cette église, chanter à Moisenay est facile et agréable.

Nous avons, plus d'une fois, accueilli sous notre toit monseigneur le métropolitain Vladimir, ce saint homme de prière qui venait souvent à Rozay dans les années cinquante. Mes parents le vénéraient profondément et l'aimaient. Il était pour eux un exemple inégalé. Voici ce qui arriva un jour. Mon mari et moi, nous chantions dans la chorale de l'église de la Résurrection. Monseigneur se trouvait, comme il se doit, dans l'autel : de l'endroit où se tenait le chœur, nous le voyions en pied, ce que ne pouvaient voir les fidèles. Les bras levés, tout son corps tendu vers le haut, Monseigneur commença à s'élever dans les airs. Je le vis de mes propres yeux, mais une certaine timidité m'a toujours retenue d'en faire part à qui que ce soit ! Ce n'est que trente ans plus tard que j'en parlai à mon mari, qui m'avoua avoir observé le même phénomène pendant cette même liturgie. Ce que nous avons vu était à tel point invraisemblable que nous n'avions pas osé y croire ! Nous l'avions vu, mais nous n'y croyions pas vraiment².

Mes parents sont morts : mon père en 1989, ma mère en 1993. Mon mari Vladimir est architecte, moi j'ai enseigné toute ma vie le piano au

¹ Dans le « Journal » du protopresbytre Alexandre Schmeman publié en 2005, on trouve, à la date du 27 septembre 1973, le récit de sa visite à l'Ermitage de Moisenay : « À Moisenay ... l'église est fantastique, père Euthyme l'a presque entièrement bâtie de ses propres mains. Mon premier sentiment : quelle joie ce serait d'officier ici ! Une véritable église-épiphanie ».

² L'auteur de ce livre a reçu de deux autres personnes le même témoignage sur le métropolitain Vladimir.

conservatoire. Quand nous avons pris notre retraite, nous sommes allés vivre dans la maison de mes parents à Bernay pour y finir nos jours. Lorsque dans nos jeunes années nous nous sommes rencontrés, Vladimir et moi, je n'ai pas tellement plu à sa mère. Elle m'appelait « cette Lioulia aux joues rouges ». J'avais les joues rouges en leur présence parce que je rougissais jusqu'à la racine des cheveux dès que j'apercevais Vladimir. Il était fils unique et sa maman espérait qu'il se trouverait un parti plus chic que cette « Lioulia aux joues rouges ». Mais voici que nous allons célébrer bientôt nos soixante ans de mariage. J'espère que le Seigneur nous permettra de vivre jusqu'à cette date. Pour vous dire la vérité, je commence petit à petit à m'y préparer. Nous avons cinq enfants, quatorze petits-enfants et six arrière-petits-enfants. Ils viendront tous nous congratuler, bien sûr. Je dis à mes petits-enfants : il faut attacher du prix à la famille, prenez exemple sur nous, voilà soixante ans que nous sommes ensemble, grand-père et moi. Ils me répondent : « Vous vous êtes mariés à une autre époque. Aujourd'hui, toutes les idées ont changé ». Mais j'affirme, moi, que l'époque n'y est pour rien. Quand nous avons uni nos destins, nous avons décidé : quoi qu'il arrive, nous allons rester fidèles l'un à l'autre et nous n'allons jamais nous séparer. Il y a eu toutes sortes de situations dans la vie et parfois il nous a fallu faire des efforts pour tenir notre parole. Voilà pourquoi je répète : l'époque n'y est pour rien, il faut savoir ce que l'on veut et répondre de ses choix.

En janvier 1947, pour la fête de la Nativité, les sœurs de Bussy organisèrent un arbre de Noël pour les enfants du village. Nous lisons dans le cahier de sœur Catherine :

Mardi 7. La Nativité du Christ

À 4 heures du matin, tout le monde était en pleine forme à l'église. On a célébré l'office des grandes complies, les matines et, tout de suite après, la liturgie, jusqu'à un peu après sept heures du matin. Ensuite, café et repos... À 5 heures de l'après-midi, vêpres et matines. À 19 heures arrivèrent quinze enfants du pays, français et slovènes, invités à l'arbre de Noël. Ils ont chanté, récité des poèmes, dansé autour de l'arbre et reçu chacun un cadeau... Après le départ des enfants, nous avons rendu visite à Vsévolod Kozlovskoï et nous lui avons chanté divers chants de Noël, chants d'église et chants populaires. Enfin, nous sommes tous allés dormir, fatigués mais contents.

Depuis ce jour, l'arbre de Noël est devenu une tradition, et les sœurs invitèrent plusieurs années de suite les enfants du village à venir fêter la Nativité du Christ. Les enfants savaient déjà que la Noël du monastère

ne coïncidait pas avec la Noël catholique et ils l'attendaient avec impatience. On les voyait y entrer en courant pour s'enquérir si la fête était pour bientôt : « Dites, ma mère, c'est bientôt votre Noël ? », demandaient poliment les petits visiteurs à mère Eudoxie. Dans les premières années, la préparation des cadeaux pour les enfants n'était pas facile, en raison du manque de moyens. Cependant, les sœurs ne désespéraient pas, parfois elles demandaient l'aide d'âmes charitables, mais la plupart du temps elles créaient des petites choses amusantes de leurs propres mains. À la Maison des Sœurs, le sapin de Noël accueillait ses visiteurs dans une atmosphère d'amour, et les tout jeunes invités, aujourd'hui les aînés parmi les habitants du village, ne l'ont pas oublié. Par exemple, M. Bernard Rativeau qui, par la suite, fut de longues années le maire de Bussy, aime se rappeler qu'enfant, il venait à l'arbre de Noël du monastère, et que les sœurs asseyaient les petits sur un meuble bas pour qu'ils puissent mieux voir¹.

Huit mois s'étaient écoulés depuis l'arrivée des sœurs à Bussy-en-Othe. En mars 1947, mère Eudoxie fait son rapport à l'archevêque Vladimir :

Couvent Notre-Dame-de-Toute-Protection
7 mars 1947

À Son Éminence Monseigneur l'Archevêque Vladimir
Paris

Votre Éminence,

Conformément à votre demande, je joins à ceci de brèves informations sur les huit premiers mois de l'existence de notre couvent, sur notre projet de construction d'une église et de cellules, sur notre situation économique, nos revenus et nos dépenses.

Dans l'attente de votre bénédiction épiscopale, je reste l'indigne servante de Votre Éminence, moniale Eudoxie

Informations sur l'état du couvent Notre-Dame-de-Toute-Protection, sis dans la propriété du professeur Eliachévitch

Notre communauté monastique a été installée dans la propriété du professeur Eliachévitch avec la bénédiction du métropolitain Euloge le 1^{er} juillet 1946.

¹ Beaucoup plus tard, adulte et déjà marié, M. Rativeau fait par lui-même l'expérience de la force de prière des sœurs du monastère Notre-Dame-de-Toute-Protection. Son fils était tombé gravement malade. Désespéré par l'impuissance de la médecine, le père s'adresse à mère Eudoxie, la suppliant de prier pour cette vie si chère à son cœur. Les sœurs prient ardemment et le petit garçon guérit.



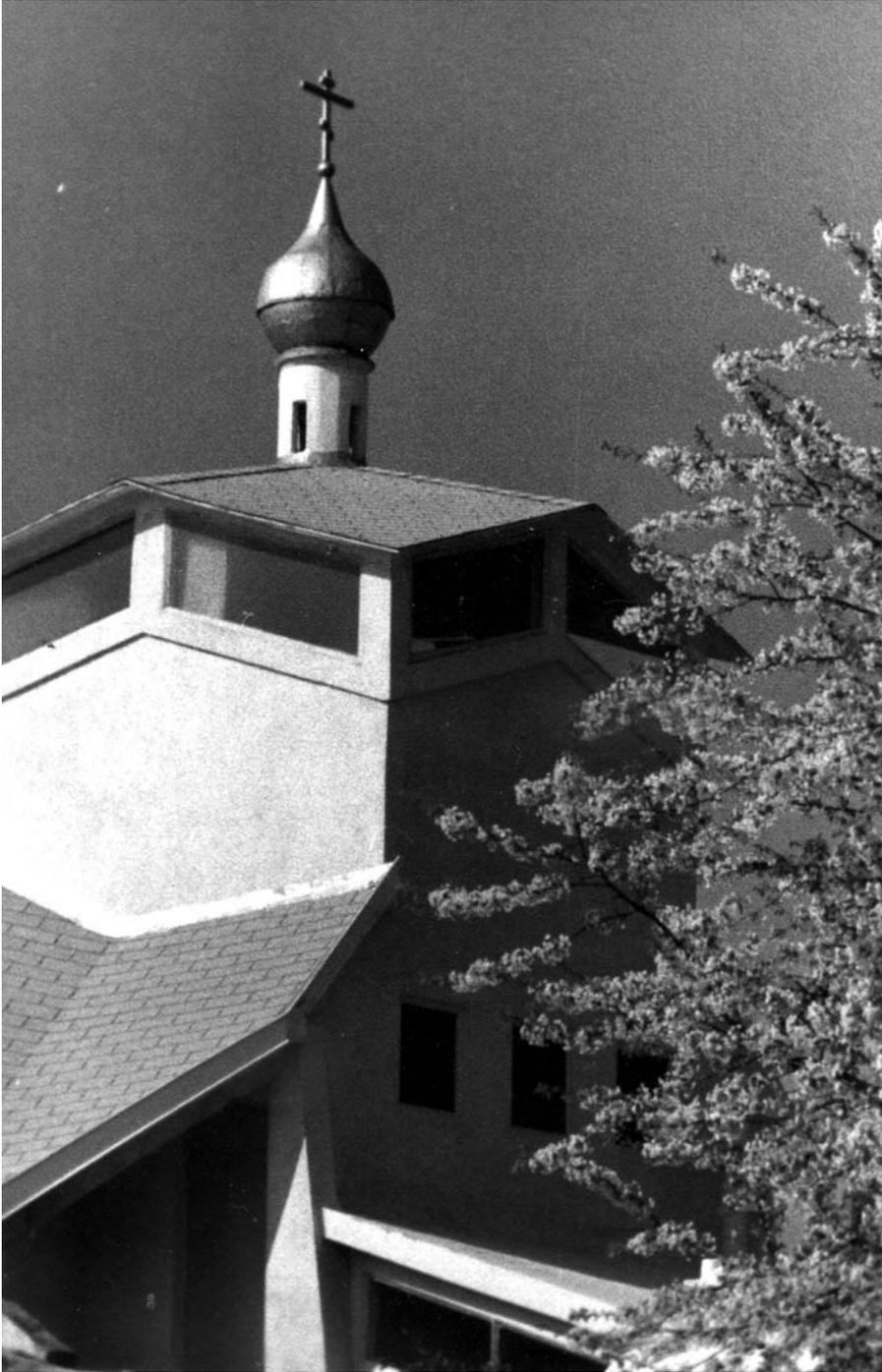
Le métropolitte Vladimir (Tikhonicky) et l'évêque Cassien (Bezobrazoff)



1947. Bussy-en-Othe. Parmi les invités, debout de gauche à droite : mère Eudoxie, père Euthyme, mère Théodosie, Elena Barjansky, mère Blandine ; assis : sœur Catherine, mère Dorothee, père Mitrophane



L'aile gauche de la maison de Bussy-en-Othe



*L'église Notre-Dame-de-Kazan,
construite à Moisenay par l'archimandrite Euthyme (Wendt)*



L'église Notre-Dame-de-Kazan



*L'église Notre-Dame-de-Kazan,
décorée à l'intérieur de peintures murales par le moine Grégoire (Krug)*

Elle compte aujourd'hui cinq moniales. Le père spirituel du monastère est le hiéromoine serbe Mitrophan (Kresojević).

L'église se situe provisoirement dans une des pièces de la maison. On y célèbre les offices deux fois par jour.

Dans la cour, il y a un local qui convient parfaitement à l'installation d'une église permanente, mais il faut pour cela aménager un des grands hangars. Le local du bas est destiné à l'église, avec au-dessus six cellules pour les moniales. Des donateurs ont déjà donné l'argent nécessaire à cette fin. Il y a quelques jours, nous avons signé un contrat pour les travaux d'aménagement, pour la somme de 150 000 francs¹. Ils sont prévus pour être exécutés en fonction du temps qu'il fera, du 10 au 28 mars. Y participeront six ouvriers qui logeront pendant tout ce temps à l'hôtel du village et prendront leurs repas au monastère.

La propriété compte un verger et un terrain pour un potager (la superficie totale avec les bâtiments avoisine un hectare). Pour labourer la terre et cultiver des légumes dans le potager, il faudra déployer de grands efforts, car la propriété est à l'abandon. Nous aurions eu beaucoup de mal à mener à bien cette tâche et cela aurait même été impossible si le Seigneur ne nous avait envoyé de l'aide en la personne du frère Georges Kourjakovsky (un riassophore serbe que notre prêtre a fait venir d'un camp allemand) qui travaille avec acharnement et se charge de tous les gros travaux. C'est pourquoi nous espérons remettre en état le verger et le potager et, si Dieu le veut, obtenir une bonne récolte, ce qui nous permettrait de réduire sensiblement nos dépenses l'année prochaine.

L'occasion s'est présentée d'acheter, à un prix de liquidation, deux lopins de terre avec de l'argent qui nous avait été donné (17 000 francs). Nous avons acquis ces terres au nom du professeur Eliachévitch, pour les réunir à la propriété qui appartiendra désormais à la communauté. Un des lopins, avec trois pommiers, est de 15 ares : nous prévoyons d'y planter des pommes de terre pour en avoir une réserve d'un an. L'autre est de 43 ares, c'est un herbage, ce qui est important pour nous, car nous souhaiterions acheter une vache dès que l'occasion s'en présentera.

Le monastère pourrait avoir une autre source de revenus en accueillant des enfants pour les revigorer, car la région où il est situé est particulièrement saine. Juste derrière le village, il y a une vaste forêt et des collines tout autour. À l'heure actuelle, nous n'avons que deux enfants... Nous souhaiterions accueillir des petites filles de 7 à 14 ans.

Nous n'avons toujours pas pu trouver une nouvelle chaudière de chauffage central pour remplacer la vieille qui a brûlé, ce qui nous a forcées

¹ Ce qui correspond à peu près à 12 000 euros actuels.

à installer des poêles dans toutes les grandes pièces et à dépenser une énorme quantité de bois.

Les travaux de construction de l'église et des cellules commencèrent, comme prévu, le 10 mars 1947. Ce jour coïncida avec l'anniversaire de la mort d'Irène¹, la fille d'Eliachévitch. Une aide importante, aussi bien financière que pour la mise en œuvre des travaux, fut accordée par les bienfaiteurs du monastère Igor Znatchkovsky², son épouse Tamara et leur fils Vladimir, ainsi que par leurs parents les Limantoff, propriétaires d'une fabrique. Sœur Catherine note dans son journal :

Le 10 mars

Anniversaire de la mort de la fille d'Eliachévitch. On a célébré l'office de minuit, les matines et la litie des défunts. À 10 heures, un camion a amené Vladimir Znatchkovsky et les ouvriers et les travaux de construction de l'église et des cellules ont commencé. On a célébré un office d'intercession dans le hangar qui abritera l'église. Deux des ouvriers sont russes... Les premiers perce-neige ont fait leur apparition dans le jardin. Seigneur, la beauté de la campagne prend sa source dans Ta nature ! Embellis aussi nos âmes, rafraîchis-les et rends-les blanches comme neige.

Le 11 mars

6 heures : office de minuit et matines. Tempête et vent. Père Mitrophan souffre du foie et garde le lit. Les travaux se poursuivent. Une fenêtre a été percée. Les ouvriers travaillent vite, sans bruit et proprement. Grandes complies et matines.

La nuit de Pâques, les matines commencèrent à minuit. En se rendant à l'église, mère Blandine avait jeté un coup d'œil dans le cagibi où vivaient les chèvres et s'était aperçue d'un grand événement : deux chèvres venaient de mettre au monde cinq chevreaux. Chacune des mamans nourrissait deux cabris alors que le cinquième, plus fragile, restait à trembler dans un coin.

¹ Irène Tsitovitch, née Eliachévitch, meurt en couches à l'âge de 27 ans.

² Igor Znatchkovsky, plus tard archiprêtre (1896–1980), ancien du Corps des Cadets de Kiev et de l'École militaire d'Élisavetgrad. Participe à la Première Guerre mondiale et à la guerre civile dans les rangs de l'Armée des volontaires, colonel. Émigre à Gallipoli (1920), puis en Bulgarie et en France où il travaille comme ingénieur dans les usines. Au début de la Seconde Guerre mondiale, se porte volontaire dans l'armée française. Fait prisonnier, il s'évade des camps allemands. Après la guerre, part en Argentine avec sa famille. Revient en France en 1959. Ordonné diacre (1964), puis prêtre (1965). Recteur de l'église orthodoxe Saint-Nicolas-le-Thaumaturge à Bari. Enterré au cimetière de Bussy-en-Othe.

Si une chèvre a plus de deux petits, elle en accepte deux et abandonne les autres (en général un), n'ayant que deux mamelles et ne pouvant en nourrir plus de deux. Que faire? Mère Blandine prit le pauvre petit dans ses bras et le porta à la cuisine. Elle lui fit une tétine avec du lait. Il saisit la tétine et se mit à sucer frénétiquement. Après l'avoir nourri, la moniale réchauffa un peu le four et y plaça le chevreau enveloppé dans un vieux chandail. Elle laissa le four entrouvert pour faire passer l'air et mit un mot: «Attention! Il y a un chevreau vivant dans le four!»

La liturgie se termina à 4 heures du matin. Mère Blandine se hâta vers la cuisine pour voir comment allait son protégé. Bien au chaud, le chevreau dormait paisiblement. Elle le sortit du four et le déposa par terre. Il se réveilla et tenta de se lever. Ses pattes se dérobaient sous lui.

Le lendemain, il suivait déjà partout sa maman-moniale en courant, sans la quitter d'une semelle, comme un petit chien.

Au mois de mai, mère Théodosie fut hospitalisée d'urgence à Paris. On lui avait découvert une tumeur au péritoine qui nécessitait une intervention chirurgicale urgente. Le jour de l'opération avait été fixé, mais comme il n'y avait pas de chirurgien, on le repoussa à plus tard.

«Quel bonheur, s'écria la moniale avec soulagement, je pourrai enfin dormir tout mon soûl!»

Souffrant d'un manque de sommeil chronique, une fois dans la chambre d'hôpital, elle dormit tournée vers le mur deux jours entiers, alarmant le personnel. Au fond de son cœur, mère Théodosie espérait mourir et aller à Dieu, mais les sœurs du couvent de Notre-Dame-de-Toute-Protection pensaient qu'elle serait encore fort utile sur terre et célébraient des offices d'intercession en sa faveur. L'opération se passa bien. Revenant à elle après l'anesthésie, mère Théodosie demanda de transmettre aux sœurs tout son amour.

Le 18 juin 1947, Marie Courtin-mère s'éteignit. Elle n'avait pas immédiatement accepté que ses deux filles eussent choisi la voie du monachisme, mais avait fini, en quelque sorte, par suivre leur exemple. Madame Courtin ne prit pas l'habit, mais vécut plusieurs années à l'ermitage de Moisenay, en menant une vie pieuse. Les amis et donateurs de l'ermitage Notre-Dame-de-Kazan avaient fondé l'association caritative «Skite»¹ et aidaient dans la mesure du possible les sœurs à surmonter certains problèmes matériels. Maria Guéorguievna fut membre de cette association dès sa création. Elle mourut à l'hôpital de la ville la plus proche, Melun. On l'enterra au cimetière de Moisenay-le-Grand.

La règle du couvent de Notre-Dame-de-Toute-Protection, fondée sur celle proposée par monseigneur Euloge et discutée maintes fois avec mon-

¹ Ermitage (en russe). (NDT).



Marie Courtin-mère à Moisenay, dans les dernières années de sa vie

seigneur Vladimir, fut finalement établie par mère Eudoxie, de concert avec l'archimandrite Cassien (Bezobrazoff)¹. Le 22 juin, mère Eudoxie réunit les sœurs et leur fit part de son souhait d'asseoir la communauté monastique sur une base solide. La règle entrerait en application. Un office d'intercession fut célébré à cette occasion.

Il n'est pas possible de trouver meilleur récit sur les premières années de l'existence de la Maison des Sœurs que les lettres² vivantes et spontanées de mère Eudoxie à sa sœur à Moisenay-le-Grand.

21. VIII. 1947

+

Ma chère Doroféiouchka³,

Voilà que tu te tais à nouveau... Que se passe-t-il chez vous ? Comment vivez-vous cette sécheresse ? Quant à moi, je meurs de chaud, j'arrive à peine à traîner les pieds de midi jusqu'au soir et je suis en nage. Père Mitrophane a reçu une lettre de son frère qui a pris un avocat pour faire les démarches nécessaires à son départ en Amérique... Il devra peut-être quand même partir, quelle catastrophe !

Chez nous, c'est un véritable hôpital : mère Glaphyre garde le lit, sœur Catherine aussi. Père Mitrophane n'est pas au mieux. Il a beaucoup maigri et a très mauvaise mine. Sa jambe le fait souffrir : il a une sciatique suite à une méningite qu'il a eue jadis, figure-toi ! Sa jambe maigrit et un docteur serbe, qu'il a rencontré par hasard à Montbard où il était allé officier, lui a dit qu'elle pouvait se dessécher complètement. Il lui fait prendre des bains dans un seau et mère Théodosie lui fait des piqûres.

¹ L'évêque Cassien, dans le monde Serge Bezobrazoff (1892–1965). Diplômé de la faculté d'histoire et philologie de l'université de Saint-Petersbourg (1914) où il enseigne ensuite l'histoire de l'Église. Enseigne l'histoire de l'Église et des religions aux Cours supérieurs pour femmes (Cours Bestoujev). En 1922, est expulsé du pays. Professeur à l'École russo-serbe à Belgrade (1923–1924). Membre du cercle Saint-Séraphim-de-Sarov et de la Confrérie Sainte-Sophie de Belgrade. Membre de l'ACER. À partir de 1925, habite Paris. Maître de conférences à l'Institut de Théologie Saint-Serge à la chaire de Nouveau Testament, enseigne le grec. Est tonsuré au monastère russe de Saint-Pantéléimon au Mont Athos, hiérodiaque, hiéromoine (1932). Archimandrite (1937). En 1947, revient à Paris, de nouveau maître de conférences à l'Institut Saint-Serge. Évêque de Catane, vicaire du métropolite Vladimir (1947). Recteur de l'Institut Saint-Serge (1947–1965). Inhumé dans la crypte de l'église de la Dormition à Sainte-Geneviève-des-Bois.

² Mère Eudoxie entretenait une vaste correspondance, mais malheureusement seule une petite partie de ses lettres est revenue au monastère Notre-Dame-de-Toute-Protection. Nous serons reconnaissantes à tous ceux qui pourraient nous aider dans notre recherche de l'héritage épistolaire de notre fondatrice.

³ *Doroféiouchka* est un diminutif de Dorothee. (NDT).

Son cousin germain qu'il aimait beaucoup vient de mourir en Serbie, sa sœur et sa mère sont malades et lui envoient des lettres bien étranges : on voit que le pouvoir soviétique s'installe pour de bon et qu'il devient dangereux de correspondre...

Il y a chez nous une petite vieille de 80 ans, Skalsky, une Française née en Russie, qui est devenue orthodoxe. Elle ressemble beaucoup à maman : aime se promener, propre et élégante. Elle va toujours à l'église et se prosterne de la même manière que nous...

Que devient ton Serbe? Deux des nôtres sont déjà partis, il en reste un. Je me demande comment ils font pour vivre à Saint-Serge avec 2000 francs par mois? C'est proprement affreux. Vois-tu maman dans tes rêves? Je ne l'ai pas vue une seule fois jusqu'à présent. Qu'en est-il de la tombe? Je te pose des questions, mais j'ai bien peur de ne pas recevoir de réponse.

Écris quand même, mais pas une longue lettre sinon tu ne l'écriras jamais.

Salue de ma part père Euthyme, père Vladimir¹, Tania, Tamara Vict. et tous les autres.

Je t'embrasse bien fort,

m. Eudoxie

Dimanche 23. XI. 1947

+

Chère mère Doroféiouchka,

Merci pour ta lettre. Nous avons avec nous sœur Jeanne² qui peint des icônes. Se rendant de Tchécoslovaquie en Angleterre et craignant la grève des trains, elle veut partir en autocar plus tôt que prévu. Mère Théodosie est à Paris pour une semaine, probablement elle aura des problèmes pour revenir. Sœur Catherine doit être opérée lundi prochain, mais nous nous demandons s'il ne serait pas préférable de remettre l'opération, parce que si on lui ouvre le ventre et qu'il n'y a plus d'électricité, d'eau, de gaz ou que sais-je d'autre, que faire alors? Je remplace pour l'instant mère Théodosie auprès des enfants. Elle les a bien dressés, ils sont devenus plus faciles. Et dans leur chambre, quel ordre impeccable! Digne d'une exposition.

Tomik³ est triste que Véra Nik.⁴ soit partie en Angleterre pour deux mois. C'est mère Blandine qui lui donne à manger, il fait des caprices,

¹ Le diacre Vladimir, comte Ouvaroff (1881–1958), a vécu à la maison de retraite de l'ermitage à Moisenay-le-Grand et a officié à l'église Notre-Dame-de-Kazan.

² Sœur Jeanne (Reitlinger).

³ Nom du petit chien.

⁴ Véra Gall, amie fidèle du monastère.

il veut des petites gâteries. Le soir, restant assis à la cuisine et attendant père Mitrophane pour que celui-ci joue avec lui, il ne va pas se coucher, l'air interrogateur...

Dans le chœur, nous ne sommes que deux, mère Blandine et moi. On s'arrange plus ou moins pour chanter à deux voix: elle chante la deuxième et moi la première. Père Mitrophane dit que c'est une manière paysanne de chanter qui ne le gêne pas. Compliment relatif! Il dit qu'il est habitué. Il s'énerve quand ceux qui savent bien chanter chantent faux, mais à nous, on ne peut pas nous en demander trop. Père Mitrophane pense te rendre visite dans deux semaines, ayant l'intention d'aller à Paris pour le 10 décembre. Il voudrait te prendre deux poules et un coq et demande de prendre soin de son panier, de ne pas l'abîmer.

Nous avons encore ici Vladimir Obolensky¹.

Vous avez de la chance d'avoir Bonlieu, ici nous ne pouvons trouver personne pour labourer la terre. Le fermier qui est le mieux disposé envers nous est si pieux qu'il ne permet pas à ses ouvriers de travailler le dimanche!²

Nous n'allons pas acheter de vache. Hélène Ivanovna³ n'a pas trouvé l'argent, d'ailleurs il est trop tard. Avec les chèvres c'est aussi un vrai malheur! Seules deux des cinq se sont mariées, les autres ne veulent pas, je ne sais pourquoi.

Que dit-on de la maison?

...J'ai rendu visite à Eliachévitch. Il étudie la manière d'organiser l'association⁴... Je t'embrasse bien fort. Mes salutations à père Euthyme. Je voudrais tant me confesser à lui, mais je ne peux pas venir pour le moment.

M. Eudoxie

J'ai vu maman en rêve. Je suis très contente qu'on ait planté des fleurs sur sa tombe, mais la croix... la croix!

Mère Théodosie avait plusieurs obédiences dans le couvent. Entre autres, elle était responsable des enfants d'âge préscolaire dont l'éducation avait été confiée par les parents aux moniales. (Les enfants scolarisés venaient à Bussy passer leurs vacances d'hiver et d'été). Les gamins, ce

¹ Vladimir Obolensky, le père de mère Blandine, a passé à Bussy la fin de l'automne et l'hiver.

² Incroyable! Les mœurs en France ont, hélas, beaucoup changé depuis!

³ Hélène Barjansky, la future moniale Jeanne du couvent Notre-Dame-de-Toute-Protection.

⁴ L'association «Pokrov» a été créée pour aider le couvent Notre-Dame-de-Toute-Protection. Elle a compté parmi ses membres aussi bien des moniales que des laïcs, amis du monastère.

qui est naturel, faisaient les quatre cents coups et les moniales étaient obligées de les punir. Mère Théodosie enfermait les polissons dans la cave. On entendait aussitôt s'élever en chœur: «Seigneur, sauve-nous! Seigneur, pardonne-nous!» Alors mère Eudoxie disait à mère Théodosie: «Allez ouvrir!»

Un jour, pendant que les moniales priaient à l'église, le petit Sacha badigeonna les troncs de tous les arbres avec de la peinture à l'huile verte. On en fit part à mère Théodosie.

— Qu'as-tu fait aux arbres?!

Sacha bégayait légèrement:

— J-j-je les ai p-p-peints.

— Ah bon! Très bien. Viens me trouver après le déjeuner.

Il arrive avec son ami Youra.

— Tu peux choisir toi-même ta punition, dit l'éducatrice, soit je te donne la fessée, soit j'écris à ton père.

Son père était très sévère. Le silence s'installa.

— Petite mère Théodosie, dit la voix timide de Youra, il veut que tu lui pardonnes.

— Ah, c'est comme ça! Que je lui pardonne! Est-ce que tu promets d'être sage?!

— P-p-petite m-m-mère Théodosie, répondit le jeune coupable¹, si tu s-s-savais co-comme c'est d-difficile d'être sage!

Mère Théodosie, qui s'était toujours battue avec son tempérament explosif, aimait citer cette phrase, en ajoutant: «S'il y avait quelqu'un qui savait comme c'est difficile d'être sage, c'était bien moi».

Le 4 décembre 1947

+

Chère Doroféiouchka,

Père Mitrophane me demande de te prévenir de son arrivée le 24 décembre... Se sentant de nouveau très mal, cette fois ce sont les reins, il lui est difficile d'entreprendre un voyage. Père Mitrophane voulait se rendre la semaine prochaine à Paris, puis chez vous, mais il remet cela à plus tard. De plus, il envoie à Paris à sa place mère Blandine qui a de nouveau mal aux dents, c'est une maladie des gencives, la pyorrhée...

Un télégramme de sœur Catherine, reçu hier, dit que l'opération est pour demain samedi. Elle devait avoir lieu lundi dernier, mais on l'a reportée par manque de gaz (nécessaire pour stériliser les instruments)...

¹ Pendant que mère Blandine a subi son opération, ce Sacha a prié pour elle en égrenant son chapelet.

Nous menons une vie calme, il y a peu de monde... Nous communiquons avec Paris uniquement par télégrammes, pas de lettres par la poste, sauf quelques-unes qui arrivent à passer de temps en temps. Notre poste n'accepte pas les colis.

Pour l'hiver, nous avons 250 kilos de pommes de terre, quelques kilos de blé, je ne sais pas au juste combien. Beaucoup de pommes. Bientôt le lait ne sera délivré que contre les cartes de rationnement, donc seulement pour les trois enfants. Les parents tardent à nous envoyer l'argent pour décembre, bien que la mère de Vova ait promis de nous l'envoyer par télégraphe lundi dernier. Grâce à Dieu, nous avons du charbon, trois tonnes, et aussi du bois, mais il fond comme neige au soleil.

Je passe mes soirées à coudre et raccommo­der les vieilles affaires, mais je manque de temps, malgré notre vie paisible... Comment vas-tu, comment vont vos affaires? Père Mitrophane vous salue toutes. Écris. Je t'embrasse bien fort. Mes salutations à père Euthyme et aux sœurs, à père Vladimir, à Macha et à toute la faune.

M. Eudoxie

Hier, j'ai été prise d'une inspiration soudaine: j'ai pris une feuille de papier et, de haut en bas, j'ai marqué chaque ligne d'une année en commençant par ma naissance, puis mes divers domiciles et les événements (l'essentiel de ce que j'ai pu me remémorer en ces 52 ans). Cela s'avéra très intéressant, malgré mes oublis, mais... [déchiré]. On peut faire pas mal de déductions instructives.

8. I. 1948

+

Ma chère Doroféiouchka,

Pourquoi ne m'écris-tu pas? Je te souhaite à toi, à père Euthyme et à tous les tiens de bien joyeuses fêtes. Aujourd'hui, à l'église, j'ai soudain craqué: l'envie m'a prise d'aller chez toi à Moisenay, j'ai vu en esprit votre réfectoire, l'église, mon cœur s'est serré jusqu'aux larmes...

Le pauvre père Mitrophane n'a toujours pas pu venir vous voir le lundi 29, comme mentionné dans sa lettre, car il est parti pour Paris, et mardi on lui a ouvert le bras¹: il avait un horrible furoncle² depuis bientôt deux semaines. D'abord, le docteur d'ici l'a incisé et a sorti énormément de pus, puis il a fallu faire un canal en travers du bras, de cet endroit jusqu'à l'abcès dur qui enflait sans que le pus puisse trouver une issue. Deux doses de pénicilline lui ont été inoculées. Père Mitrophane a

¹ Le docteur N. Rapaport.

² À cette époque, presque tous les habitants du monastère ont eu des furoncles.

les traits tirés, le teint gris, tout le temps de la fièvre. Par malheur, c'est l'époque des fêtes, de sorte que samedi, après plusieurs ligatures, il est rentré directement à la maison sans passer nulle part, continuant à se faire refaire le bandage. L'endroit incisé se cicatrise mal.

Au moment où père Mitrophane est parti, mère Blandine était absente à cause de ses dents et mère Glaphyre à cause de ses affaires de famille et de sa confession. J'étais seule à m'occuper de l'intendance : les bêtes, la cuisine, Vsévolod, le ménage pour la fête. Lundi, père Mitrophane avait tout juste passé la grille lorsqu'un déluge s'est déclaré à la cave, il a fallu déplacer 300 kilos de pommes de terre, avec la paille et tout le reste. Il fallait voir cette averse ! Je me suis imaginée ce qui se passait à Moisenay : toute l'église a dû être inondée.

Sœur Catherine a l'intention de revenir pour l'Épiphanie. Nous avons une nouvelle, une personne charmante, Marie Filippovna (je n'ai pas saisi son nom de famille), d'un certain âge, 60 ans, avec une belle voix grave et une bonne oreille, elle peut faire la troisième voix, il ne nous manque qu'une soprano. Pendant ce temps, j'ai appris à chanter la partie soprano, mais mon diaphragme m'empêche de respirer, je ne peux plus du tout faire la lecture ; chanter est plus facile, mais ça fait mal et je n'ai plus de voix. Un vrai malheur ! Quand j'avais de la voix, je n'avais pas d'oreille ; j'ai développé mon oreille, mais j'ai perdu la voix. Aux méchants bœufs, Dieu donne courtes cornes¹. Bon, je mets un point final, car il est impossible de tout dire dans une lettre. Viens et nous bavardons. Je t'embrasse très, très fort.

Mon salut à tous,

Mère Eudoxie

21. II. 1948

+

Ma chère petite sœur,

J'attendais une lettre de toi mais, hélas, en vain. Mère Blandine est enfin arrivée aujourd'hui avec sœur Jeanne qui est de passage d'Angleterre en Tchécoslovaquie. Elle va peindre les icônes et dessiner l'iconostase pour notre église. Elle restera chez nous de 5 jours à une semaine et je ne peux pas partir, impossible de l'abandonner, d'autant plus que mère Blandine va l'aider et que je dois, de mon côté, faire avancer la peinture de l'église. On doit poser les châssis des fenêtres, etc. et sans moi ce sera n'importe quoi. Alors j'ai décidé que j'irai chez vous lundi prochain pour trois ou quatre jours.

¹ À comparer avec le dicton latin : *Dat Deus immiti cornue curta bovi.*

La nouvelle association est enregistrée, elle s'appelle « Pokrov »¹. J'en suis la présidente, Barjansky² la secrétaire, Nina Rausch³ la trésorière, Vera Nik.⁴ est mon adjointe.

Maintenant nous devons nous renseigner auprès du notaire local sur l'estimation et les moyens d'acquisition. Eliachévitch veut venir en mars pour s'occuper de cette affaire.

Pour l'instant nous sommes sans le sou, car on ne paie plus pour l'un des gamins (Vova) : son père est au chômage. Personne de ceux qui peuvent payer n'arrive. Je me demande vraiment comment nous allons finir le mois.

Mère Glaphyre part à Paris pour 10 jours, elle doit liquider sa chambre de débarras⁵ d'où elle a jadis transporté tant de choses chez nous. Maintenant son parent exige qu'elle débarrasse la chambre, elle va donc transporter et vendre les livres et les affaires de ses sœurs...

Je t'embrasse bien fort. Je dois aller en vitesse retourner le malade puis me laver et me changer. Demain c'est dimanche, je vais communier.

Peut-être pourrais-je venir à la fin de cette semaine ?

Dans ce cas je te télégraphierai.

M. Eud.

Vers la même date, sœur Catherine notait dans son journal :

Le 22 février 1948

... Sœur Jeanne commence à peindre de grandes icônes pour la future église. Mère Blandine ne s'est pas encore remise, le pus coule toujours, mais il faut attendre avant de reprendre le traitement...

Le 24 février 1948

Prières de minuit et matines. Sœur Jeanne peint deux grandes icônes pour l'iconostase et une, plus petite, l'Annonciation. Vêpres et complies.

Le 25 février 1948

Prières de minuit et matines. Les icônes sont merveilleuses⁶.

¹ Protection (en russe). Association des amis du monastère, fondée par mère Eudoxie. (NDT).

² Hélène Barjansky, la future moniale Jeanne.

³ Voir ci-dessus les souvenirs de Nina Rausch.

⁴ Véra Gall.

⁵ En français dans le texte. (NDT).

⁶ Peindre trois icônes, dont deux grandes, en seulement quatre jours ! C'est mère Théodosie qui a préparé la planche en y appliquant le levkas. (*Levkas* vient du grec

+

Ma chère Doroféiouchka,

Merci beaucoup pour ta lettre avec tes félicitations. Je savais bien qu'elle serait longue et détaillée...

Le Seigneur pense à nous. Fred nous a envoyé deux colis par CARE¹, Glaphyre nous a rapporté de Paris 53 000 francs qu'elle a reçus de façon totalement inattendue de la vente de livres inutiles ; elle s'est souvenue de leur existence quand son cousin lui a demandé de débarrasser la chambre. Phénomène remarquable et miraculeux qui arrive juste au bon moment : ce mercredi, je dois, « si Dieu le veut », signer l'acte de vente de la maison et verser d'un coup 65 000 francs². Que ferais-je sans Glaphyre ? Cette fois-ci nous sommes en possession de toute la somme !!! Nous avons encore mis de côté 20 000 francs pour l'achat problématique de la vache. Quant à Eliachévitch, il accompagne la procuration envoyée au vieux notaire pour qu'il signe à sa place, d'une gentille lettre pleine de modestie où il nous prie de ne pas manquer de le prévenir lorsque tout sera terminé ! Tu as vu, quel homme !

Ma pauvre Doroféiouchka ! Je regrette pour tes blinis. Dans ma jeunesse des choses de ce genre m'arrivaient aussi parfois, mais c'est la pâte qu'il aurait fallu laisser jusqu'au matin après que tout le monde ait mangé à sa faim, car n'est-ce pas dommage de faire des blinis pour les chiens et les chats ! Mère Glaphyre me prie de te dire que l'année prochaine pour la Semaine Grasse elle t'enverra ses deux chats, puisque tu les nourris de blinis.

J'ai passé la soirée d'hier à faire des « javoronki »³, aujourd'hui nous en avons envoyé vingt-six un peu partout. Nous ne t'en avons pas envoyé sachant que tu en feras toi-même. Mais imagine-toi que nous en avons même fait parvenir deux en Suisse au grand-duc Gabriel Constantinovitch avec lequel père Mitrophane s'est lié d'amitié et correspond.

leukos signifiant *blanc*. Nom usuel donné à l'enduit blanc du fond de l'icône composé de blanc de Meudon mélangé à de la colle sur lequel les couleurs offrent leur meilleure transparence).

¹ Un programme d'aide américain.

² Taxe de cession. Correspond approximativement à 5000 euros actuels.

³ Ancienne tradition russe : pendant le Grand Carême, pour la fête des Quarante martyrs de Sébaste, on cuit des galettes en forme d'alouettes (en russe : javoronki), symbole de l'arrivée du printemps. Selon une ancienne croyance populaire russe, pour la fête des Quarante martyrs, quarante espèces d'oiseaux revenaient en Russie des pays chauds, et les premiers parmi eux étaient les alouettes.

Actuellement, nous avons des occupants : Nekhorochéff avec son fils, Antonine Mikhaïlovna¹, la comtesse Adlerberg, sœur Élisabeth (de la rue de la Tour) et la petite Tania, tous pour plusieurs jours. Nous attendons demain l'arrivée de Nastia Giers avec Alionouchka Slezkine² et aujourd'hui on a encore vu arriver pour 3 jours Guy, un ami de Jova³, que nous hébergeons aussi. Et tout ce monde, il faut le nourrir. Ils payeront bien un peu, certes, mais ce sont les provisions qui manquent ! Il est devenu impossible de trouver du blé, nous n'avons que des pommes de terre. Le seul baume au cœur, c'est le temps, qui semble propice à une bonne récolte, mais, dans la région, beaucoup de champs n'ont pas été labourés, je me demande pourquoi.

Sœur Catherine est au plus mal.⁴ Demande à père Euthyme de prier pour elle. Père Mitrophan subirait le contrecoup de son état, il s'inquiète pour elle. Antonine Mikhaïlovna, elle aussi, voit que son état a beaucoup empiré... C'est la tache la plus sombre de notre tableau, qui est plutôt lumineux et même rayonnant, avec la maison et la Providence du Seigneur. Il est vrai que mère Blandine déprime aussi, avec son pus qui coule chaque matin et que personne ne soigne...

Quand tu iras à Paris, va sur la tombe de papa, il y a très longtemps que je n'y suis pas allée.

Je t'embrasse bien fort.

Ta m. Eudoxie

¹ Antonine Ossorguine, la future moniale Séraphime.

² *Alionouchka* : diminutif d'Hélène. Hélène Slezkine, la future moniale Olga, abbesse du monastère Notre-Dame-de-Toute-Protection (1915–2013). Née à Petrograd. En 1920, la famille émigre d'abord à Constantinople, puis en Yougoslavie et en France. Diplômée de la faculté de droit (1939) et de la faculté de lettres (département de russe) de la Sorbonne (1969). Soutient une thèse de doctorat sur *La voie spirituelle d'Ivan Vassilievitch Kiréïevsky*. Enseigne les mathématiques et le russe dans un lycée parisien. Professeur de russe à l'Institut des langues orientales. Fille spirituelle de l'évêque Méthode (Kuhlman), elle est sa secrétaire permanente et l'aide à organiser les pèlerinages en Terre Sainte. Membre du comité de rédaction de la revue *Vetchnoié*. L'évêque Méthode bénit secrètement son noviciat en 1964. En 1987 l'archimandrite Théodose, recteur de l'église grecque de Béthanie, reçoit ses vœux monastiques en Terre Sainte. En 1988, entre au monastère Notre-Dame-de-Toute-Protection dont elle devient la mère abbesse de 1993 jusqu'à ses derniers jours. Est enterrée dans l'église de la Transfiguration à Bussy-en-Othe.

³ Jovan Dragišević, étudiant serbe mentionné plus haut.

⁴ En plus de maladies internes, sœur Catherine souffrait d'un eczéma insupportable aux mains.

2 avril 1948

+

Ma chère Doroféiouchka,

Merci pour les oiseaux. Ils étaient très drôles ! Dommage que je ne t'en aie pas envoyé, ils t'auraient servi de modèles. On ne peut pas dire que les tiens (ou plutôt ceux de père Euthyme) fussent classiques, mais ils avaient beaucoup de caractère et d'expression. Voilà comment on fait d'habitude : on étale une longue saucisse et on en fait un nœud. L'un des bouts fera la tête et l'autre la queue, qu'on aplatit un peu et où on grave les plumes.

Mercredi, l'Exaltation de la Croix coïncide avec l'Annonciation.

Nos lettres se sont croisées. Comment s'est déroulée ta vie après ? Lundi c'est ton anniversaire, je t'en félicite et je t'embrasse. Avez-vous des visiteurs ? Comment se porte tout ton monde ? Les chats ? Les chiens ? Les vaches ? Les poules ? Je te lance des sujets pour tes réponses, dans ta lettre suivante.

Nous avons eu la visite de Jova, qui a pris Tomik en photo dans deux poses. Le forcer à poser sur ses pattes de derrière fut difficile, mais on y est arrivé. Si Jova ne l'a pas pris sans tête, à son habitude, je vous enverrai la photo.

Actuellement, Nastia Giers et la petite Tania sont chez nous ; elles partent toutes les deux samedi, après-demain ! Mère Blandine, qui ne cesse de souffrir, partira aussi demain pour un temps indéterminé. À Paris, on ne lui a pas guéri ses dents, on ne lui a prescrit aucun médicament, chaque matin elle crache un tas de pus qui l'empoisonne. Elle se sent très mal, a des maux de tête et se déplace avec peine. Les Catoire¹ viennent d'écrire qu'un de leurs amis, un excellent dentiste, est de retour d'Amérique et ils invitent mère Blandine à venir passer quelque temps chez eux pour se soigner. On verra ce que cela peut donner. En attendant, je travaille aussi dans le potager, car il n'y a personne pour aider père Mitrophane. En fait, la semaine dernière, Vania Nekhorocheff a bêché et notre Alexandre Pavlovitch bêche aussi, mais ce sont les gros travaux², il y a encore d'autres travaux plus fins. Récemment, nous avons complètement nettoyé la prunelaie, tu sais, derrière la maison ? Elle était toute encombrée de détritrus et de gravats, à présent plus une pierre ne traîne, nous avons tout réuni en tas. Maintenant on y laboure la terre pour y semer de l'herbe. Les pruniers fleurissent merveilleusement bien et, si rien ne leur arrive, nous aurons une très bonne récolte.

¹ Famille Catoire, amis du couvent Notre-Dame-de-Toute-Protection.

² En français dans le texte. (NDT).

Mercredi dernier, j'ai signé l'acte de vente. J'ai payé 62 000 francs de taxes, c'est le vieux notaire qui a signé pour Eliachévitch. L'ambiance était solennelle: chez le notaire, toutes les chaises étaient placées en demi-cercle devant son bureau. On a beaucoup parlé de choses et d'autres, la lecture de l'acte n'en finissait plus, l'histoire de la maison y était racontée à partir de 1827, la période qui précède se perdant dans la nuit des temps; si on en juge d'après le bâtiment, il doit avoir plus de 200 ans. Les deux notaires, le jeune et le vieux, ont parlé longtemps, le rituel doit exiger qu'il n'y ait aucune hâte, pour que les deux parties puissent, encore une fois, bien réfléchir à leur entreprise. Après un silence lourd de sens, on me proposa d'une voix solennelle de signer, puis ce fut le tour du notaire de signer pour Eliachévitch.

À la maison, père Mitrophane a célébré un office d'action de grâces et a dit dans son homélie que nous devons être dignes de la femme qui nous a offert sa maison. En général, ces derniers temps, père Mitrophane prêche beaucoup à l'église et parle toujours très bien: c'est spontané, neuf, bien à propos, c'est-à-dire lié à un épisode réel, et spirituel. Il parle de la prière, et de la vie monastique. D'ailleurs, il développe ses talents chez nous. Avant, il n'osait pas parler à l'église à cause de la langue, mais maintenant tout le monde le comprend, même les personnes de l'extérieur.

Sœur Catherine se sent un peu mieux ces derniers temps, elle vient de recevoir enfin des médicaments et des instructions de la part de Lamothé¹. Elle passe toute la journée à mesurer des granulés, des poudres, à faire des tisanes² etc., ce qui lui fait du bien et l'occupe. Ces médicaments sont surtout pour le foie et les nerfs.

Moi, je me sens bien...

Voilà, je t'embrasse bien fort, ma chérie. Mes salutations à père Euthyme et mon salut à tous avec Thaïs... [illisible]

M. Eudoxie

L'obédience principale de mère Glaphyre au monastère était de broder les vêtements sacerdotaux, les rideaux du sanctuaire, les revêtements des lutrins, etc. Elle fit preuve d'un talent hors du commun dans ce domaine. Ses travaux sont utilisés jusqu'à présent à Bussy-en-Othe pendant les offices et ne cessent de réjouir et de surprendre les fidèles par une exceptionnelle beauté et le grand art de leur exécution.

Les sœurs avaient découvert le lieutenant Alexandre Sévriouguine¹ dans un hôpital. Ce fils de militaire et militaire lui-même avait participé

¹ Un médecin parisien.

² En français dans le texte. (NDT).

³ Alexandre Sévriouguine (1895–1986) est né à Nijni-Ouralsk. Après la révolution et la guerre civile, émigre en Bulgarie, où il est servant auprès de l'évêque

à deux guerres civiles et deux guerres mondiales. Le destin le poussait vers l'Occident. Finalement, il se retrouva en France avec des blessures suppurantes non soignées qu'il avait reçues sous les éclats de bombes, un rhumatisme dû aux froides nuits d'hiver passées à la belle étoile, et une cruelle malaria, attrapée dans les marécages. Il ne parlait pas français et avait d'autant plus de peine à se faire comprendre par le personnel médical de l'hôpital.

Mère Eudoxie l'amena à Bussy. Alexandre Sévriouguine était un grand cosaque costaud. La petite mère Théodosie lui faisait ses pansements. Il restait assis sur un tabouret pendant qu'elle marchait autour de lui, en l'enveloppant dans la gaze. C'était un homme exceptionnellement honnête et moralement très pur. Mais il avait un important défaut bien russe : il tétait le goulot. Pour le débarrasser de ce vice, les sœurs durent déployer d'énormes efforts. Mère Eudoxie mit le monastère à un régime sec qui s'y maintint pendant de longues années. On n'utilisait le vin que pour la célébration liturgique et on le gardait sous clé.

On employa Alexandre Sévriouguine au travail du potager et au pâturage des chèvres. Le matin, il les menait au pré, le soir il les ramenait, en exigeant qu'elles gardent le rang : « Gauche ! Gauche ! », scandait-il. Ce numéro avait du succès auprès des femmes du pays. Elles sortaient toutes dans la rue, se mettaient au garde-à-vous et lui faisait le salut militaire. Le cosaque grimaçait : « Pékins ! On ne salue pas la tête nue ! »

En 1948, pendant la Semaine Sainte, sœur Catherine nota dans son journal :

Le 25 avril, dimanche

Hier, à 5 heures 30 du soir, début des offices de la Passion... Père Mitrophané dit dans son homélie que « quiconque veut être le premier parmi vous, qu'il soit l'esclave de tous » et qu'il faut parler moins pendant la Semaine Sainte.

Le 26 avril, Lundi Saint

À 6 heures : heures, vêpres, liturgie des Présanctifiés. Père Mitrophané prêche sur la beauté dans l'église, ce qui est d'autant plus important chez nous qui sommes encore sans iconostase... Le chœur aussi doit

Théophane de Poltava. Part pour la Serbie, où il participe à la guerre civile. À la fin de la Seconde Guerre mondiale, se retrouve en France. À partir de 1946, travaille au monastère Notre-Dame-de-Toute-Protection. Doué d'une mémoire étonnante et d'un remarquable talent de narrateur. Alexandre Soljenitsine est venu à Bussy-en-Othe pour s'entretenir avec lui. Meurt le jour de la célébration de l'Entrée-du-Christ-à-Jérusalem. Inhumé au cimetière de Bussy.



*Mère Glaphyre
(Kiriakopoulos)*



Alexandre Sévriouguine avec une chèvre



Alexandre Sévriouguine, mère Jeanne (Barjansky) et les chèvres

chanter de façon à apporter un bien spirituel aux visiteurs. (Saint Romain le Mélode et tous les Anges, priez pour moi, car c'est à bout de forces que je chante!)

Le 27 avril, Mardi Saint

Pareil : heures, liturgie des Présanctifiés...

Les poussins viennent d'éclorre mais meurent les uns après les autres...

Jeudi Saint

+

Chère Doroféiouchka,

Nos lettres se sont croisées, comme toujours. Je ne peux rien te dire au sujet de la recette de la paskha, car c'est mère Blandine qui la faisait d'habitude et si je me souviens bien, elle y mettait tout ce qu'elle avait sous la main sans respecter aucune proportion. Dans les anciens temps, je crois qu'on mettait à quantité égale le fromage blanc, le beurre et la crème aigre ; quant au sucre, on en mettait « à volonté ». Blandine y introduisait encore des œufs, les jaunes. Notre paskha sera très petite : on ne peut obtenir un surplus de lait nulle part et on ne vend pas de fromage blanc. Je mets depuis longtemps de côté le fromage blanc fait avec la ration ordinaire de lait...

Aujourd'hui, pendant la lecture des 12 Évangiles Élisabeth Alexandrovna est venue à pied de la gare ; à la minute d'après, une terrible averse avec de la grêle éclatait...

Je t'embrasse bien fort en attendant. Ce sera probablement à toi de venir, il y a peu d'espoir que je vienne.

M. Eudoxie

+

Le Christ est ressuscité !

*Chers Doroféiouchka, père Euthyme,
sœur Taïssia, père Vladimir et tous les résidents,*

Nous vous souhaitons à tous de Joyeuses Pâques et abondance de bienfaits célestes et terrestres...

J'espère, mère Dorothee, qu'un jour, tout de même, tu m'écriras.

Père Mitrophane et moi, nous sommes à bout de forces. Mère Blandine est toujours à Paris. Malgré l'opération (qui a duré 1 heure 35, elle avait une telle tumeur, avec des ramifications à 5 cm de profondeur, que les médecins crurent à un cancer, cependant l'analyse a donné un résultat négatif), elle a toujours du pus et de la fièvre. On soigne maintenant une sinusite qui est peut-être la cause du pus. Dieu seul sait quand elle

sera complètement remise. Tout le potager a été bêché jusqu'au dernier recoin, tout est en ordre, cela fait plaisir à voir; mais c'est un travail énorme. Nous avons embauché un ouvrier pour planter les pommes de terre sur le lopin en haut de la colline, mais tout le reste est encore à faire si nous pensons vivre de notre récolte. Et les chèvres qui mettent bas, en plus: il y a déjà trois paires de nouveaux-nés et on en attend encore deux. Dans la couveuse, il y a les œufs des sussex¹.

Tous ici sont fatigués. Vera part pour un mois après les fêtes, puis après [illisible] la Trinité, c'est mère Théodosie qui partira pour dix jours chez sa mère. Vladimir Andréievitch et moi, nous écrivons un rapport et un exposé à la Fédération américaine pour l'enfance, afin qu'ils nous donnent un subside, on met en route notre idée avec les enfants.

L'église est enfin repeinte, les fenêtres posées, une personne va venir ces jours-ci pour faire l'iconostase². Tout se fait on ne sait comment. Les forces semblent manquer complètement. Écris-moi ce qu'il en est de votre maison...

Hier j'ai fait les koulitchis. Ils sont très réussis, c'est la première fois de ma vie que j'en fais d'aussi beaux. Je ne sais pas comment j'arrive à faire tout ça: le ménage pour la fête et Vsévolod.

Je t'embrasse bien fort, mes salutations à tous, père Mitrophane rêvait de venir vous voir après les fêtes mais c'est impossible... Sans lui, je serais perdue depuis longtemps. Glaphyre boite: elle a mal à la jambe, Théodosie souffre en silence, en ascète: aussi la tête, le cœur et [illisible]. Pour sœur Catherine, on ne peut que mettre des points de suspension... Grâce à Dieu, Hélène Ivanovna³ est la seule à ne pas souffrir. Père Mitrophane a maigri, mais il est actif; quant à moi, je ne me suis pas encore remise aujourd'hui des koulitchis, mais en général ça va.

M. Eudoxie

19. V. 1948

+

Ma chère Doroféiouchka,

...Je passe mes journées à travailler dans le potager et le champ sous les ordres de père Mitrophane, j'ai mal aux os et aux muscles. La terre est sèche, il y a autant de pierres qu'au bord de la mer, à mon âge c'est un peu dur. Nous voulons avoir un vrai potager capable de nous nourrir.

¹ Race de poules.

² Théodose Sidorenko, homme pieux, venait bénévolement travailler à la Maison des Sœurs. C'est lui qui a réalisé pour la nouvelle église l'iconostase selon les croquis de sœur Jeanne (Reitlinger), ainsi que l'autel. La sculpture sur bois de l'iconostase est l'œuvre de Vsévolod Obolensky.

³ Batjansky.

Père Mitrophane a terriblement maigri, le soleil n'est pas bon pour lui. Il a aussi un tas de soucis avec les chèvres. Les 5 chèvres ont 9 chevreaux, il les traite toutes un peu pour qu'elles ne perdent pas l'habitude de la traite, sinon après elles ne donneront que peu de lait. Certaines sont très capricieuses, et cela le fatigue.

Aujourd'hui, mère Théodosie est partie pour 10 jours à Paris chez sa mère et pour nos affaires à nous. Mère Blandine est traitée à la pénicilline¹, elle est toujours en observation; je ne sais pas quand elle rentrera.

Je m'occupe entièrement du malade. Quant aux enfants, heureusement que leur père les a pris chez lui pour une semaine, ils reviendront avec mère Théodosie. N'est-ce pas là la manifestation de la bonté de Dieu? La cuisine est faite aux trois quarts par Hélène Ivanovna...

Si tu venais me voir maintenant? Nous pourrions très bien parler dans le potager ou le jardin, c'est plus agréable qu'à la cuisine.

J'ai réfléchi, et je me demande comment nous pouvons prendre le veau sans avoir suffisamment de lait? Nous en recevons 4 litres alors que le veau aurait besoin de 8 à 10 litres pendant six mois. Dès le retour de mère Blandine, père Mitrophane veut se rendre chez vous pour tout décider sur place. D'ici là nous nous renseignerons pour savoir si on pourrait trouver encore du lait quelque part. Je n'ai pas le temps de rendre visite aux voisins.

Le village a reçu hier son évêque français. Je suis allée moi aussi à l'église, on m'a présentée à lui et il a dit, entre autres, que j'avais un beau costume religieux².

Salue tout le monde. Mes salutations à père Euthyme. Je t'embrasse. Écris, viens!!!

M. Eud.



¹ Un des médecins a dit à mère Blandine que toutes ses maladies ont pour origine une mauvaise alimentation.

² En français dans le texte. (NDT).

Chapitre 9

Consécration de l'église dédiée à la Protection-de-la-Mère-de-Dieu. — L'archimandrite Job (Nikitine). — Départ du hiéromoine Mitrophane (Kresojević) en Amérique. — L'archiprêtre Germain Barténiéff. — Mort de l'abbesse Mélanie. — Mort à Bussy d'Ivan Chméliov. — De nouvelles sœurs. — L'archiprêtre Vladimir Théodoroff. — L'archiprêtre Paul Poukhalsky. — Voyages de mère Eudoxie en Suisse.

Le 25 novembre 1948, à Bussy, fête de saint Jean le Miséricordieux, on consacra l'église dédiée à la Protection-de-la-Mère-de-Dieu que les sœurs et les pèlerins avaient réussi à aménager dans le monastère et à décorer. (C'était déjà la troisième église dédiée à la Protection-de-la-Mère-de-Dieu fondée avec le concours de mère Eudoxie). Elle se trouvait dans une ancienne étable qui avait été affectée à cet usage. On pouvait encore y voir les gros anneaux de fer auxquels les propriétaires d'autrefois attachaient leur bétail et, à l'intérieur de l'autel, les mangeoires où les animaux recevaient leur nourriture étaient toujours là, ce qui permettait à mère Eudoxie de plaisanter : « Nous avons notre crèche à l'église, c'est comme dans la grotte de Bethléem ». Elle aimait bien plaisanter et répétait souvent en riant : « L'absence d'humour, c'est aussi un péché mortel ».

Dans l'église, les grosses poutres du plafond bas reposaient sur des piliers de bois décorés d'un motif sculpté. Élisabeth Bernatsky et Vsévolod Obolensky (1903–1966), le frère de mère Blandine, amis dévoués du monastère, pratiquaient la sculpture sur bois. C'était ce dernier qui avait fait le chandelier à sept branches pour l'autel. Les icônes de l'iconostase et une partie de la rangée des douze fêtes furent réalisées par la sœur Jeanne (Reitlinger). Après son départ pour la Tchécoslovaquie, ce fut Marie Eltchaninoff-Struve¹ qui termina la rangée des fêtes. Les moniales

¹ Marie Eltchaninoff-Struve, née en 1925. Fille du prêtre Alexandre Eltchaninoff, épouse de Nikita Struve. Nièce de Vsévolod Obolensky, marié avec la sœur de sa mère. Iconographe. Élève de sœur Jeanne (Reitlinger). Auteur d'une dizaine d'iconostases dans les églises orthodoxes de France, de Suisse, et des USA.

improvisèrent un clocher en suspendant des cloches au-dessus du vieux puits. Le métropolite Vladimir vint consacrer l'église, et ce même jour, il éleva mère Eudoxie au rang d'abbesse. La crosse en bois sculpté qu'elle avait reçue de ses mains avait été confectionnée par Vsévolod Obolensky, sur commande d'un autre Vsévolod, Vsévolod Kozlovskoï, qui mourut quelques mois après la dédicace de l'église, le 12 juin 1949 à trois heures du matin, le jour de la fête de la Sainte-Trinité.

Le jour de la consécration, le métropolite Vladimir s'adressa aux sœurs en ces termes :

Je vous félicite, sœurs dans le Seigneur, pour la dédicace solennelle de l'église de votre couvent consacré à Notre-Dame-de-Toute-Protection.

La fondation de cette église s'est heurtée à un grand nombre d'obstacles et de difficultés, mais de par la volonté de Dieu, avec l'aide de Sa Très Sainte Mère, le sacrifice généreux d'un humble ami de Dieu, les efforts des sœurs du monastère et la diligence de leurs bienfaiteurs, nous avons réussi à tout mener à bien : l'aménagement de l'église de Dieu et sa consécration. Mais avons-nous tout fini ? Il semblerait que tout soit fait. En réalité, il n'en est pas ainsi.

Cette église n'est que l'un des moyens pour fonder, dans notre cœur, ce sanctuaire dont l'apôtre disait : « Ne savez-vous pas que votre corps est le temple de l'Esprit Saint qui vit en vous ? »

En créant et en ornant une église ici, sur la terre, nous devons nous souvenir du but de ce temple intérieur : c'est notre consécration, notre intégration dans l'Église, sans lesquelles ce temple extérieur ne sera que le témoin de notre vide intérieur.

Pour bâtir un temple visible, il faut une ou plusieurs années, puis la construction s'achève, mais pour édifier le temple spirituel, il faut toute une vie. Comment construire ce temple spirituel ? De la façon dont nous l'avons vu faire pour la consécration du saint autel de notre église. Laissez-moi vous le rappeler.

Par quoi avons-nous commencé ? Par la prière pour obtenir l'aide de Dieu et sa bénédiction, et nous avons terminé le rituel de la même manière, par des prières de reconnaissance, pour nous avoir rendus dignes d'accomplir cette tâche. De même, pour notre temple intérieur, il nous faut implorer de Dieu l'aide de Sa grâce, sans laquelle nous sommes incapables de rien faire de bien.

Ensuite, avec de l'eau chaude, nous avons lavé l'autel de toute poussière, saleté ou ordure : il nous faut de la même manière laver notre âme dans les larmes brûlantes du repentir et de la purification de nos impuretés. Puis nous avons versé sur l'autel du vin et des essences odorantes

et nous en avons accompli l'onction avec le saint myrrhon. Cela signifie que nous devons embellir notre âme de bonnes mœurs et du parfum des vertus chrétiennes : l'humilité, l'obéissance, l'ardeur au travail, afin de mériter la bonne odeur de l'Esprit Saint.

Après cela, nous avons revêtu l'autel de deux linges : le premier, le katasarkion, recouvert d'un second, l'endytie, sur lequel est posé l'antimention. Cela symbolise notre lumineux vêtement spirituel, la protection de la grâce de Dieu, que nous consolidons par notre prière assidue et notre labeur et qui transfigure notre aspect intérieur et extérieur.

Quant à la consécration de ce temple spirituel intérieur, ce n'est pas un homme semblable à nous qui la réalisera, mais le Grand Hiérarque Lui-même, notre Seigneur Jésus-Christ, et après l'avoir consacré, Il s'installera dans ce temple et Il produira Lui-même en lui «le vouloir et le faire selon son bon plaisir» (Phil. 2,13). Que le Seigneur vous rende dignes, sœurs en Christ, par l'intercession de Sa Très Pure Mère et de tous les saints, de cette joie qu'est Son service et vous fasse mériter ses Demeures Célestes. Amen.

Quand à vous, pieuse mère, je vous félicite pour votre nomination au rang d'abbesse. Ce titre n'est pas tant une récompense qu'une nouvelle obéissance plus approfondie donnée par le Seigneur, une incitation à rechercher les honneurs célestes. Qu'il vous serve (ce nouveau titre) à déployer de plus grands efforts dans l'accomplissement des obligations qui vous reviennent, et à l'humilité devant Dieu et les hommes.

Et vous, sœurs amies du Christ, à la vue de votre mère supérieure, approfondissez votre amour pour elle et votre obéissance, en gardant à l'esprit qu'en elle vous ne vous soumettez pas à une personne humaine, mais au Seigneur Jésus Lui-même qui vous l'a donnée comme mère et comme directrice. Amen.

C'est le jour de la consécration de l'église que l'archimandrite Job (Nikitine)¹, vint pour la première fois à Bussy. Dès 1948, une relation

¹ L'archimandrite Job, dans le monde Dimitri Nikitine, diplômé de l'institut Tsar Nicolas de Gatchina et de l'institut Grand-Duc Constantin d'Artillerie de Saint-Pétersbourg. Capitaine, décoré des ordres de Saint-Vladimir, de Sainte-Anne du deuxième degré et de Saint-Stanislas du deuxième degré. Participe à la guerre civile dans les rangs de l'Armée des volontaires. Émigre en France en 1920, travaille à l'usine et comme chauffeur de taxi. Entre au monastère Saint-Pantéléimon de l'Athos (1925), puis au monastère Saint-Job-de-Potchaïev (en Slovaquie). En 1931, avec l'archimandrite du grand schème Alexis (Kiréïevsky), fonde l'ermitage des Tous-les-Saints-Russes à Mourmelon (en Champagne, non loin de Reims). Tonsuré moine (1936), ordonné hiérodiaque (1937), hiéromoine (1937), archimandrite (1957). Directeur spirituel de l'organisation de jeunesse des «Vitiáz». Repose à l'ermitage de Tous-les-Saints-Russes.



L'église Notre-Dame-de-Toute-Protection à Bussy-en-Othe

spirituelle qui devait durer des décennies commença entre lui et les sœurs. Il devint d'abord le père spirituel de quelques-unes d'entre elles, puis de toutes les moniales du couvent.

Le hiéromoine Job vivait et célébrait à Mourmelon, à l'ermitage de Tous-les-Saints-de-la-Terre-Russe dont il était le supérieur. Il rendait visite à Bussy environ une semaine sur six, au cours de laquelle les sœurs pouvaient se confesser, lui demander conseil, discuter de thèmes spirituels.

Le père Job n'avait pas passé beaucoup de temps à l'Athos. À cette époque, le gouvernement grec limitait la présence et l'influence russes sur son territoire, de sorte que beaucoup de Russes durent quitter le Mont Athos. Le fondateur de l'ermitage à Mourmelon, père Alexis (Kiréïevsky), venait lui aussi de l'Athos. Au moment de sa fondation, ils étaient trois : l'archimandrite Alexis, le père Job et le père Séraphim. Un jour qu'ils se trouvaient à l'église pour la prière, le feu se déclara soudain dans l'ermitage. Voyant qu'on ne pouvait déjà plus rien sauver, les moines appelèrent les pompiers et retournèrent poursuivre l'office. Quel ne fut pas l'étonnement des pompiers français en découvrant, à leur arrivée, dans la petite église au beau milieu de la forêt en flammes, trois hommes qui priaient Dieu tranquillement ! L'ermitage avait alors beaucoup souffert. La vie était déjà assez misérable comme cela, mais l'incendie avait encore aggravé cette pauvreté. Père Alexis consola sa communauté par ces mots : « Ce n'est rien. Les monastères ont toujours brûlé ».

L'archimandrite du grand schème Alexis mourut en juin 1945. Le hiérodiacre Séraphim périt quelques mois plus tard. Dès lors, et jusqu'à sa mort, père Job fut le seul à accomplir son ascèse à l'ermitage. Il travaillait beaucoup, plantait des arbres, il boisa toute une forêt. Apiculteur, il apportait aux sœurs de Bussy du miel en cadeau, et en grande quantité, parfois jusqu'à 25 litres. Et il priait sans cesse...

C'était un sage d'une profonde humilité. Sa fréquentation procurait à l'âme une joie inoubliable. Il émanait de lui une paisible modestie, chacune de ses paroles, même les plus ordinaires, était juste, d'une extrême justesse ! En présence du père, même les cœurs les plus endurcis commençaient à fondre comme la cire et à verser de chaudes larmes de componction. Il semblait qu'aucun chagrin ne pût ébranler sa paix intérieure, se brisant contre lui comme les vagues sur un rocher. Les moniales de la Maison des Sœurs aimaient beaucoup père Job.

En 1949, père Mitrophane, à la grande consternation de toutes les sœurs et des résidents, partit pour l'Amérique, où il avait de la famille. Avec la bénédiction du métropolite Vladimir, mère Eudoxie offrit à l'archiprêtre Germain Barténiéff, avec lequel les sœurs Courtin étaient amies

depuis Lourmel, d'être le recteur de l'église de Notre-Dame-de-Toute-Protection à Bussy-en-Othe. Il officia au monastère jusqu'en 1952.

En 1949, mère Mélanie (Likhatcheff) contracta une maladie mortelle. À vrai dire, elle était déjà malade depuis longtemps, mais ne s'en plaignait jamais. Le Refuge russe pour personnes âgées de Rozay-en-Brie était alors dirigé, avec la bénédiction du métropolitain Vladimir, par Xénia Rodzianko¹, qui était venue de Tchécoslovaquie, ce qui était pour mère Mélanie, souffrante, une grande consolation : à présent, il lui devenait possible de se retirer, la conscience en paix. Depuis ce temps, vivant principalement à Paris, elle était soignée par le docteur Rapaport, rendant visite à sa maison de Rozay chaque fois que cela lui était possible. Au printemps, elle revint à Rozay dans un état très grave : la tumeur, en grossissant, comprimait le nerf sciatique, lui causant des douleurs intolérables.

Ayant appris en quel pénible état se trouvait sa première supérieure, mère Théodosie partit de Bussy pour prendre soin, avec les sœurs de Rozay, de la *staritsa* mourante, qui restait, malgré ses souffrances extrêmes, lumineuse et tendre avec tous. Le 3 mai au soir, à 18 heures 45, l'abbesse Mélanie rendit son âme à Dieu.

Ce même printemps, âgée de 53 ans, mère Eudoxie prit froid en passant la nuit sur un châlit fait de planches nues. Elle contracta une pleurésie et passa deux mois à l'hôpital. À la fin de l'été, elle dut partir pour de longs mois se reposer en Suisse, restant longtemps sans pouvoir guérir ni se remettre. Après cela, elle ne retrouva plus ses forces d'autrefois, et toute sa vie ultérieure fut marquée par des souffrances physiques accompagnées d'une insomnie chronique.

Mère Eudoxie écrivait de Suisse à sa sœur :

9. III. 50

+

Chère Doroféiouchka, ma pauvre,

(Il est vrai que père Mitrophane affirme bizarrement que seule la tique est « pauvre »).

Les deux Ossorguine viennent juste de passer deux heures chez moi, mais Antonine Mikhaïlovna ne savait pas qu'on était ici à 1250 mètres

¹ Xénia Rodzianko (1881–1970), infirmière à Petrograd, puis à la maison de retraite de la Croix-Rouge à Serguiev Possad. En 1928, condamnée pour « activités antisoviétiques » à 3 ans d'exil au Kazakhstan. En 1934, émigre en Tchécoslovaquie, puis en France et, finalement, aux États-Unis où, avec son amie Tatiana Schaufuss-Rapoport, elle travaille aux côtés d'Alexandra Tolstaya, fille de l'écrivain Lev Tolstoï, au service des réfugiés.

d'altitude, croyant qu'on n'était qu'à 800, et elle a un problème cardiaque. Elle était blanche comme un linge, et gisait sur mon lit.

Nous avons un temps splendide. Moi, tantôt je suis étendue au balcon, tantôt je me promène. Mais rester ici pour la Semaine Sainte et Pâques m'est trop dur. Je n'ai pas suffisamment de Semaines Saintes et de Pâques devant moi pour les manquer à cause des quinze jours qui me restent...

Je respire à pleins poumons, on m'a inscrite à la radiographie. C'est un facteur décisif, mais la Semaine Sainte et Pâques ne peuvent être mortelles, le Seigneur me viendra en aide. Je suis en Suisse depuis déjà six mois et demi et ma petite température en soirée, 37,1°–37,2°, va durer jusqu'à la guérison de la plèvre. C'est une longue histoire. Je suis sûre que la cause en est le durcissement de la plèvre, parce que lorsque je restais étendue après déjeuner et toute la journée sur le dos à lire, la température est remontée deux fois jusqu'à 37,5° (c'était il y a environ deux semaines) et quand je me promène ou reste assise, cela n'arrive pas. Le temps était alors mauvais et je ne suis pas du tout sortie. À trop rester immobile, le flanc devient lourd et gênant. Quand on marche, ça va bien mieux.

Avant-hier, j'ai voulu grimper sur cette montagne boisée, depuis laquelle sautent les skieurs. Mais, de près, elle s'est révélée presque verticale. Je suis allée plus loin et me suis enlisée dans la neige. Elle était si profonde que mon bâton s'y est enfoncé jusqu'à la poignée. Alors, j'ai marché en oblique, d'une souche à l'autre, car sous les arbres, il n'y avait pas de neige. Je m'asseyais et me reposais sur chaque souche mais, arrivée à la moitié de la montagne, j'ai décidé que cela ne valait pas la peine de se suicider et j'ai rebroussé chemin. Les montagnes sont toutes enneigées, les toits le sont à moitié, les pentes ensoleillées n'ont pas de neige, et le soleil chauffe. Quelques perce-neiges sont apparus chez ma propriétaire sous un buisson de lilas, mais la neige tient dans le jardin, et curieusement, elle ne fond pas beaucoup, bien qu'il fasse 14° à l'ombre. Les skieurs continuent à s'exercer dans le champ en face, ils sautent, et, ces jours-ci, il y a eu un concours pour les jeunes. Je suis étendue sur le balcon, sous un plaid, avec seulement une robe, et ma voisine est déjà noire comme un pruneau.

J'ai réussi à me traîner jusqu'au cimetière. Tu te souviens combien j'ai eu de mal à aller jusqu'au premier banc? Petit à petit, je marche de plus en plus vite et facilement. Je ne sais de quel argent t'a parlé Élisabeth Alexandrovna dans sa lettre, elle ne m'a rien dit, et d'autre part, il se trouve que la doctoresse avait pour moi 130 F, envoyés tout récemment, de la part d'une certaine princesse Troubetskoï (qui n'est pas parente des Ossorguine)...

Je lis un livre en anglais, une histoire de la philosophie, voilà ce qu'il faudrait offrir à père Euthyme. Un ouvrage du célèbre philosophe anglais Bertrand Russel, une démonstration remarquablement claire, assez dans la manière anglaise, avec un humour léger... Il réduit en poussière la logique aristotélicienne. Son domaine philosophique d'élection est nouveau. Cela s'appelle « la philosophie de l'analyse logique ». Il est aussi mathématicien, mais, chez les Grecs, il reconnaît seulement les atomistes, principalement Démocrite (j'écris cela à l'intention de père Euthyme). Je pense que les livres de logique mathématique que souhaite tellement père Euthyme doivent être le résultat du travail de philosophes dans l'esprit de Russel. Cette lecture me fait, quant à moi, clairement comprendre où se sont égarés les catholiques, lorsque, en s'appropriant Aristote, ils ont fondé la scolastique. Cela m'intéresserait au plus haut point de savoir ce qui s'est passé au congrès des théologiens catholiques et orthodoxes, cet hiver. Les Ossorguine m'ont dit que les orthodoxes avaient triomphé sur toute la ligne, et qu'à la fin, ils (les catholiques) n'avaient plus rien à redire. Est-ce vrai? J'ai maintenant de la paresse à écrire des lettres, peut-être ma correspondance a-t-elle commencé à se tarir, et je n'ai pas envie de la reprendre, autrement, je pourrais tout savoir par les gens de l'Institut de Théologie.

Tu vois comme je suis prolix, et pourtant, je dois encore répondre à beaucoup de lettres. J'ai reçu ton médicament. Merci. Au passage, tu peux encore dire à père Euthyme que Russell écrit : « Que signifie précisément le mot 'catégorie' chez Aristote, Kant et Hegel? Je dois avouer que je n'ai jamais pu le comprendre. Je suis obligé de dire que ce concept de 'catégorie' ne saurait être aucunement utile en philosophie, car il ne correspond à aucune idée claire. Il n'y a aucune allusion au principe selon lequel fut établie la liste des dix catégories ». Dans la liste des travaux de lord Russell, on trouve ceux-ci : « Les Principes des mathématiques », « Introduction à la philosophie mathématique », « Analyse de la pensée », mais, à côté de cela, il est aussi un sociologue, un antimystique, et malheureusement, il n'est pas chrétien.

Eh bien voilà, on dirait que j'ai répondu à tout et que j'ai tout écrit. Je vis, malgré cette période de pénitence, d'une façon végétative et contemplative, c'est-à-dire que j'absorbe par tous mes sens la lumière, l'azur, la blancheur et l'air. Je t'embrasse très fort...

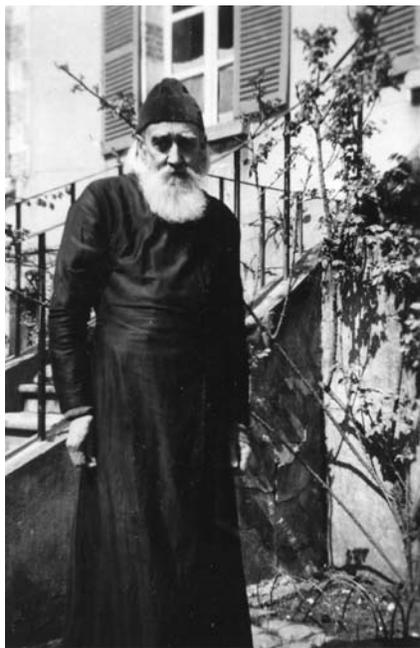
Je demande la bénédiction de père Euthyme, fais mes amitiés à père Vladimir et à tout le monde.

M. E.

L'été 1950, l'écrivain Ivan Chméliov vint après une opération prendre du repos dans la Maison des Sœurs et mourut subitement au bout de quelques heures.



Hiéromoine Job (Nikitine)



*Père Germain Barténiéff
à Bussy-en-Othe*



Mère Eudoxie en Suisse



Mère Eudoxie en Suisse. À côté d'elle, Serge Cheremeteff



*Ma chambre. Suisse
(dessin de mère Eudoxie)*

Voici un extrait de la lettre de la moniale Théodosie à S. Iablonovsky¹:

Cela s'est passé le samedi 24 juin. Ivan Serguéievitch Chméliov est arrivé à 17 heures en voiture, fatigué et faible. Je l'ai conduit en haut, dans la chambre qui lui était préparée. Il s'est animé, a tout inspecté autour de lui avec une joyeuse curiosité, admirant la vue depuis la fenêtre (qui est merveilleuse). Il se signait et remerciait Dieu sans arrêt d'avoir enfin pu venir chez nous. Ensuite, comme absorbé dans ses pensées, l'écrivain a dit soudain d'une manière pleine de sous-entendus: «Le Seigneur a accordé encore de la vie au pécheur, mais dans quel but, c'est à voir». Les vêpres commençaient bientôt et Ivan Serguéievitch montra de l'empressement à vouloir se rendre à l'église, mais je l'ai persuadé de ne pas trop se fatiguer après la route. Je suis partie à l'église et pendant mon absence, l'infirmière Nadejda Obolensky est venue le voir et il a eu une discussion animée avec elle sur son état de santé et ses travaux littéraires.

Après les vigiles, j'ai apporté son dîner à Ivan Serguéievitch — soit dit en passant, des framboises de notre jardin. Chméliov faisait des compliments sur tout, se réjouissait de tout, humait l'odeur de chaque baie. J'étais assise à table en face de lui et nous avons parlé ensemble de la façon d'organiser sa vie dans notre monastère. Ivan Serguéievitch était plein de projets, il se réjouissait à l'avance de pouvoir travailler ici et écrire la troisième partie des «Voies Célestes». Il voulait se confesser et communier aux Saints Mystères du Christ le plus tôt possible.

Je suis sortie de chez lui vers 9 heures du soir et suis descendue, mais dix minutes plus tard, alors que je me tenais sous sa fenêtre, j'ai entendu un gémissement. Madame Volochine (sa grande amie qui l'avait convaincu de venir chez nous et l'avait amené) et moi sommes vite montées et nous avons trouvé Ivan Serguéievitch étendu sur le sol, entre le lit et la table. Nous l'avons soulevé et déposé sur le lit. Il était pleinement conscient et nous a dit: «Mon cœur était comme serré dans un étau, je ne pouvais respirer et je suis tombé. Cela m'est déjà arrivé ce matin». Il m'a demandé de lui injecter du camphre, et me pressait pendant que je préparais la seringue, puis il fut brièvement pris de fortes convulsions. On alla chercher Nadejda Vladimirovna Obolensky. Elle fit après moi encore deux injections de camphre, essaya de lui faire une intraveineuse, mais Ivan Serguéievitch mourut. Il n'avait déjà plus de pouls au poignet, je saisis les derniers battements de son cœur sous l'oreille, mais eux aussi cessèrent bientôt. À 9 heures 30 du soir, le serviteur de Dieu Ivan avait rendu son âme au Seigneur.

¹ Serge Iablonovsky (Potressoff) (1870–1953) — journaliste, critique littéraire et théâtral, poète, essayiste. Émigre en 1920.

Le côté mystique de cette mort me stupéfia, autant par elle-même (cet homme est venu mourir aux pieds de la Reine des Cieux, sous sa Protection) que par comparaison avec celle d'un autre grand écrivain russe¹. Ce dernier lutta toute sa vie contre l'Église et quand, presque à sa toute dernière extrémité, il parvint aux portes du monastère, le Seigneur ne lui permit pas de se reposer à son ombre, au sein de la Sainte Église contre laquelle il s'était rebellé, il s'enfuit et mourut dans une affreuse gare. Alors que Chméliov, qui a écrit si longuement, de façon si lumineuse et avec tant de joie sur l'Église, sur les fêtes et les «Voies célestes», le Seigneur l'a conduit, pour mourir, dans un monastère, sous la Protection de Sa Très Pure Mère. C'est un peu dommage qu'Ivan Serguéievitch n'ait pas eu le temps de communier, mais le Seigneur «accueille avec tendresse la bonne volonté», comme le dit saint Jean Chrysostome dans son homélie pascale.

Quels merveilleux offices pour les défunts nous avons célébrés auprès de lui! Vous qui êtes dans le monde, visiteurs des églises d'ambassade, vous ne savez même pas que nous avons des prières pour les défunts et des chants aussi divins et inspirés.

À présent, tous ces «quarante jours», nous prions quotidiennement pour le repos de l'âme du serviteur de Dieu Ivan, nouvellement décédé.

1950

D'après le témoignage de nombreux contemporains, l'abbesse Eudoxie était de ces personnes étonnantes dont la rencontre reste inoubliable. De belle prestance, très cultivée et se distinguant par une grande ouverture d'esprit, elle était à la fois extraordinairement bienveillante, simple et accessible sans absolument aucune affectation. Attirant les cœurs par sa bonté inhabituelle, la moniale Eudoxie était pour beaucoup un idéal, comme l'avait été pour elle son premier père spirituel, l'archiprêtre Serge Stchoukine. De sorte qu'on pouvait à sa vue lui retourner ses propres paroles: «Si de tels chrétiens existent, cela veut dire que l'Évangile est réalisable sur cette terre».

Au monastère, mère Eudoxie fédérait naturellement les sœurs autour de sa personne. Elle continuait cependant à aller donner des conférences, pour parler de l'orthodoxie aux catholiques, aux protestants, aux anglicans, trouvant que l'Église orthodoxe russe se devait de témoigner ainsi en Occident.

Depuis le début des années 50, mère supérieure avait commencé à être très souvent malade! Quand elle se sentait mieux, elle allait visiter, dans le jardin du couvent, ses fleurs bien-aimées, dont les massifs étaient

¹ Mère Théodosie fait allusion à l'écrivain Lev Tolstoï.



*Ivan Chméliov.
Cette photographie est restée
de nombreuses années sur la porte
de la chambre du monastère
où l'écrivain mourut*



Mère Eudoxie

disposés selon son projet personnel, s'asseyait sur un petit banc et arrachait les mauvaises herbes. La Maison des Sœurs de Bussy-en-Othe recevait toujours plus de résidents, aux nationalités et aux destins les plus divers, les réunissant tous sous son toit et, en réalité, sous l'omophore de Celle dont mère Eudoxie disait toujours : « Notre véritable abbesse, c'est la Très Sainte Mère de Dieu ».

À cette époque, de nouvelles sœurs se joignirent à la communauté monastique. Parmi elles, en 1950, mère Ia (Bruhns)¹, originaire de Crimée comme mère Eudoxie, qui avait passé, en Russie soviétique, par la prison et l'exil, et accompli l'exploit de confesser la pureté de la foi orthodoxe. Mère Ia connaissait l'Évangile par cœur. Elle remplit de nombreuses années, au couvent Notre-Dame-de-Toute-Protection, la fonction de trésorière et était très estimée de toutes les sœurs. Cette même année 1950, l'humble et douce mère Justine (Aboling)² entra au couvent.

En 1951, Hélène Barjansky³ vint se joindre aux sœurs du monastère. Femme de prière, d'un esprit élevé, elle reçut le nom de Jeanne, en souvenir de son fils, fusillé pendant la Seconde Guerre mondiale : le lieutenant Ivan Barjansky, membre de la Résistance française, fut fusillé par les Allemands le 9 juin 1944⁴.

En 1952, la riassophore Thaïs (Karzow)⁵ quitta l'ermitage de Moiseynay-le-Grand et, avec la bénédiction du métropolite Vladimir, entra dans la Maison des Sœurs. Elle avait un don littéraire, et toute son existence fut dominée par une seule idée : recueillir la vie de saints russes, afin que leur souvenir ne se perdît pas en ces temps d'apostasie. Ayant au couvent

¹ La moniale Ia, dans le monde Tatiana Bruhns (1890–1977), enseigne les mathématiques à Simferopol, collecte des fonds pour aider les prêtres de Crimée ayant souffert de *l'Église des rénovateurs* (dite *vivante*) soutenue par le pouvoir soviétique. Exilée dans la ville de Gorbatov, région de Gorki (c.-à-d. Nijni-Novgorod), traînée-misère 14 ans, sans permission de travailler. Pendant la Seconde Guerre mondiale, prend la fuite depuis son lieu d'exil jusqu'à Simferopol, et ensuite en Occident (1944). Reçoit la tonsure monastique des mains de l'archimandrite Euthyme (Wendt) en 1951. Repose au cimetière de Bussy-en-Othe.

² La moniale Justine, dans le monde Marie Aboling, née Kourjenkoff (1885–1967). Veuve. A reçu la tonsure du riassophorat en 1950 de l'archimandrite Euthyme (Wendt), puis a prononcé ses vœux en 1957. Repose au cimetière de Bussy-en-Othe.

³ La moniale Jeanne, dans le monde Elena Barjansky (1890–1976), née Kolpaktchi. Veuve. A rejoint le couvent de Notre-Dame-de-Toute-Protection en 1951. Riassophore en 1951, petit schème en 1957 de l'archimandrite Euthyme (Wendt). Enterrée dans le cimetière de Bussy-en-Othe.

⁴ Le mari de mère Jeanne périt lui aussi pendant la Seconde Guerre mondiale, mais nous n'avons pas réussi à savoir dans quelles circonstances.

⁵ La moniale Thaïs reçoit la tonsure monastique en 1976.

les obédiences les plus différentes, pendant son temps libre, et souvent la nuit, mère Thaïs se plongeait dans son occupation préférée : rédiger avec soin la vie des saints russes. Elle consacra à ce labeur¹ de nombreuses années de sa longue vie.

En 1952, mère Hilaire (Bernatsky)² rentra parmi les sœurs. Elle était d'une nature artistique et sculptait admirablement le bois. C'est en grande partie par ses soins qu'une petite chapelle consacrée à saint Séraphim de Sarov fut édifiée cette même année, au fond du jardin du monastère, lieu de prière de prédilection des moniales et des pèlerins.

En 1952 arriva au couvent mère Serge (Daragan)³, autrefois moniale au monastère de Pioukhtitsa en Estonie, d'où elle apporta des chants d'église d'une admirable mélodie.

En 1953, le monastère accueillit mère Marie (Hamburg) — mother Mary — qui prit sur elle l'énorme travail de traduire en anglais les livres liturgiques orthodoxes du grec ou du slavon d'église. À partir de 1965, elle fut aidée dans sa tâche par le futur métropolite alors diacre, Kallistos Ware⁴. Ce sont ces traductions que le monde anglophone utilise jusqu'à ce jour. Grâce à mère Marie, une petite typographie se développa dans la Maison des Sœurs en 1969.

En 1954, ce fut la sœur Julianie (Smirnoff)⁵ qui embellissait le chœur monastique de son magnifique soprano. Elle s'occupait des vaches et

¹ Le livre de la moniale Thaïs *Vie des saints russes* est imprimé pour la première fois à la typographie du monastère par les soins des sœurs en 1976. En 1983–1984, il est réédité en deux tomes par le monastère de la Trinité à Jordanville (USA). En 1985, on y a également publié son livre *Monachisme féminin russe du XVIII^e au XX^e siècles*. À partir de la fin des années 80, ses livres commencent à être édités en Russie. En 2007, le monastère Notre-Dame-de-Toute-Protection publie pour la première fois le livre de mère Thaïs *Ombres claires* (cf. l'article de la moniale Silouana *Moniale Thaïs, hagiographe russe*).

² La moniale Hilaire, dans le monde Élisabeth Bernatsky, née Popoff (1896–1989). Veuve. Entre au monastère en 1952, riassophore en 1956, reçoit la tonsure monastique de l'archimandrite Euthyme (Wendt) en 1957. Repose au cimetière de Bussy-en-Othe.

³ La moniale Serge, dans le monde Élisabeth Daragan-Ianovsky (1877–1972), reçoit en 1952 la tonsure monastique au monastère Notre-Dame-de-Toute-Protection à Bussy-en-Othe des mains de l'évêque Sylvestre. Repose au cimetière de Bussy-en-Othe.

⁴ Le métropolite de Diocleia Kallistos, dans le monde Timothy Ware (né en 1934), professeur de théologie, traducteur de textes liturgiques et patristiques du grec en anglais, président de la commission mixte pour le dialogue anglicano-orthodoxe.

⁵ La moniale Julianie, dans le monde Galina Smirnoff, née Neumann (1898–1966). Veuve. Originnaire de Toula (peut-être parente éloignée de mère Eudoxie, car sa mère était une Boulanger). Riassophore en 1958. Repose au cimetière de Bussy-en-Othe.

pendant la traite leur chantait des chants d'église. Elle assurait aux sœurs que les vaches aimaient beaucoup la musique et étaient particulièrement sensibles à certains motifs.

Mère Ia, mère Justine, mère Hilaire et sœur Julianie reçurent la tonsure des mains de père Euthyme (Wendt), (la sœur Julianie au rang de riassophore). Il donna à toutes ses tonsurées des noms commençant en russe par I, pour les lier au nom du Seigneur Jésus¹.

En 1952, le père Germain Barténieff fut transféré par le métropolite Vladimir à Montmorency, comme recteur de l'église auprès de la maison de l'Union des invalides de guerre, alors que l'archiprêtre Vladimir Théodoroff² était nommé au couvent Notre-Dame-de-Toute-Protection, où il exerça pendant deux ans, jusqu'à sa mort. Il laissa le souvenir d'un homme d'une sainte vie, et aussi des diptyques cousus par ses soins que les sœurs lisent jusqu'à aujourd'hui pour commémorer les défunts au cours des offices à leur mémoire. L'un des diptyques est constitué par les noms des parents ou des «chers amis» de père Vladimir, on y trouve également les noms de tous les hiérarques et ecclésiastiques, des maîtres d'études de son séminaire et de son institut de théologie, de tous ceux à qui, en tant que prêtre, il a donné l'Eucharistie sur leur lit de mort. Dans un autre diptyque sont rassemblés les noms de tous les écrivains et poètes russes.

La mort du père Vladimir Théodoroff fut celle d'un juste, elle fut si exceptionnelle que mère Théodosie en fit un rapport au métropolite Vladimir. Malheureusement, ce rapport est resté introuvable, et nous pouvons seulement reconstituer le récit de mère Théodosie tel que l'a conservé notre mémoire.

Le père Vladimir gisait dans sa cellule. Il se mourait. Les traits de son visage s'étaient émaciés et son pouls était à peine sensible. Les sœurs attendaient un prêtre avec les Saints Dons pour accompagner le mourant et craignaient qu'il s'en allât dans l'autre monde sans avoir communié. Quand enfin le prêtre arriva, mère Théodosie s'approcha du corps immobile de père Vladimir et le toucha. Il respirait encore.

— Père Vladimir, appela-t-elle, le prêtre est venu vous apporter la communion !

Le père Vladimir ouvrit les yeux. «Loué soit Dieu, pensa mère Théodosie, on dirait qu'il est conscient». À la grande surprise de celle-ci et des sœurs, le mourant soudain se souleva. Tous se précipitèrent vers lui.

— Donne-moi ma soutane, dit-il nettement, tourné vers mère Théodosie.

¹ En russe, le nom de Jésus commence par la lettre I. (NDT).

² L'archiprêtre Vladimir Théodoroff (1874–1953) est l'héritier d'une famille d'ecclésiastiques. Est ordonné prêtre en 1898.

— Voulez-vous bien rester couché, mon père! Ne vous inquiétez pas...

— Donne ma soutane!

— Mais bien sûr, la voici, nous la poserons sur vous.

Cependant il exigea, d'un geste, qu'on lui introduisit les bras dans les manches. Il sortit ses jambes du lit et se leva. Mère Théodosie eut très peur qu'il ne tombât et alla le soutenir.

— Ne vous inquiétez pas, père Vladimir! Le prêtre va venir tout de suite, et vous, restez assis!

— Éloigne-toi de moi, dit-il solennellement, en la repoussant, JE VAIS À LA RENCONTRE DE MON SEIGNEUR!

Le prêtre entra. Père Vladimir se rendit lui-même jusqu'aux Saints Dons et communia. Il se signa, retourna à son lit de mort, se coucha et ferma les yeux. Il reçut l'onction des malades et mourut quelques temps après. Le jour de son décès (3 juin) correspondit à celui de la fête de l'Ascension. On l'enterra au cimetière du village.

Le métropolite Vladimir écrivit à mère Eudoxie :

13/26 juin 1954

+

Très estimée en le Seigneur mère Eudoxie,

Je vous présente mes condoléances pour la fin de votre archiprêtre Vladimir Théodoroff. J'ai lu la description de sa maladie et de son départ vers le Seigneur dans la vie éternelle, et depuis lors, nous le commémorons quotidiennement dans la cathédrale à la divine liturgie ...

Le temps m'a manqué pour vous écrire..., que vous avez ma bénédiction pour revêtir de l'habit et du voile la sœur Sophie Hamburg¹. Si cela a déjà été accompli, transmettez à la nouvelle sœur mes salutations et ma bénédiction.

En vous souhaitant l'aide de Dieu dans vos œuvres et en requérant vos prières pour mon indignité,

Votre humble homme de prière, le métropolite Vladimir

La lettre, hormis la dernière ligne de la main même du métropolite, fut écrite sous sa dictée par la sœur Catherine (Giers) qui avait quitté Bussy-en-Othe à cette époque et, depuis 1950, menait sa vie ascétique à la cathédrale de la rue Daru, à Paris.

À partir d'octobre 1955, l'archiprêtre Paul Poukhalsky fut affecté par décret du métropolite Vladimir à la Maison des Sœurs pour y remplir ses fonctions pastorales.

¹ La future moniale Marie, traductrice des offices orthodoxes du grec et du slavon en anglais.

Pour autant que le permettait sa santé, mère Eudoxie restait active et voyageait avec joie, quand elle sentait qu'il y avait là la bénédiction de Dieu et que le voyage se faisait pour la gloire de l'Église et le bien de l'âme. Ainsi elle participa en 1955 à un pèlerinage organisé par le conseil diocésain de l'Exarchat sous la conduite de l'évêque Sylvestre (Haruns)¹ à Bari, sur les reliques miraculeuses de saint Nicolas, exsudant le saint chrême. En mai 1956, elle reçut de sœur Geneviève, abbesse de la communauté protestante de Grandchamp, située au bord du lac de Neuchâtel, l'invitation à venir au Congrès des supérieures de monastères : catholiques, protestants, anglicans. Au bout de quelques mois, elle partit à nouveau pour la Suisse, mais cette fois en raison d'une brutale aggravation de sa santé. De Suisse, mère Eudoxie écrivit aux sœurs des lettres inspirées, dont l'une d'entre elles fut plusieurs fois publiée. Nous tenons cependant à rappeler au lecteur ce texte qui témoigne de la profonde sagesse de la première abbesse de Notre-Dame-de-Toute-Protection :

+

Chères sœurs,

Je vous souhaite à toutes une heureuse fête patronale, tout en regrettant amèrement de ne pouvoir y assister. J'espère m'unir à vous spirituellement par la Communion, le service aura lieu cette fois à Lausanne et non à Vevey, c'est à une demi-heure de train.

Je me réjouis que toutes les nouvelles que je reçois de notre maison parlent du travail dans l'amitié et la paix entre les sœurs. Loué soit Dieu !

La perfection ne peut pas être de ce monde, mais si le désir du Christ et de son Royaume unit au moins un petit groupe de gens, rassemblés sous la Protection de la Reine du Ciel, alors il faut en cela remercier Dieu et chérir notre monastère. « Là où deux ou trois » se sont rassemblés au Nom de Dieu, là est le Seigneur. Notre époque est difficile, les gens s'unissent difficilement, la force de l'ennemi essaie de les diviser, de rompre

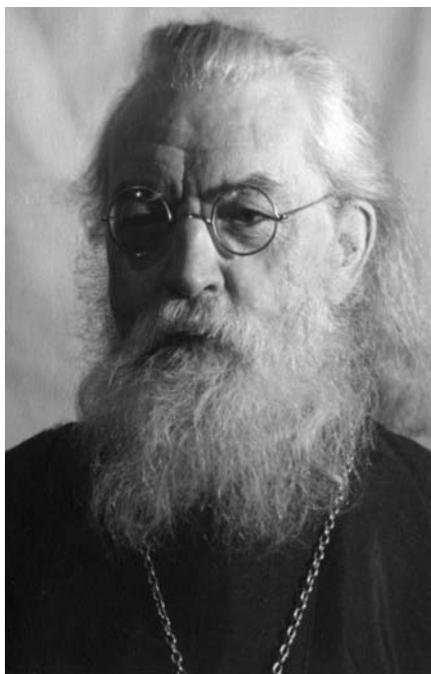
¹ L'archevêque Sylvestre, dans le monde Ivan Haruns (1914–2000) émigre en France depuis la Lettonie. Diplômé de l'Institut de Théologie Saint-Serge, à Paris. Prend une part active au travail de l'ACER. Dès 1938, hiéromoine. Arrêté pendant la Seconde Guerre mondiale par la Gestapo, reste 6 semaines en détention. Évêque de Messine, vicaire du sud de la France et de l'Italie (1952). En 1963, part pour le Canada. Évêque de Montréal et du Canada, dans la juridiction du siège métropolitain nord-américain de l'Église orthodoxe russe. Favorise le passage de cette métropole à l'autocéphalie et à la formation d'une Église orthodoxe d'Amérique. En 1966, élevé au rang d'archevêque et, de 1974 à 1977, dirige temporairement l'Église orthodoxe d'Amérique pendant la maladie du métropolitain Irénée (Bekisz). Meurt en 2000. Repose au cimetière Saint-Séraphim, à côté de Montréal.



Mère Jeanne (Barjansky)



*Sœur Sophie (Hamburg),
future mère Marie*



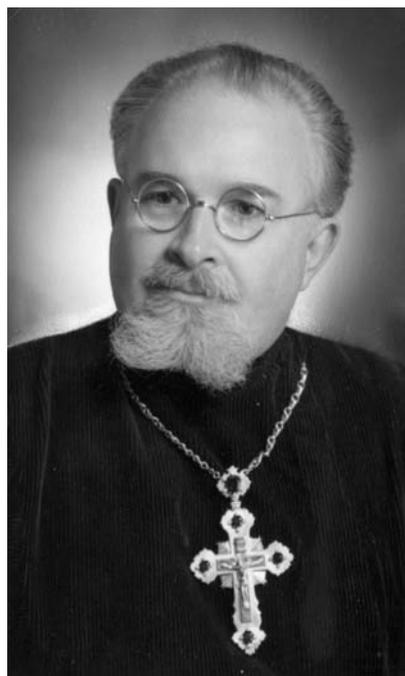
Père Vladimir Théodoroff, 1952



*La chapelle de saint Séraphim
de Sarov. Photographie prise le jour
de sa consécration en 1952*



Mère Ia (Bruhns), 1955



Père Paul Poukhalsky, 1955



*Les sœurs au seuil de la maison. De gauche à droite :
mère Jeanne, mère Théodosie, mère Eudoxie, mère Ia, mère Hilaire et sœur Thaïs*



Chargement d'une charrette de foin



Entrée de l'église Notre-Dame-de-Toute-Protection. Photographie des années 60

le lien spirituel entre eux, c'est pourquoi il m'a toujours semblé important, et maintenant en particulier, de consolider ces liens. Le principe unificateur : l'amour, la patience, c'est déjà l'antichambre du Royaume de Dieu. Et le monachisme est l'une des voies qui mènent à la perfection chrétienne, qui est le Royaume de Dieu. Je ne sais de quoi est capable chacune de nous séparément, mais notre vie commune sous la Protection du Saint Omophore de la Mère de Dieu est nécessaire, non seulement à nous-mêmes, mais à tous ceux que nous amène le Seigneur. C'est notre façon de servir Dieu et c'est notre façon de servir les hommes.

Que le Seigneur vous accorde à toutes de poursuivre votre service dans la paix et en aussi bonne santé que possible. Priez pour moi, pécheresse.

Indigne abbesse Eudoxie

Je vous demande de transmettre mes salutations et mes bons souhaits à Alexandre Pavlovitch, Nicolas Guéorguievitch et tous nos résidents.

Et voici des extraits des lettres de mère Eudoxie de son sanatorium suisse à mère Théodosie :

1. 3. 1957

+

Ma chère Féodossinka¹,

...Dites à toutes les sœurs qu'avant le début du Carême, je leur demande pardon à toutes, que mon cœur est avec elles, et que de nombreuses tentations seront inévitables. Les glaives spirituels, comme les glaives de fer, ne doivent pas rouiller dans leurs fourreaux, et c'est pourquoi le Seigneur envoie les occasions ou, en tous cas, permet qu'il faille les utiliser. Si tu te nommes soldat du Christ, va donc guerroyer. Il ne reste plus beaucoup de ces guerriers, dans le monde, c'est pourquoi les attaques sont plus méchantes, et il nous faut encore remercier Dieu de ne pas nous donner des choses bien pires à supporter. Donc, je me prosterne mentalement devant vous jusqu'à terre.

Que le Christ soit avec vous !

Indigne abbesse Eudoxie

Dimanche des Rameaux 1957

+

Ma chère Féodossinka,

Je vous souhaite une très bonne fête ! Que vous souhaiter ? Toujours la même chose : le salut, qu'y a-t-il de mieux au monde ? J'ai pensé à

¹ *Féodossinka* est un diminutif de Théodosie. (NDT).

+

Дорогие сестры,
Поздравляю всех вас с нашим праздни-
ком праздником, горюко соотамед, тимо
ле мону присуйствоватз на немел. Иагюто
соединител с вами дуковно через кри-
зетие - Служба будител и лозакан на
стойт разк, не и реуеу - это $\frac{1}{2}$ раса вода
поньдом.

Мене радуют, тимо как иутоиел, помураинел
изу дрем, говорител о группной работи и
о мирн методу сестраине. Слава Богу!

Совершенство на земли быти не можеть,
но все стремление кр Христу и Его царствю
обединител хотел шестинно неботовител
группу людей, сообраиние под покровом
Царствя небесаю, то надо ја это благода-
рель бога и добритель монашествел. "Эт
двае и ме трое сообраинел то и меле ботие - так
и бошого. Труднее намел земля, трудно
соединител люди - врагел сила стиринител
растопител, как разорател дуковную связь
метду людьми, потому мнел всегда
особенно казалел важнел и меле
теперь скривителел эти связи. Сдвигител
качалел - любовь, терпение - это у меле преддверие
Царствя богия. И монашество - это один

vous pendant tout le samedi de Lazare¹ et si je n'ai pas écrit, c'est par paresse, sachant que cela ne vaut déjà plus la peine de gâcher du papier : grâce à Dieu, nous nous reverrons bientôt.

Ayant observé le Grand Carême d'une façon utile à l'âme, c'est ainsi que nous avons célébré avec sœur Jeanne l'Entrée du Seigneur à Jérusalem : le soir (tard, car elle manque de temps) nous avons lu et chanté le canon à saint Lazare et l'office du soir, et aujourd'hui, tôt le matin, elle est arrivée chez moi à 6 heures et nous avons tranquillement chanté tout ce qu'on chante à la liturgie, lu l'Épître, l'Évangile, elle avait apporté de l'eau bénite, et nous y avons communie avec de petits bouts de la prosphore que vous avez envoyée. Ensuite, elle est partie vaquer à ses occupations, tandis que je m'endormais et voyais la liturgie en rêve, mais je n'ai pas pu communier, me souvenant d'avoir déjà mangé la prosphore. Ah, et puis j'allais oublier de dire que l'office de nuit s'était déroulé avec des cierges de Jérusalem, des petits rameaux tenus à la main et un grand palmier placé près des icônes par nos soins...

Et voici encore une lettre de Suisse, profonde et pénétrante, écrite le 18 janvier 1957 :

+

Ma chère Féodossinka,

Je n'ai pas tout de suite répondu à la lettre gentille et chaleureuse que vous m'avez envoyée pour Noël, mais elle demeure dans mon cœur et me réchauffe, merci. Il est difficile, naturellement, de se dire que se déroulent des offices si magnifiques, tandis qu'on regarde par la fenêtre sans toujours voir les montagnes, à cause du brouillard. Mais quand on se rappelle la façon dont parfois les paroles sacrées entraient par une oreille et sortaient par l'autre, on se dit que l'on obtient selon ses œuvres. En outre, je relis ici parfois attentivement les offices, c'est une petite consolation, mais rien ne remplace la liturgie.

... Ce n'est pas une tâche facile que Dieu nous assigne après l'incarnation de Son Fils : comprendre et assimiler le Nouveau Testament. L'Ancien était plus simple. Je lis beaucoup la Bible, comme tout était clair et net. Tout restait à la surface et bien visible : les fêtes, la circoncision, les sacrifices, la justice élémentaire. Et que la loi spirituelle du Christ est difficile à remplir. Il faut réellement naître à nouveau, et cela, bien des fois, il faut se renouveler sans cesse, en luttant contre cette évidence dans nos jugements comme dans notre sentiment. Tout s'est retiré à l'intérieur, tout comme le Royaume de Dieu est « à l'intérieur de nous ». Et toutes les estimations ont changé...

¹ Le jour de la tonsure monastique de la moniale Théodosie.

Nicolas Tchistiakoff (1905–1981), dont parle mère Eudoxie dans une de ses lettres, était un malheureux Russe que les sœurs du monastère avaient pris sous leur aile. À la fin de la Première Guerre mondiale, il s'était enfui au front à treize ans avec un ami de son âge. Celui-ci fut, sous les yeux de Nicolas, déchiqueté par l'explosion d'une bombe. À la suite de ce choc, Tchistiakoff perdit la raison. Difficile de dire comment il se retrouva en France. Inoffensif et paisible, errant à travers le pays sans but précis, Nicolas était parfois arrêté par la police. Mère Eudoxie, en ayant entendu parler, prit en pitié ce grand enfant, le recueillit et l'affecta au potager du couvent.

Nicolas se révéla laborieux et son travail au potager lui plut. Mais il avait différentes bizarreries. Ainsi, par exemple, pendant les mois de printemps, il était irrésistiblement attiré par Nice. Alors il s'enfuyait de Bussy et vagabondait au hasard, affamé, sans argent. Bien sûr, il finissait à la gendarmerie, où l'on savait déjà qu'un homme portant ce nom de famille devait être raccompagné en Bourgoigne, au monastère orthodoxe.

Les moniales de Notre-Dame-de-Toute-Protection, sans se montrer trop sévères, le tançaient pour ses bizarreries. Il en prenait particulièrement pour son grade de la part de l'austère mère Ia. Une fois, elle le sermonna assez longtemps, ils étaient dans le couloir, Nicolas Tchistiakoff écoutait sombrement. Lui ayant tout dit, mère Ia s'éloigna dans le couloir : « Si notre mère Ia avait été Ève, entendit-elle dire une voix offensée, elle n'aurait jamais donné la pomme à Adam ! »¹

Tchistiakoff était à sa manière un homme pieux, il s'isolait souvent dans la chapelle Saint-Séraphim-de-Sarov, où il priait ou lisait l'Évangile.



¹ Cette histoire est parvenue à notre connaissance grâce à mère Théodosie et à Alexandre Sévriouguine, qui ont assisté à la conversation de mère Ia et de N. T.

Chapitre 10

La découverte des reliques de saint Alexis d'Ugine. — Mort du métropolitain Vladimir (Tikhonicky). — Souvenirs de contemporains. — Le prêtre Alexis Pantchoulidzev. — Nouvelles moniales. — Voyages en Amérique. — Mort de l'abbesse Eudoxie.

En 1956, la nouvelle d'un événement extraordinaire fit le tour de toutes les églises orthodoxes de France. En août, on découvrit dans la ville d'Ugine¹, dans le sud-est du pays, le corps intact d'un prêtre orthodoxe russe, Alexis Medvedkov², ancien recteur de la paroisse d'Ugine, mort le 22 août 1934. Par décret municipal, le vieux cimetière devait être déplacé. C'est au moment du transfert de plusieurs des tombes en présence du nouveau recteur de la paroisse, l'archiprêtre Philippe Chpor-tak, que la tombe du père Alexis fut ouverte comme d'autres. Les fossoyeurs qui le déterraient jetèrent soudain leurs pelles et se mirent à dégager la terre avec leurs mains... Le cercueil du père Alexis avait pourri, mais sa dépouille, ses vêtements sacerdotaux et l'Évangile étaient intacts malgré l'humidité du sol — père Alexis gisait presque entièrement dans l'eau.

¹ Haute-Savoie.

² L'archiprêtre Alexis Medvedkoff (1867–1934) est né dans le village de Fomitchovo, district de Viazma, gouvernement de Smolensk, fils de prêtre. En 1889, diplômé du séminaire théologique de Saint-Pétersbourg. 1890 : lecteur à l'église de Sainte-Catherine-la-Mégalomartyre sur l'île Vassilievski à Saint-Pétersbourg. 1895 : ordonné diacre, puis prêtre, nommé dans le village Vroudou, district de Yambourg, gouvernement de Saint-Pétersbourg, où il reste 23 ans. Après la révolution de 1917, arrêté, torturé, condamné à être fusillé. Réussit à se libérer et à s'enfuir avec toute sa famille en Estonie. Les dix ans passés dans ce pays sont extrêmement durs : père Alexis travaille dans les mines de schiste comme simple mineur et sa santé est à jamais compromise. 1923 : nommé à la paroisse de Ievvé comme prêtre surnuméraire. 1929 : reçu par le métropolitain Euloge dans l'Exarchat du Patriarcat de Constantinople et nommé en 1930 recteur de l'église Saint-Nicolas à Ugine. Après sa mort des miracles ont lieu sur sa tombe. Le 16 janvier 2004, canonisé par le Patriarcat Œcuménique de Constantinople.



Saint Alexis d'Ugine

«On aurait cru que le mort ne se trouvait en terre que depuis quelques jours», raconta plus tard un des ouvriers.

Non seulement il n’y avait sur le corps aucun signe de putréfaction, mais aucun signe de dessèchement des tissus non plus, alors que sur ceux inhumés dans ce même cimetière, il ne restait plus que les os. Les restes des deux cosaques enterrés à côté de père Alexis s’étaient décomposés.

Les autorités municipales, en présence de l’archiprêtre Philippe Chpor-tak, d’un médecin et de la police, constatèrent que le corps était intact et dressèrent un procès-verbal.

Le père Philippe s’était préparé à transférer les restes de père Alexis dans une tombe du nouveau cimetière qu’il avait acquise pour lui-même. S’attendant à ne trouver que des os, il avait pris un cercueil trop étroit. On eut beaucoup de mal à y insérer le défunt et il fallut même lui mettre les mains sur les épaules. Plus tard, un des fossoyeurs racontait à mère Théodosie : «Ma mère, ses bras se pliaient comme les vôtres ou les miens, tout à fait comme s’il était vivant!»

Comme la tombe du nouveau cimetière n’était pas encore prête, la dépouille de père Alexis était restée un certain temps à l’air libre par une chaleur torride, mais ni les rayons du soleil, ni l’air n’y provoquèrent aucun changement. Le 11 août 1956, le corps du père Alexis Medvedkov fut, à nouveau, inhumé en présence du père Philippe, qui célébra une pannykhide.

«Quelques mois plus tard, un bref entrefilet dans le journal *La Pensée Russe* faisait part de ce miracle. Après l’avoir lu, le recteur de l’église du couvent Notre-Dame-de-Toute-Protection à Bussy, père Paul Poukhalsky, se rendit aussitôt à UGINE pour avoir sur place toutes les informations sur ce qui s’était passé. À son retour, il rendit visite au métropolitain Vladimir, puis adressa un rapport précis accompagné de documents à l’Administration diocésaine, en exprimant l’espoir que le corps de père Alexis serait transféré à Sainte-Geneviève-des-Bois, au cimetière russe. Le métropolitain prit à cœur cet événement et s’occupa personnellement de tous les détails liés au transfert du corps. Malheureusement, pour cause de maladie, Monseigneur ne put participer en personne à la cérémonie du transfert du cercueil, ce qu’il regretta amèrement»¹.

Le transfert du cercueil nécessitait des frais importants. Avec la bénédiction du hiérarque, une collecte fut organisée dans toutes les églises de l’Exarchat pour la réalisation de cette fête solennelle de l’Église; bien entendu, le monastère Notre-Dame-de-Toute-Protection y participa aussi.

On devait venir chercher le cercueil le 2 octobre 1957, mais le 30 septembre, en l’absence de père Philippe, les ouvriers du cimetière sortirent

¹ Revue *Večnoe* N°121, janvier. Asnières, 1958, p. 21.

le cercueil de la fosse et l'ouvrirent sans en demander l'autorisation. Les habitants d'Ugine : Français, Russes, Italiens, Polonais, se dirigèrent en grand nombre vers le cimetière. Le corps, dans le même état que l'année précédente, n'avait visiblement subi aucun changement.

Le 2 octobre, on vit arriver à Ugine, de Paris, le secrétaire de l'Administration diocésaine, Kyrill Kniazeff, et, de la part du couvent Notre-Dame-de-Toute-Protection, le père Paul Poukhalsky et la moniale Théodosie.

Le matin du 3 octobre, le cercueil fut transféré du cimetière dans l'église orthodoxe d'Ugine, où père Philippe et père Paul s'apprêtaient à célébrer une pannykhide. Mère Théodosie alla se placer dans le chœur, pensant qu'elle serait la seule à chanter dans cette église. Quel ne fut pas son étonnement quand elle entendit derrière son dos un chœur puissant répondre « Amen » à l'ecphonèse du prêtre. Il s'avéra qu'une grève spontanée avait éclaté ce jour-là dans les usines d'Ugine, ce qui permit à de nombreux Russes qui y travaillaient de venir à l'église pour honorer la mémoire du défunt, dont la vertu avait été glorifiée par le Seigneur Lui-même.

L'archiprêtre Paul insista pour que, sur la route de Sainte-Geneviève-des-Bois, le cercueil passe par la Maison des Sœurs, afin de donner la possibilité à toutes les moniales et aux résidents du monastère de s'incliner devant les reliques de père Alexis. Impénétrables sont les voies du Seigneur. En 2004, Saint Alexis, que le Patriarcat Œcuménique venait d'inclure au nombre des saints, revenait par ses reliques quarante-sept ans plus tard à Bussy-en-Othe, pour reposer dans une châsse de marbre sous les voûtes de la nouvelle église de la Transfiguration-du-Seigneur.

Le 4 octobre 1957, c'est au milieu d'une foule de fidèles que monseigneur Méthode (Kuhlman), secondé par un clergé nombreux, célébra une liturgie pour les défunts et une pannykhide dans l'église de la Dormition de Sainte-Geneviève-des-Bois. Père Paul Poukhalsky parla en détails de la vie de l'archiprêtre Alexis et souligna que ce dernier avait choisi la prêtrise avec la bénédiction de saint Jean de Cronstadt lui-même. Le cercueil fut porté en procession autour de l'église, puis descendu dans la crypte.

La dépouille de père Alexis Medvedkov était restée pendant vingt-deux ans dans la première tombe. Il était mort d'un cancer généralisé et la maladie l'avait à tel point ravagé que les médecins de l'hôpital, craignant une décomposition rapide, s'étaient dépêchés de le mettre en bière.

« Pourtant, la vie du père Alexis ne présentait rien de remarquable. Comme nombre de Russes, il souffrit de la révolution ; dans l'émigration, il dut pendant de longues années gagner son pain par un dur travail physique, pour se retrouver finalement dans une paroisse lointaine de la

province française. Humilité, bienveillance, patience, amour de la prière, telles sont les qualités que la vie du père Alexis met en évidence. C'est justement dans ces qualités modestes, inaperçues, mais fort rares et si nécessaires aux chrétiens, que se trouve le mystère de la glorification du père Alexis et le sens profond de cette glorification pour nous autres. Si Dieu glorifia un modeste travailleur du champ du Seigneur, inconnu de son vivant, oublié après sa mort, il ne peut s'agir d'un hasard... La glorification de père Alexis nous rappelle que la puissance de Dieu s'accomplit dans la faiblesse. Elle nous prévient qu'il ne faut pas désespérer lorsque, si souvent, nous nous sentons seuls et impuissants dans notre vie ecclésiale. Nous rêvons souvent d'un vaste champ d'action, du triomphe manifeste de l'orthodoxie dans le monde. Ne sommes-nous pas tentés par des chimères? Ce ne sont pas les bruyants succès ni les assourdissants exploits qui plaisent à Dieu, mais l'exécution ferme et modeste de notre devoir. De même que le Seigneur prit soin de son humble travailleur, de même nous pouvons espérer qu'Il accepte aussi nos modestes actions»¹.

Le 18 décembre 1958, le métropolite Vladimir (Tikhonicky) mourait à Paris d'un infarctus. La nouvelle de sa mort «bien qu'elle n'étonnât personne, car tous savaient que la vie s'éteignait en lui, fut accueillie avec une profonde tristesse: le hiérarque défunt était profondément aimé et sincèrement respecté aussi bien du clergé que des simples fidèles»². Après l'extrême-onction³, à une heure de sa mort, Monseigneur pria ardemment. Après avoir écouté les psaumes des prières de minuit, «Je lève mes yeux vers les montagnes... D'où me viendra le secours?» et d'autres, ainsi que le chant de la Mère de Dieu «Mon âme magnifie le Seigneur», il s'exclama joyeusement avec cette intonation bien à lui, comme naguère à l'église devant l'autel: «Gloire à Toi qui nous as montré la Lumière!» Après le «Gloire à Dieu au plus haut des cieux et paix sur la terre», il prononça lui-même en entier la litanie des demandes: «Accomplissons notre prière matinale au Seigneur... Secours-nous, sauve-nous, aie pitié de nous et garde-nous, ô Dieu, par Ta grâce... Demandons au Seigneur que ce jour tout entier soit parfait, saint, paisible et sans péché...», puis il demanda qu'on lise des prières d'action de grâces, et à la fin il s'exclama: «Tous les saints, priez Dieu pour nous!». Il commença à rendre l'âme, il y eut encore quelques minutes d'agonie, et «le luminaire de

¹ Struve Nikita. Article d'introduction dans *Vestnik RSHD*. Paris-New-York, 1957, N°47 p. 1.

² *Mitropolit Vladimir, Sviatitel'-molitvennik*. Paris, 1965, p. 241.

³ L'onction des malades a été administrée à Monseigneur par l'archimandrite Roman (Zolotoff), plus tard évêque, et l'archiprêtre Alexandre Tchékan.

Dieu s'éteignit sur la terre»¹. Au moment où on mettait une croix dans la main du défunt, sa main se serra comme si elle était vivante.

Pendant l'office des morts, le protopresbytre Basile Zenkovsky dit ceci :

Aujourd'hui, nous faisons nos adieux à monseigneur Vladimir et nos cœurs sont emplis de tristesse. Ce n'est pas seulement notre hiérarque qui nous a quittés, c'est un juste. Tous ceux qui ont eu l'occasion de mieux connaître notre métropolitain défunt n'ont pu s'empêcher en l'approchant de sentir que c'était un vrai juste. Il rayonnait toujours d'amour, de bienveillance, de bonté. La lumière intérieure qui émanait de lui provenait de son immersion permanente dans la prière. Monseigneur servait Dieu en tout, par ses actions et par sa vie tout entière, c'est comme s'il se tenait toujours devant Dieu. On peut appliquer à Son Éminence, sans risquer de se tromper, les paroles du tropaire aux saints hiérarques de l'Église: «une règle de foi, un modèle de douceur, un maître de tempérance». En vérité, notre défunt métropolitain était avant toute chose «un maître de tempérance», non seulement dans ses aliments, mais aussi dans ses paroles, s'abstenant de juger les hommes. Il était aussi «une règle de foi», s'adonnant en permanence à la prière; il ne prenait aucune décision sans avoir prié auparavant. Le Seigneur a placé monseigneur Vladimir à la tête de notre Exarchat, un Exarchat qui vit en pays étranger où l'on professe une foi différente de la nôtre, ce qui lui vaut diverses épreuves, Il l'a chargé d'un lourd fardeau qu'il a porté en silence et précieusement, en s'appuyant toujours et en tout sur la prière. Il arrivait parfois qu'on eût à demander à notre métropolitain de prendre une décision immédiate sur tel ou tel sujet, mais Monseigneur commençait toujours par prier, et ce n'est qu'après la prière qu'il prenait sa décision.

Les paroles du tropaire «modèle de douceur» conviennent particulièrement à Monseigneur. Son humilité était vraiment illimitée, ce qui lui permettait d'être en permanence serein et joyeux. Il avait le don de l'amour plein de tendresse. L'amour peut être absolument authentique, mais dénué de douceur, alors que notre métropolitain était toujours doux. Son secret était sa douce simplicité, son humilité, son entière soumission à la volonté de Dieu.

La vie du métropolitain Vladimir fut pleine de difficultés, je dirais même de tourments. Seuls ceux qui l'ont approché de près savent combien d'afflictions lui ont valu les diverses complications de la vie ecclésiastique. Elles l'épuisaient, détruisaient sa santé, sans pour autant ébranler son esprit de douceur et son amour des hommes.

¹ *Mitropolit Vladimir., Sviatitel'-molitvennik.* Paris, 1965, p. 233.

En ces jours de tristesse, soyons consolés par le fait que Monseigneur s'est trouvé parmi nous, que la lumière qu'il portait en lui a brillé pour nous. Lorsque les ténèbres s'épaississent, lorsque nous sommes envahis par le désespoir et les épreuves, nous savons que seule l'Église peut être notre refuge. C'est parce que notre défunt métropolitain a toujours vécu dans l'esprit de l'Église, ou, plus simplement, par l'Église, qu'il avait la force de préserver dans son âme la vérité du Christ. Dans son jeune âge, étant devenu moine, il ne pouvait prévoir que le Seigneur l'élèverait si haut, mais il a « obtenu par son humilité l'exaltation », conformément aux paroles de ce même tropaire.

L'humilité, la prière, le don de soi sans partage à Dieu, voilà ce qui faisait la force de Monseigneur, cette éternelle beauté de la personne devant laquelle tout homme se prosterne. Prions pour le repos de l'âme de notre hiérarque d'éternelle mémoire»¹.

C'est monseigneur Georges (Tarassoff) qui succéda au métropolitain Vladimir à la tête de l'Archevêché².

Cependant, revenons à Bussy et donnons la parole aux résidents et aux amis du monastère Notre-Dame-de-Toute-Protection.

Voici ce que rapporte le lecteur et chef de chœur d'église, Alexis Ciolkovitch³ :

Je suis venu pour la première fois à la Maison des Sœurs en 1955, à l'occasion de la fête de la Dormition de la Mère de Dieu ; j'avais alors 13 ans. Voici les noms des moniales qui y habitaient à cette époque : mère abbesse Eudoxie, mère Ia, mère Théodosie, mère Glaphyre, mère Serge. Les riassophores : sœur Justine, sœur Thaïs, sœur Hilaire, sœur Jeanne. Les postulantes : sœur Matrone, devenue ensuite sœur Anne⁴ (elle avait

¹ *Mitropolit Vladimir, Sviatitel'-molitvennik*. Paris, 1965. p. 235–236.

² Georges, archevêque de Syracuse, dans le monde Georges Tarassoff (1893–1981). Ingénieur chimiste. En 1916, pilote de guerre, envoyé au front occidental pour y étudier les principes utilisés par l'aviation française. Après la révolution de 1917, reste en Occident, en Belgique. Ordonné prêtre en 1930. Devenu veuf, se fait moine. Évêque-vicaire du métropolitain Vladimir en 1953. Après la mort de Mgr Vladimir, élu archevêque des églises russes d'Europe occidentale. Inhumé dans la crypte de l'église de la Dormition-de-la-Mère-de-Dieu à Sainte-Geneviève-des-Bois.

³ Alexis Ciolkovitch, né en 1941 à Paris. Chef de chœur. Diplômé de la Sorbonne et de l'École des langues orientales, a étudié la musique au Conservatoire russe Rachmaninoff. Enseigne le russe à l'université, dans les lycées et collèges ; le slavon, à l'école de l'Association des fervents du chant d'église. Chef de chœur dans diverses églises orthodoxes de France et d'Europe occidentale.

⁴ Sœur Anna, dans le monde Matrone Loulakoff (†1959). Tonsurée moniale par l'archimandrite Euthyme (Wendt) en 1957. Inhumée au cimetière de Bussy-en-Othe.



*Pâques 1966.
De gauche à droite : mère Serge
(Daragan), le lecteur Alexis
Ciolkovitch, une hôtesse du monastère*

*Mère Eudoxie et mère Marie
(Hamburg) au travail*



déjà 86 ans, tout le monde l'appelait Nianiouchka¹, je ne sais pas pourquoi), sœur Galina, de toute petite taille, devenue plus tard la riassophore Julianie, qui avait une voix merveilleuse (elle ne connaissait pas les notes de musique, ne savait pas lire le slavon, mais chantait parfaitement bien à l'oreille) et sœur Nathalie². Le prêtre du couvent était père Paul Poukhalsky, c'était le fils de l'archiprêtre Michel Poukhalsky. Il chantait en vrai ténor russe et connaissait les offices par cœur.

Un jour, voici ce qui arriva. Mère Justine était mourante. Mère Eudoxie ordonna aux sœurs de mettre leur habit et de venir à l'église lire la prière des agonisants. Le père Paul Poukhalsky déclara en arrivant : « Nous allons prier pour sa santé ! » On lui répliqua : « Mon père, c'est déjà trop tard, elle agonise ! » « Non ! Nous allons prier pour sa santé ! » Il célébra un office d'intercession, elle guérit et vécut encore plusieurs années.

En général, on savait prier dans ce monastère ! Surtout la mère supérieure, bien sûr. Il m'arriva d'éprouver personnellement la force de la prière des moniales. Je devais passer le concours d'agrégation. La sélection était sévère. Au couvent, on m'assura : « Nous allons toutes prier pour toi ». Et ce n'étaient pas des paroles en l'air ! À un certain moment, pendant l'examen, je sentis que je perdais pied : je devais écrire, mais je fus soudain envahi par le sentiment que je n'y arriverais jamais ! Tout à coup, je sentis presque physiquement la force de la prière des moniales. Cette dernière me souleva et me porta !

En 1959, père Paul Poukhalsky quitta le monastère ; au bout de quelque temps, mère Eudoxie fit venir père Alexis Pantchoulidzev. Avant de devenir prêtre, il était militaire et servait au Corps russe en France. Il monta en grade jusqu'à celui de colonel. Une blessure à la jambe l'avait rendu boiteux. Il se fit ordonner prêtre à l'âge de soixante-douze ans et vécut au couvent Notre-Dame-de-Toute-Protection jusqu'à sa mort. Lorsqu'il eut son attaque, il comprit qu'il ne vivrait plus longtemps. Alors il dit à mère Théodosie, qui s'occupait de lui : « Je meurs et je voudrais tant que l'office de mes funérailles soit célébré par monseigneur Méthode ». Mère Théodosie lui répondit : « Écoutez, mon père, nous sommes vendredi, monseigneur Méthode vient ici mardi. Mourez dimanche et, mardi, Monseigneur célébrera vos funérailles ! » « Vous croyez qu'il voudra bien ? » « Ah ça, je vous le garantis ! » « Merci, mère Théodosie, vous m'avez tranquillisé ! » Il mourut le dimanche et ses obsèques eurent lieu le mardi.³

¹ Nounou (en russe). (NDT).

² Postulante Nathalie, dans le monde Nathalie Veletsky. Quitte bientôt le monastère Notre-Dame-de-Toute-Protection.

³ Le prêtre Alexis Pantchoulidzev meurt le 11 février 1964. Inhumé au cimetière de Bussy-en-Othe.

Dans les années cinquante, une Anglaise de talent entra au monastère. D'abord riassophore, puis moniale, mère Marie se consacra à la traduction des offices du grec et du slavon en anglais. Mère Eudoxie, qui maîtrisait bien l'anglais, vérifiait minutieusement elle-même toutes les traductions. Elle aimait beaucoup mère Marie.

Je venais régulièrement passer mes vacances au monastère, parfois j'y restais tout l'été. J'y ai passé deux fois le Grand Carême. À partir de 1957, je suis venu tous les ans y passer la Semaine Sainte et les fêtes de Pâques. Et ce, pendant vingt-sept ans, jusqu'en 1984.

La mère supérieure a joué dans ma vie un rôle unique. Je crois qu'elle m'aimait vraiment. C'est toujours avec gratitude que je me rappelle ses paroles : « Mon garçon, nous avons de la place pour nos hôtes, mais parfois les pèlerins sont trop nombreux et nous sommes obligés de leur refuser l'hébergement. Mais tu dois savoir que, quel que soit le nombre de visiteurs, il y aura toujours une place pour toi ».

Récemment, j'ai vu, pour la première fois, mère Eudoxie en rêve. D'habitude, si je vois des gens en rêve, je les vois d'une manière floue. Au contraire, mère Eudoxie m'est apparue comme si elle était vivante et si proche ! En la voyant, j'ai ressenti une immense joie. Elle portait son habit monastique noir. Je lui ai dit : « Mère Eudoxie, priez pour moi là-haut ! » Elle ne m'a pas répondu, mais j'ai cru comprendre qu'elle était venue pour me rappeler que je devais davantage penser à mon âme, à la pénitence¹.

¹ L'auteur de cet ouvrage peut ajouter ce qui suit :

Lorsque la mère supérieure Olga m'a fait venir pour me confier l'écriture de la biographie de mère Eudoxie, j'ai été fortement troublée, car je n'avais pas personnellement connu la fondatrice de notre monastère (ayant rejoint la communauté après sa mort) et je ne savais d'elle que ce que j'avais entendu dire autour de moi. J'ai tenté de retrouver ses archives, mais sans résultat : il n'y avait aucun document nulle part. Aucune des sœurs ne pouvait même me dire où était née mère Eudoxie. Dans certains articles biographiques on indiquait Yalta, mais la moniale Élisabeth se souvenait que c'était Moscou. Découragée par ces vaines recherches, je suis retournée dans ma cellule et me suis allongée pour me reposer un peu.

Je fais très rarement des rêves ; si j'en fais, je n'y prête aucune attention et les oublie aussitôt. Cette fois-ci, après m'être assoupie, j'ai vu soudain mère Eudoxie entrer dans ma cellule dans son habit monastique complet et s'asseoir à mon chevet. Elle m'a beaucoup plu, dès le premier coup d'œil, surtout parce que son regard était si doux ! Mère Eudoxie semblait tout à fait vivante. Je lui ai dit : « Ma mère, vous êtes donc en vie ! Alors dites-moi vous-même, où êtes-vous née ? » Elle ne m'a pas répondu, restant simplement quelque temps avec moi, puis s'est levée et est sorti de ma cellule.

Le lendemain matin, mère Élisabeth m'a dit : « Je me suis souvenue où se trouvent certains papiers de notre supérieure défunte ». À partir de cet instant, les documents concernant mère Eudoxie se sont mis à se déverser sur moi, comme d'une corne

Mère Eudoxie avait le sens de l'humour. Elle aimait rire et lorsqu'elle riait, c'était de bon cœur, d'un rire sain, gai et contagieux. Même mère Ia, si sévère d'habitude, riait avec sa mère abbesse.

Elle était comme une mère pour toutes les sœurs et pour nous tous qui la connaissions intimement. Je pourrais comparer les sœurs du monastère aux douze grandes fêtes. Il est impossible de ne pas aimer les grandes fêtes : la Nativité, l'Épiphanie, la Transfiguration... La mère supérieure trônait au-dessus des sœurs comme la fête de Pâques, car on sentait en elle la plénitude pascale. Il fallait voir avec quel calme impassible mère Eudoxie dirigeait le monastère ! Elle dirigeait ses moniales avec souplesse et sans forcer. Les obédiences distribuées étaient mystérieusement celles dont elles avaient besoin et ses paroles étaient justement celles qu'elles devaient entendre.

Toutes venaient vers la mère supérieure, bien entendu, avec leurs peines. Elle savait consoler comme personne.

Le prêtre Alexis Pantchoulidzev écrivait à un ami :

Le 23 juillet 1961

...Ma vie [à Paris] était paisible. Je m'occupais de tableaux avec les antiquaires, et j'arrivai à l'âge de 67 ans sans gros problèmes. À 67 ans, c'est-à-dire il y a 10 ans, j'eus une petite attaque et je dus aller dans une maison de convalescence..., où je vécus merveilleusement pendant deux ans, à Paris même. Après, on nous transféra à Gagny... Dans cette

d'abondance. Il était important, aussi de trouver des témoignages vivants de personnes qui l'avaient bien connue pour faire revivre son image lumineuse devant le lecteur. C'est ce qui m'a incitée à insérer dans ce livre des interviews de ses contemporains.

Pour cela, mère Olga m'a conseillé de m'adresser au chef de chœur Alexis Ciolkovitch. Je l'ai appelé (ce que je n'avais jamais eu l'occasion de faire auparavant) et nous avons eu au téléphone le dialogue suivant : « Bonjour Alexis Vladimirovitch ! Je suis la moniale Silouana du monastère Notre-Dame-de-la-Protection de Bussy-en-Othe ». « Ah ! Bonjour ! Vous savez, j'ai justement vu mère Eudoxie en rêve il y a trois jours ! » etc. (voir ci-dessus). La coïncidence de nos rêves était bien surprenante. Après m'être entendue avec Alexis Ciolkovitch et être convenus de nous rencontrer, je suis allée rejoindre ma cellule et me suis heurtée, en chemin, à Maria Kretchétova, qui venait tout juste d'arriver (l'historienne d'art moscovite Maria Kretchétova est la fille de l'archiprêtre Nicolas Kretchétov et la nièce de l'archiprêtre Valérien Kretchétov). Elle m'a offert un livre de père Valérien qui venait de paraître en Russie. J'ai pris le livre et je l'ai ouvert par hasard à un chapitre où père Valérien parlait de l'apparition des défunts. Mon regard s'est posé aussitôt sur les mots : « ... le monde d'ici-bas et l'autre monde sont très étroitement liés ».

Tous ces événements m'ont confirmé dans l'idée que mère Eudoxie supervisait en personne l'écriture de l'histoire de sa vie et qu'il fallait absolument que je fasse ce travail.



*Évêque Sylvestre (Haruns) en visite chez les sœurs à Bussy-en-Othe.
À sa gauche, père Alexis Pantchoulitzev*

maison, qui avait la réputation d'être excellente, je ne me plaisais pas du tout. Le jour de la Saint-Séraphim-de-Sarov, pendant que je priais à l'église, j'eus une vision qui fut pour moi comme un appel à la prêtrise. J'en fis la demande au métropolite et je reçus bientôt une réponse. À l'âge de 71 ans, je me mis à fréquenter pendant six mois les cours de notre Institut de Théologie de la rue de Crimée. Le 15 juillet 1956, je fus consacré diacre et, le 28 août de la même année, prêtre, par l'évêque Méthode à l'église du cimetière de Sainte-Geneviève-des-Bois...

De son vivant, père Alexis aimait répéter: «Si je suis rendu digne d'avoir de l'audace auprès de notre Seigneur, mon autel ici ne sera jamais abandonné». Il y a cinquante ans qu'il est mort, et nous pouvons témoigner que notre monastère de Bussy-en-Othe a toujours eu des prêtres¹ pour y officier et que la liturgie y a toujours été régulièrement célébrée. Cela nous permet d'espérer que père Alexis a reçu de Dieu l'audace de prier pour son autel, pour le monastère, pour toutes les moniales et tous les résidents.

Après la mort de père Alexis Pantchoulidzev, pendant neuf ans, il n'y eut pas au monastère Notre-Dame-de-Toute-Protection, de prêtre à demeure. La mère supérieure Eudoxie, avec la bénédiction de l'archevêque, invitait tel ou tel prêtre pour célébrer la liturgie le dimanche et les jours de fête. L'archimandrite Job venait régulièrement de son skite pour confesser les sœurs et célébrer les offices. En 1973, c'est le hiéromoine Gabriel (Patacsi)² qui vint vivre au monastère et devint le recteur de son église. Il vécut pendant dix ans à Bussy-en-Othe, jusqu'à sa mort en 1983.

Voici le récit de l'archiprêtre Michel Fortounatto³:

Lorsque je fis la connaissance de l'abbesse Eudoxie dans les années soixante, j'avais près de trente ans. Elle était certes bien plus âgée que

¹ En Europe occidentale, on manque de prêtres orthodoxes.

² Le hiéromoine Gabriel, dans le monde Georges Patacsi (1932–1983), d'origine hongroise, naît à Budapest dans une famille catholique. Fait des études supérieures de théologie et de philosophie, maîtrise sept langues: le hongrois, le russe, l'anglais, le français, l'italien, l'allemand et le grec. Ordonné prêtre en 1962. En 1972, se convertit à l'orthodoxie en conservant sa dignité de prêtre. Devient moine en 1979. Enseigne l'histoire de l'Église byzantine à l'Institut de Théologie Saint-Serge. Inhumé au cimetière de Bussy-en-Othe.

³ L'archiprêtre Michel Fortounatto est né en 1931 à Paris. Études au Corps des cadets russes à Versailles. Participe à la guerre d'Algérie comme officier dans une unité de chars de combat. Diplômé de l'Institut de Théologie Saint-Serge en 1956, docteur en théologie. En 1962, s'établit en Angleterre. Chef de chœur de la cathédrale Notre-Dame-de-la-Dormition à Londres. Prêtre, puis archiprêtre (1969). Un des spécialistes les plus compétents en théorie et histoire du chant d'Église orthodoxe.

moi. En 1960, nous venions tout juste de nous marier, ma femme et moi, et nous habitions à Lyon. Bussy se trouve à peu près à mi-chemin entre Lyon et Paris. Ma première rencontre avec mère Eudoxie eut lieu à Bussy. À cette époque, je me passionnais pour la musique d'église. Mère Eudoxie encourageait beaucoup cela. Elle venait me demander conseil sur la manière d'organiser le chœur du couvent Notre-Dame-de-Toute-Protection, car il y avait peu de choristes et aucune sœur ne savait diriger. Le chœur du monastère avait besoin d'aide. Je voulais voir si mère Eudoxie était elle-même capable de chanter et je me rendis compte qu'elle connaissait parfaitement les offices, ce qui me fit grande impression. Je venais tout juste de terminer mes études à l'Institut de Théologie, toutes les subtilités liturgiques étaient encore fraîches dans ma mémoire et je pus donc apprécier à sa juste valeur son expérience de psalmiste. Elle savait absolument tout et souhaitait que ses moniales (surtout celles qui faisaient partie du chœur) étudient le Typikon en profondeur.

Au même moment, je fis la connaissance de mère Marie (Hambourg) qui traduisait les services religieux orthodoxes en anglais. Ma femme et moi, nous pensions justement nous installer en Angleterre et cette rencontre avec mère Marie joua un rôle important dans ma vie. Plus tard, nous avons eu plus d'une occasion de nous voir et de correspondre; je lui demandais ses traductions, et elle me les donnait ou me les envoyait volontiers.

Je compris alors que mère Eudoxie était une personne qui voyait large. D'une part, elle était l'incarnation même de sa responsabilité d'abbesse à Bussy, mais, d'autre part, elle alliait cela avec une largeur de vues peu commune, avec le souci du destin de l'orthodoxie. Parlant l'anglais, la mère supérieure pensait, si l'on peut dire, à l'échelle de l'Amérique tout entière. Elle encourageait mère Marie dans ses travaux de traduction, présumant que les livres liturgiques orthodoxes pourraient être publiés en Angleterre et finiraient un jour par trouver une demande en Amérique.

Elles discutaient en ma présence de terminologie. À propos, par exemple, du nom donné en russe à la Vierge Marie: «Bogoroditsa». Il est composé de deux notions qui paraissent incompatibles (enfanter et Dieu), parce que personne ne peut enfanter Dieu. Pourtant, nous l'appelons Bogoroditsa, «celle qui enfanta Dieu». En anglais il n'y avait aucun mot de ce genre, à part le mot bien disgracieux de «Birthgiver» (inventé, je crois, par les premiers émigrés russes), autrement dit «celle qui donne naissance»; cette expression sonne mal, l'accent n'est pas au bon endroit, et elle ne prit pas. Mère Eudoxie fit preuve d'audace et de responsabilité et opta pour l'utilisation dans son édition du mot grec de Theotokos.

On peut dire que ce fut une décision inspirée. Plus tard, Theotokos fut largement utilisé dans les traductions étrangères des services religieux orthodoxes. Je ne sais pas si cet usage a été inspiré par mère Eudoxie ou si la voie de propagation de ce mot fut autre, en tous cas, elle fut l'une des premières à l'utiliser. Les Anglais ne l'acceptèrent pas, pourtant, et appellent la Vierge Marie simplement Mother of God, en considérant que c'est la même chose. Chez les Grecs anglais, c'est bien sûr Theotokos. Mais toute l'Amérique connaît ce mot et l'utilise largement.

Nous vivions déjà en Angleterre, ma femme et moi, quand j'appris l'arrivée à Londres de mère Eudoxie et de mère Marie. J'ai demandé à les rencontrer, parce que je voulais savoir ce qu'elles pensaient de nos offices en anglais que nous venions tout juste de commencer, je mettais moi-même en musique les textes anglais. Je leur fis écouter l'enregistrement de la vigile que nous avions réussi à faire dans notre cathédrale (c'était la première vigile en anglais). Elles écoutèrent avec beaucoup d'attention et approuvèrent. Mère Eudoxie répondait à toutes mes questions avec une connaissance parfaite du sujet. Cela concernait aussi bien les traductions en anglais que mes harmonisations.

Je me souviens que mère Marie attira mon attention sur le fait qu'en anglais, l'accent tonique tombe souvent sur la préposition. Par exemple, dans Lord have mercy upon us. Ce n'est pas le pronom us qui est accentué ici, mais la préposition upon et il faut en tenir compte dans la transcription musicale.

Lors de ce séjour, nous sommes allés rendre visite à la sœur de mère Marie. Elle avait un nom un peu étrange pour une femme : Michael. On sait que leur père, Mark Hambourg, fut un célèbre pianiste, émigré de Russie en Angleterre. Michael était également une remarquable pianiste. Elle nous joua du piano... Et comme elle jouait ! C'était inoubliable ! Mère Marie était sans aucun doute très musicienne aussi de nature, c'est pourquoi elle réagissait avec subtilité à toutes les difficultés qui surgissaient quand il fallait adapter tel ou tel texte pour qu'il soit chanté par le chœur.

La mère abbesse était une nature étonnante. Elle me frappait par sa tranquillité. Quand on venait lui poser des questions sur des affaires courantes, elle répondait avec calme et simplicité, en donnant l'impression d'être spécialiste en tout. Mère Eudoxie était si intelligente que ses réponses étaient remarquables à toutes les questions. Cela concernait surtout la vie intérieure. Chose importante : elle était bienveillante, n'exerçant jamais de pression sur personne. En même temps, elle savait être ferme, parce que la vérité, c'est la vérité. C'était une mère. Son ascendant en tant qu'abbesse était extraordinaire. Je voyais cela pour la première fois de ma vie et ce fut une révélation pour moi.

Je connaissais aussi sa sœur, l'abbesse Dorothée. Quel contraste entre les personnes parfois ! Elles étaient bien différentes. Mère Eudoxie était une reine. Elle régnait sur la vie. Il semblait que, dans son âme, il n'y avait ni peur, ni anxiété. Tout ce qui se faisait avec sa bénédiction se déroulait bien et dans une atmosphère bienveillante. Mère Dorothée était autre. Je ne veux pas la déprécier, parce que c'était une femme sensée, une bonne ménagère et une personne très serviable. À Moisenay, c'est elle qui s'occupait des vieux et en le faisant bien. Cependant, elle n'avait pas l'envergure de mère Eudoxie.

À Moisenay, chez mère Dorothée, c'était l'archimandrite Euthyme qui officiait. Je le connaissais parce qu'il était venu à l'Institut de Théologie à l'invitation du conseil des professeurs. Il parlait avec les étudiants, qui apprirent à l'aimer, et plusieurs d'entre eux devinrent ses enfants spirituels. Père Euthyme était un sage, on sentait en lui un véritable don de stares. Son aspect était non moins remarquable : un long visage ascétique. Nous autres étudiants, nous allions souvent à Moisenay. Avec quel amour il nous accueillait ! Nous sentions l'amour et la bonté émanant de lui. Dans le monde, il avait été ingénieur dans la construction navale... Cela en disait déjà long. Pourquoi ? Parce que cela signifiait qu'il connaissait bien les mathématiques. Qu'une telle personne puisse devenir un ascète fut pour nous une révélation.

Voici deux exemples. Un jour, le jeune homme immature que j'étais demanda à père Euthyme : « Que puis-je faire de moi ? Je suis si immature et il y a tant de choses dans la vie que je ne comprends pas ». Il répondit à ma question par une question : « Savez-vous quel âge avait Emmanuel Kant lorsqu'il écrivit son premier livre ? » C'est alors que je commençai à comprendre que la maturité d'une personne dépend de ce qu'elle fait, de ce qu'elle crée, et non pas seulement des émotions qu'elle ressent dans son for intérieur. Père Euthyme m'apprit que Kant écrivit son premier livre à soixante ans. J'en pris note et me calmai, voyant que j'avais encore pas mal de temps devant moi. C'était bien là père Euthyme, il trouvait aussitôt ce qu'il fallait dire dans tel ou tel cas.

L'autre exemple. Un jour, une jeune fille que nous connaissions bien se joignit à nous alors que nous allions à Moisenay. Elle avait des problèmes et voulait demander conseil à l'archimandrite Euthyme. À cette époque, un homme qui lui était certainement cher s'était mis à lui faire la cour. En raison des difficultés rencontrées à ce moment là et pensant préférable de se séparer de lui, la jeune fille demanda au père Euthyme : « Que dois-je faire ? » Et il répondit : « Que deviendra-t-il ? » Autrement dit, changeant de tonalité, il lui fit comprendre qu'elle devait penser à lui et non à elle-même.



Père Euthyme, 1964



Mère Dorothée



*Mère Eudoxie et le futur père Michel Fortounatto, 1962.
Au dos de la photographie, il est écrit :
« On the way from Lyon to London »*

À l'époque où nous autres, étudiants de l'Institut de Théologie, nous nous rendions à Moisenay, père Euthyme avait commencé à construire une église dans l'ermitage. C'était dans les années cinquante. Il la bâtissait de ses propres mains mais, âgé et faible, il avait du mal. Nous l'aidions. Je me souviens que je mélangeais le ciment. Un d'entre nous, l'étudiant Lionia Nikolsky, qui devint également prêtre plus tard, l'aidait beaucoup et était même resté habiter à l'ermitage pour construire l'église. Avant, l'église Notre-Dame-de-Kazan à Moisenay se trouvait dans la cave de la maison. Père Euthyme y avait célébré mon mariage avec ma femme. On nous conseillait de nous marier à Paris, dans la cathédrale, mais nous aimions tant père Euthyme que nous voulions que ce soit lui qui nous marie.

Mère Dorothee prenait soin des petits vieux. C'étaient tous des émigrés russes qui n'avaient pas où aller. Un jour, je lui avais proposé de leur organiser un concert. Elle fut d'accord, et je passai tout une soirée à les occuper : je leur déclamais des vers et chantais des chansons en m'accompagnant d'un instrument de musique. Père Euthyme était lui aussi venu m'écouter, il était là, assis à sourire.

Pendant l'un de mes voyages à Bussy-en-Othe, j'appris en m'entretenant avec mère Eudoxie que, peu avant mon arrivée, le couvent avait reçu la visite de l'évêque catholique local. Surpris, je lui demandai pourquoi il était venu. Elle me répondit : « Eh bien oui, cela arrive, il s'intéresse à notre vie monastique et vient parfois nous rendre visite ». Je compris alors qu'à cette époque, le monastère avait déjà une énorme importance dans la région, qu'il était très estimé.

À la fin des années soixante, la Maison des Sœurs comptait vingt religieuses. Il n'est pas possible de parler de chacune en détails. Nous citerons au moins certaines d'entre elles.

En 1960, le monastère accueillit la moniale Marthe (Menchikoff)¹, née à Simferopol, une âme des plus généreuses. Son obédience consistait à s'occuper de la basse-cour.

En 1961, on vit arriver la moniale Marie (Iglitsky)². Mère Eudoxie lui confia la direction du chœur. Voici ce qu'elle en dit dans l'une de ses lettres :

¹ La moniale Marthe, dans le monde Marie Menchikoff, née Fedtchenko (1898–1971). Veuve. Tonsurée en 1973 par l'archimandrite Job (Nikitine). Inhumée au cimetière de Bussy-en-Othe.

² La moniale Marie, dans le monde Miriam Iglitsky (1911–2003), est née en Suisse. Chef de chœur au monastère Notre-Dame-de-Toute-Protection. Ordonnée riassophore en 1965 par l'archimandrite Job (Nikitine), puis moniale du petit schème (1994) par l'archevêque Serge (Konovaloff). Inhumée au cimetière de Bussy-en-Othe.

...Pour être honnête, il faut encore parler du talent de notre chef de chœur, sœur Marie, qui a su créer un chœur à partir de rien. Diplômée du conservatoire de Genève, elle a remarquablement su épouser le style du chant d'Église russe. Elle aime, par-dessus tout, les anciens chants liturgiques russes appelés Znamenny, surprenant pour une Suisse!

En 1962, c'est la future abbesse Alexandra¹ qui entra au monastère. Elle était, dans le monde, princesse Ileana, fille du roi de Roumanie Ferdinand I^{er} de la dynastie des Hohezollern-Sigmaringen et de la reine Marie, née duchesse d'Édimbourg.

En septembre 1964, mère Eudoxie partit en Amérique pour six semaines en compagnie de mère Marie (Hambourg) et de sœur Ileana, alors simple postulante. Mère Eudoxie et mère Marie voulaient savoir s'il était possible d'y publier les textes liturgiques traduits du slavon. Cette fois, leur mission échoua, et l'édition à laquelle elles rêvaient ne put être réalisée que plusieurs années plus tard. Quant à sœur Ileana, elle voulait trouver un terrain à acheter pour y fonder, avec l'aide de Dieu, un monastère orthodoxe. Elle disposait de moyens pour cette opération, ayant des bijoux de famille, un diadème de grand prix, entre autres. En 1967, après avoir pris l'habit, elle fonda un monastère en Amérique et en devint la supérieure. Quatre ans plus tard, mère Eudoxie fit un autre voyage en Amérique, cette fois en compagnie de mère Théodosie. Les moniales se rendaient à la fête de la consécration de la nouvelle église de la Transfiguration à Elwood City, État de Pennsylvanie, où l'abbesse Alexandra avait fondé son monastère.

Au cours de son premier voyage, mère Eudoxie logeait à New-York chez Irina Lomasney, née princesse Tchavtchavadzé, et avait fait la connaissance de la demi-sœur d'Irina, Hélène Leuchtenberg de Beauharnais. Toute la famille du duc de Leuchtenberg était encore sous le choc, car leur fils et frère Georges venait de mourir d'un cancer à l'âge de trente-six ans.

Hélène était au cimetière, sur la tombe de son frère, lorsqu'on lui dit qu'une abbesse orthodoxe de France voulait la voir. Elles se rencontrèrent, et mère Eudoxie lui dit le plus simplement du monde : « Venez chez nous à Bussy ! Vous nous serez d'un grand secours ! » Ayant reçu cette invita-

¹ L'abbesse Alexandra, dans le monde princesse Ileana de Roumanie (1909–1991), est née à Bucarest. Épouse en premières noces Antoine de Habsbourg-Toscane, archiduc d'Autriche et prince de Toscane, dont elle a six enfants. En secondes noces, épouse le professeur Stefan Issarescu. Reçoit la tonsure comme riassophore en 1966 des mains des archimandrites André (Scrima) et Job (Nikitine), puis, en 1967, comme moniale du petit schème des mains de l'archimandrite André (Scrima). Se rend par obédience aux États-Unis en 1967 pour y fonder le monastère de la Transfiguration-du-Seigneur en Pennsylvanie, dont elle est la première abbesse.



*Novice Ileana
(princesse roumaine dans le monde)*

*La famille royale de Roumanie.
Le troisième à partir de la gauche
est le roi Ferdinand; la dernière
à gauche est la princesse Ileana,
que la reine Marie
tient affectueusement,
le bras sur l'épaule*



*Mère Alexandra
(dans le monde princesse Ileana),
près de l'entrée de la maison
du couvent*



Mère Marthe (Menchikoff) nourrit les poules

tion, Hélène n'hésita pas un instant : en décembre, elle fit sa valise pour se rendre en France et entrer au monastère, persuadée que le Seigneur Lui-même l'appelait par mère Eudoxie.

Sœur Hélène prononça ses vœux en 1979 et devint moniale du petit schème sous le nom d'Élisabeth. Elle racontera plus tard :

Lorsque le Seigneur voulut m'arracher à la vanité de la vie dans le monde, et grâce à la bonté de la Mère de Dieu, je fis la rencontre de mère Eudoxie. Je compris au bout d'un certain temps quelle femme extraordinaire c'était. En elle, il y avait tout ce que j'ai toujours cherché dans les êtres humains : sérénité, humilité, spiritualité, patience infinie, amour sans la moindre sensiblerie, simplicité, bon sens et équilibre. Je ne peux oublier qu'un jour, au tout début de mon séjour, je lui dis pendant notre entretien que je cherchais un « vrai » monastère. (J'avoue que mon idée d'un vrai monastère n'était pas fondée sur mon expérience, mais sur ce que j'avais lu dans les livres). Avec une grande dignité, mère Eudoxie se leva de sa chaise, sans dire un mot s'approcha de la fenêtre et regarda, avec tristesse, au loin. Je fus tellement frappée que je partis le cœur serré, en me demandant avec horreur comment j'avais pu dire une chose pareille à quelqu'un qui s'était sacrifié entièrement, qui avait accompli au service de Dieu, dans le monachisme, des travaux au-dessus de ses forces, attiré des femmes qui voulaient partager cette même vie et fondé ce monastère.

Sa plus grande joie était de voir les sœurs vivre et accomplir leurs travaux en bonne entente. Mère Eudoxie était pleine d'amour pour les sœurs et portait la croix de chacune d'elles.

C'est avec le sourire que mère Élisabeth raconta que ses premiers pas dans le monastère avaient été assombris par une pensée obsessionnelle qui lui rongea l'âme. Elle s'imaginait que la mère supérieure allait inévitablement la mettre à la porte tôt ou tard et ne la garderait pas au nombre de ses moniales. En fin de compte, elle comprit qu'il valait mieux avouer cette obsession à mère Eudoxie. Après avoir écouté la postulante, la supérieure, sans dire un mot, prit une feuille de papier et écrivit d'une main ferme : « Je m'engage par la présente à ne pas mettre sœur Hélène à la porte. Mère Eudoxie ». Et elle ajouta en haut de la feuille : « De plus, je l'aime ». Sœur Hélène sentit dans ce « je l'aime » non pas une amabilité d'usage, mais une vérité venant du plus profond du cœur.

Dans ses souvenirs à propos de l'abbesse, la moniale Élisabeth soulignait que mère Eudoxie se chargeait des croix de ses religieuses. De toutes les croix de toutes les sœurs. Ce qui est très rare. C'est pourtant l'impression qui finit par se former dans l'esprit de mère Élisabeth et des

nombreuses personnes qui s'adressaient à mère Eudoxie pour trouver une aide spirituelle. Ayant elle-même éprouvé dans sa jeunesse bon nombre de malheurs, ayant traversé les tempêtes de ce siècle cruel sans perdre espoir, la mère abbesse avait acquis ce don, témoin d'un monde intérieur riche et d'une profonde prière.

Voici le récit de Nina Mojaïsky¹ :

En 1958, en se préparant à la retraite, mon beau-père, Alexis Mojaïsky, ingénieur chimiste de profession, acheta une maison près du monastère Notre-Dame-de-Toute-Protection, à Bussy-en-Othe. Il connaissait déjà bien le monastère, pour y être venu plus d'une fois aider mère Eudoxie et les sœurs à construire la chapelle dédiée à Saint Séraphim de Sarov. Il s'y installa avec ma belle-mère, Olga Mojaïsky; mon mari Michel et moi venions souvent les voir. En 1959, mon mari fut appelé sous les drapeaux, et je vins habiter à Bussy avec nos trois enfants.

Mère Eudoxie était d'allure majestueuse, ce qui ne l'empêchait pas d'être tout à fait accessible et souriante. Il était facile de communiquer avec elle, mais aucune familiarité n'était possible. En ce temps-là, il y avait beaucoup de petites boutiques à Bussy; j'allais faire les courses avec mes enfants et, au retour, je passais au monastère pour m'entretenir avec mère Eudoxie. L'atmosphère qui y régnait était simple et cordiale. Les moniales aimaient nos enfants, qui se dispersaient aussitôt vers différentes sœurs. Chacun avait sa religieuse préférée: mère Serge s'occupait de Catherine, mère Blandine de Nicolas et mère Théodosie d'Irène, la considérant d'ailleurs comme sa propre fille qu'elle m'aurait chargée d'élever. Mère Blandine avait avec Nicolas des conversations d'homme parce qu'elle conduisait un tracteur et labourait la terre, prenant souvent Nicolas avec elle. Pendant ce temps, je montais voir mère Eudoxie pour lui poser une question qui me préoccupait. Elle me recevait tranquillement. Je lui exposais mon problème. Ayant reçu une réponse, je redescendais et récupérais les enfants. Tout se passait de façon très naturelle.

Notre Catherine déclara à l'âge de six ans qu'elle serait moniale et voulait officiellement prononcer ses vœux. Mère Eudoxie l'écouta avec tout le sérieux possible, manifesta du respect pour son souhait, ajoutant qu'il était un peu tôt, qu'on verrait plus tard. Mère Serge dit à Catherine: «Vois-tu, le plus important pour une moniale, c'est l'obéissance, et tu n'es pas obéissante». La petite répondit: «Ce n'est pas grave,

¹ Nina Mojaïsky, née Volokhoff en 1937 à Paris. Diplômée de HEC, de l'École des langues orientales, en russe et en grec. Membre actif de l'ACER, traductrice. Épouse de Michel Mojaïsky.



Mère Théodosie (Solomiansky),
1966



Sœur Hélène, future mère Élisabeth
(Leuchtenberg de Beauharnais).
Début des années 70

« Я беру
 твою клятву! »
 28/IV 1968
 +
 Св. Елены
 Зыков не берю клятву
 с. Елены
 Ум. Еленис
 +

Note de mère Eudoxie à la sœur Hélène: «Je m'engage par la présente à ne pas mettre sœur Hélène à la porte. Abbessse Eudoxie. De plus, je l'aime»

je serai moniale Théodosie». Il faut dire que mère Théodosie le prit avec humilité.

Un jour que nous faisons route en auto, mon mari et moi, de Paris à Bussy, une voiture venant en sens inverse nous percuta. Sous le choc de la collision, ma tête traversa le pare-brise. Mon visage était tailladé, j'étais tout en sang. Notre voiture était sévèrement endommagée et de braves gens nous proposèrent leur aide.

Pour ne pas effrayer les enfants, je les priai de m'emmener d'abord au monastère Notre-Dame-de-Toute-Protection et non à la maison. Mère Eudoxie m'allongea sur son lit dans sa cellule, et les sœurs appelèrent aussitôt le docteur. C'était un simple médecin de campagne mais très expérimenté. Il me posa dix points de suture sur ma lèvre fendue et le fit avec un tel art qu'il n'en est resté aucune trace. Mère Eudoxie tenait une lampe au-dessus de moi et je serrais la main de mon mari, car il n'y avait aucune anesthésie et il fallait supporter. Pendant l'opération, mère Théodosie discutait avec le docteur (non croyant) au sujet des propriétés de l'eau bénite : elle l'assurait que l'eau bénite ne s'altère pas durant des années et, pour le prouver, elle lui apportait des flacons contenant de l'eau bénite de différentes années.

La princesse roumaine Ileana et Hélène, la duchesse de Leuchtenberg de Beauharnais, entrèrent dans les années soixante comme postulantes au monastère. Il y eut donc parmi les résidentes du monastère trois princesses à la fois : la moniale Blandine (princesse Obolensky) et les postulantes Ileana et Hélène. Il y eut probablement des rumeurs à ce sujet dans le village. Un jour que je rentrais chez moi, en passant devant la Maison des Sœurs, je fus témoin de la scène suivante : deux petites filles françaises de neuf ou dix ans entrouvraient tout doucement la grille et pénétraient dans la cour du monastère. Près du portail, il n'y avait que mère Blandine, vêtue d'une vieille robe bien modeste. Personne d'autre. Se prenant par la main pour se donner du courage, les petites filles s'approchèrent d'elle et lui dirent : «Madame, on peut vous demander quelque chose?» «Mais bien sûr, mes enfants. Je vous écoute». «C'est vrai qu'il y a de vraies princesses qui habitent dans votre couvent?» «Mes enfants, dans un monastère il n'y a pas de princesses et il ne peut pas y en avoir. Nous sommes toutes des sœurs, tout simplement. Les religieuses quittent le monde et refusent tous les titres», répondit mère Blandine. «Oui, madame, merci. Ne nous grondez pas, mais nous voulons vous demander quelque chose ! Cachez-nous quelque part, s'il vous plaît, dans un endroit d'où nous pourrions apercevoir les princesses, même de loin. Nous vous en supplions. Nous allons être sages !»

À cette époque, nous étions en désaccord, ma belle-mère et moi : elle exigeait que je fasse la révérence devant la princesse Ileana, mais moi,

je refusais, avec le même argument : « Du moment qu'elle a choisi de vivre dans un monastère, elle n'est plus une princesse mais une postulante ».

Il y avait, bien sûr, un personnage inoubliable : Alexandre Sévriouguine. Pendant la guerre voici ce qui lui arriva. Il se trouvait en prison. Malgré l'obscurité il vit une planche noire suspendue dans un coin. Bien qu'il se dît non croyant, il se tourna vers la planche avec cette supplication : « Seigneur, si Tu existes, fais-moi sortir de là, et je consacrerai ma vie tout entière à la Très Sainte Mère de Dieu ! » Cette nuit-là, une bombe tomba près de cet endroit et il réussit à s'enfuir. Plus tard, il vint au monastère et y vécut jusqu'à sa mort, en aidant les sœurs dans leurs durs travaux.

En 1968, sœur Lydie (Zilberkrein) entra au monastère. Elle fut consacrée moniale du petit schème par père Job (Nikitine) en 1969, avec le nom de Parascève. Au bout de deux ans, elle quitta Bussy-en-Othe et partit pour la Terre Sainte au monastère russe de l'Ascension, sur le Mont des Oliviers. Elle y fut élevée au rang d'abbesse (1984–1989).

En 1971, le couvent accueille Antonine Ossorguine¹. Son nom est associé à la création, à Paris, d'une école du jeudi que fréquentèrent plusieurs générations d'enfants d'émigrés russes. Elle s'appelait ainsi parce qu'à cette époque, en France, les enfants n'avaient pas classe ce jour-là. Dans cette école, on enseignait aux enfants le catéchisme, la grammaire et la littérature russes, l'histoire de Russie... Antonine Ossorguine avait une véritable vocation de pédagogue.

Elle aimait beaucoup mère Eudoxie et venait souvent à Bussy. Prendre l'habit était le plus grand de ses désirs, et elle finit par remettre son école entre les mains de Nathalie Sollogoub². En 1974, Antonine Ossorguine fut tonsurée par père Job (Nikitine) moniale du petit schème et reçut le nom de Séraphime, en l'honneur de saint Séraphim de Sarov.

Les moniales et tous les résidents du monastère se souviennent de la venue à Bussy d'Alexandre Soljenitsyne.

¹ La moniale Séraphime, dans le monde Antonine Ossorguine (1901–1985), est la fille de l'archiprêtre Michel Ossorguine. Est née dans la propriété de Serguievskoyé, près de Kalouga. En France depuis 1931. Lectrice à l'église Saints-Constantin-et-Hélène à Clamart. Directrice de l'école du jeudi d'abord à Clamart, puis à Paris. Inhumée au cimetière de Bussy-en-Othe.

² Nathalie Sollogoub (1912–2008), fille de l'écrivain Boris Zaïtseff. Émigre en 1922. Dans sa jeunesse membre actif de l'ACER. 1970 : directrice de l'école du jeudi de la cathédrale Saint-Alexandre-Nevsky. Rassemble et fait éditer les œuvres posthumes de son père. Hérite de la maison de son père acquise à Bussy-en-Othe près de la Maison des Sœurs, où elle passe les vacances d'été avec sa famille.

Voici ce que rapporte Nikita Struve¹ :

Mon épouse, Marie Eltchaninoff, connaissait mère Eudoxie depuis l'époque de Rozay-en-Brie (où elle assista à la prise d'habit de mère Théodosie). Il lui est arrivé aussi de se rendre à Moisenay pour y passer une période de convalescence après une grave maladie. Je me suis trouvé à Moisenay tout de suite après la guerre, à l'âge de quatorze ans, et je revois distinctement mère Eudoxie à l'entrée du réfectoire, en train de préparer la soupe pour les visiteurs dans un énorme chaudron.

Nous avons connu le couvent Notre-Dame-de-Toute-Protection à la fin des années quarante. Nous étions très jeunes, mère Eudoxie appartenait à la génération de mes parents, mais avait sans aucun doute le don de communiquer avec la jeunesse. La mère abbesse nous recevait cordialement dans sa petite chambre, et nos rapports étaient naturels et chaleureux. Elle parlait avec simplicité et sagesse. Elle avait le sens de ce qui est important — important dans la vie ecclésiale, dans l'organisation ecclésiale. La mauvaise organisation fait souffrir l'Église. Cependant, l'Église ne souffre pas moins si on se passionne pour des choses secondaires par rapport à la Révélation des Évangiles et la Parole de Dieu. Mère Eudoxie possédait le sens de la mesure.

En ce temps-là, j'étais déjà l'éditeur en chef du « Messenger » et je cherchais des collaborateurs. Mère Eudoxie refusa de faire des articles pour la revue, mais accepta ma proposition de traduire des articles de l'anglais en russe. Cette femme cultivée et talentueuse devait probablement manquer d'activité intellectuelle. En fait, elle n'en avait aucune. Mère Eudoxie se lança dans la traduction du livre du père Lev (Gillet)² sur la prière de Jésus, bien que n'en partageant pas toutes les idées, puis elle traduisit un article du père Georges Florovsky. Notre collaboration à la revue s'arrêta là en raison de l'extrême manque de temps de mère Eudoxie.

¹ Nikita Struve est né en 1931 à Paris. Docteur-ès-lettres. A enseigné à la Sorbonne, puis à l'université de Nanterre la langue et la littérature russes. Directeur des éditions YMCA-Press qui furent les premières à publier *L'Archipel du Goulag* d'Alexandre Soljenitsyne. Directeur du périodique orthodoxe *Vestnik RSHD* (Le Messenger). S'est rendu pour la première fois en Russie en 1990 et a été l'un des trois fondateurs (avec V. Moskvine et N. Soljenitsyne) de la Maison de la Russie à l'Étranger à Moscou.

² Mère Eudoxie a traduit l'ouvrage de l'archimandrite Lev (Gillet) *O prizyvaniï imeni Iisusa* (De l'invocation du nom de Jésus — publié dans les №3, 4, 6 de 1952 de *Vestnik RSHD*) et l'article de l'archiprêtre Georges Florovsky *Evangelie Voskreseniya* (L'Évangile de la Résurrection). À la demande de la traductrice, son nom n'avait pas été mentionné.



Mère Séraphime (Ossorguine)

Outre la mère supérieure, nous aimions beaucoup, ma femme et moi, mère Blandine et mère Théodosie. Mère Ia était sans aucun doute une personne remarquable. Elle donnait l'impression d'être étonnamment intègre.

En 1974, Soljenitsyne fut expulsé d'Union Soviétique en Europe occidentale. Je le rencontrai à Zurich, où il attendait sa famille. Ensuite ils vinrent chez nous à Paris et passèrent même quelques jours sous notre toit malgré l'exiguïté du lieu. Alexandre Soljenitsyne voulait s'immerger dans l'atmosphère de la maison de descendants de la vieille émigration russe. On était en hiver, mais le temps était merveilleusement ensoleillé, et il exprima le désir de voyager un peu à travers la France. Je lui proposai de le conduire à la Maison des Sœurs et de lui faire connaître mère Eudoxie, ses moniales et aussi Alexandre Sévriouguine. Cette idée lui plut. Le 21 décembre mourait mère Blandine. Ses funérailles venaient tout juste d'avoir lieu, et lorsque nous arrivâmes à Bussy, on y célébrait une pannykhide. Mère Blandine avait eu beaucoup d'estime pour Soljenitsyne et avait prié pour lui ; je me dis alors qu'il y avait quelque chose de saisissant dans le fait qu'Alexandre Soljenitsyne fût là parmi nous, sain et sauf, en train de prier pour le repos de l'âme de la défunte moniale Blandine.

Il considérait comme très important de réunir des témoignages vivants sur la guerre civile. Sévriouguine avait participé à deux guerres civiles en Russie et en Serbie et constituait une source d'information unique. Ils passèrent pas mal de temps en tête-à-tête dans la chambre d'Alexandre Sévriouguine, Soljenitsyne prenait note de ses récits. J'étais content qu'ils se fussent rencontrés. Sévriouguine était un homme hors du commun, qui ne ressemblait à aucun autre. De toute ma vie, il était le seul de ce genre que je n'eusse jamais rencontré. Son aspect n'avait rien d'un homme contemporain, on aurait dit qu'il sortait du XIX^e siècle, tout droit des tranchées de Sébastopol.

L'abbesse Eudoxie possédait le don d'attirer les gens au monachisme. Elle avait dit à la future mère Anne, lorsque celle-ci était venue pour la première fois au couvent : « Pourquoi ne resteriez-vous pas avec nous ? » La jeune Française s'étonna, mais ces paroles mûrirent dans son âme et, onze ans plus tard, déjà après la mort de mère Eudoxie, elle fit partie de la communauté des sœurs du monastère.

La moniale Anne raconte :

Je suis venue pour la première fois au monastère Notre-Dame-de-Toute-Protection en 1966, le dimanche des Rameaux, avec l'intention d'y passer la Semaine Sainte. En arrivant catholique, je suis entrée dans la



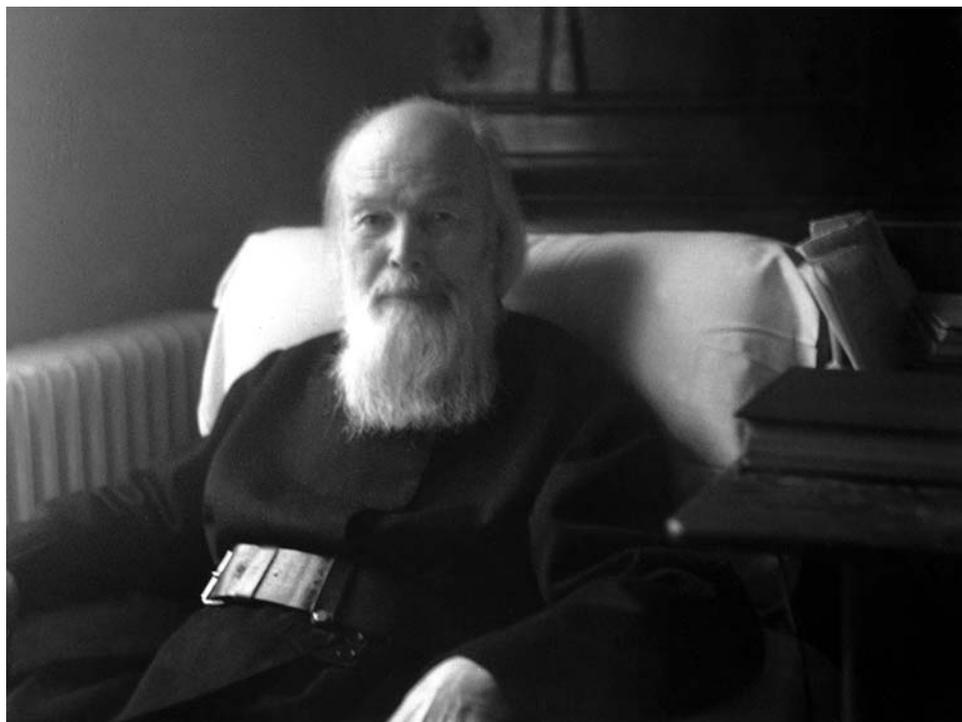
*Arrivée d'A. Soljenitsyne
en 1974.*

*Au premier plan,
de gauche à droite :
Marie Ossorguine,
mère Séraphime,
A. Soljenitsyne*



A. Soljenitsyne dans la chambre d'A. Sévriouguine

*A. Sévriouguine
et A. Soljenitsyne*



Père Job (Nikitine). Mourmelon-le-Grand

communion de l'Église orthodoxe au bout de trois jours. C'était la première Semaine Sainte que je passais dans une église orthodoxe. Ne connaissant pas encore les offices, je trouvais chaque jour une richesse spirituelle de plus en plus grande dans les lectures et les chants. Pendant la journée, j'aidais à la cuisine. Je dormais au grenier parce que le monastère était plein de monde, il y avait beaucoup de pèlerins. C'était comme au paradis! Pendant la nuit de Pâques, nous nous étions tous réunis, serrés les uns contre les autres, autour de la table. J'étais assise non loin de mère Eudoxie. Tout à coup, elle me dit: «Pourquoi ne resteriez-vous pas avec nous?» Cette question m'étonna, car, à ce moment-là, je n'avais pas du tout l'intention d'entrer au monastère. Étant étudiante et ayant des jours libres, je suis revenue souvent à Bussy. Les sœurs m'accueillaient avec beaucoup d'amour. Elles travaillaient dur dans les champs, avec les vaches, les poules, il fallait porter du bois à la cuisine pour le poêle, il y avait toujours beaucoup de visiteurs.

Mère Eudoxie m'invitait parfois chez elle pour parler avec moi. Étant intimidée, je ne savais pas quoi dire et ne demandais jamais conseil à qui que ce soit. Mais je l'écoutais. Elle me donna à lire la vie de sainte Mélanie, qui avait laissé le monde pour suivre le Christ. Je l'ai lue avec intérêt, mais ne vis rien de commun entre sa vie et la mienne.

Je me souviens qu'une fois nous sommes venus, un groupe de jeunes, pour quelques jours au monastère. Mère Eudoxie nous a tous réunis, avec beaucoup d'amour, mais aussi d'autorité et s'est mise à parler de l'obéissance monastique. Cette fois encore, je n'ai rien compris, en me demandant pourquoi il fallait obéir, ayant l'habitude de vivre de manière indépendante. Cependant, une question me troublait, et ne me quittait pas: où Dieu veut-il que je vive? Pendant mes séjours à Bussy et mes promenades autour du monastère, cette question revenait sans cesse: ne serait-ce pas à Bussy? Mais il n'y avait aucune réponse dans mon for intérieur. Puis, je suis partie de France pour plus de quatre ans et, à mon retour, j'écrivis à mère Eudoxie, mais ne reçus aucune réponse. C'était au début de juillet 1977. Mère Eudoxie venait de mourir et j'arrivai à Bussy après ses funérailles.

Je suis la première Française à avoir rejoint cette communauté, qui s'est beaucoup élargie aujourd'hui. Lorsque je pense à mère Eudoxie, ces paroles du Sauveur me reviennent toujours à l'esprit: «Si le grain de blé qui est tombé en terre ne meurt, il reste seul; mais, s'il meurt, il porte beaucoup de fruit». Mère Eudoxie a semé, et il y a, aujourd'hui, beaucoup de fruits.

Mère Eudoxie disait à Héléne Slezkine, la future abbesse Olga: «Vous serez abbesse à Bussy». À chaque rencontre, la mère supérieure répétait ces mots et demandait: «Quand donc allez-vous rejoindre notre commu-



Mère Eudoxie parmi ses fleurs



Mère Anne (Grunwald)

nauté?» À cette époque, Hélène Slezkine ne pouvait abandonner ni sa paroisse d'Asnières, si chère à son cœur, ni sa mère, ni son travail d'enseignante. Beaucoup d'années plus tard, en 1988, la deuxième abbesse du monastère, mère Théodosie, fit venir Hélène Slezkine, qui à ce moment-là, avait déjà secrètement pris l'habit, pour un grave entretien. Mère Théodosie connaissait la volonté de mère Eudoxie, sentait qu'elle allait bientôt comparaître devant le Créateur¹ et, craignant d'être en faute, ne voulait pas mourir sans avoir exécuté la volonté de la mère supérieure qui l'avait précédée. Elle rappela à mère Olga qu'elle devait s'attendre à lui succéder à la tête du monastère.

Voici le récit de l'abbesse Olga :

Ma première rencontre avec mère Eudoxie eut lieu dans la deuxième moitié des années trente, à Paris, rue de Lourmel. J'étais venue à une conférence de Berdiaeff. Dès le premier instant, mère Eudoxie me fit une très bonne impression. Je sentis que j'avais devant moi une personne à la foi ardente qui aimait beaucoup Dieu.

Mère Eudoxie voulait créer une communauté monastique et rassembler des personnes capables de vivre, de travailler et de prier ensemble, en témoignant ainsi de la beauté et de la vérité de l'orthodoxie au milieu d'un monde étranger. Après la guerre, elle fonda avec trois moniales le couvent Notre-Dame-de-Toute-Protection, où j'allai pour la première fois à la fin des années quarante. À cette époque, j'avais pour père spirituel monseigneur Méthode, et j'étais paroissienne de l'église du Christ-Sauveur à Asnières. Je n'oublierai jamais le jour du 1^{er} novembre 1958, lorsqu'à Bussy-en-Othe monseigneur Méthode tonsura moniale du petit schème ma grande amie Lydie Volkoff. Monseigneur Méthode pensait l'ordonner comme riassophore, mais mère Eudoxie fit entendre sa voix et dit : « Monseigneur, vous avez devant vous une personne très âgée ! Il faut la consacrer moniale du petit schème ! » Le service était si touchant et la prière si ardente, on sentait avec une telle évidence la grâce de l'Esprit Saint répandue dans toute l'église, que les fidèles se réjouissaient pour la nou-

¹ L'abbesse Théodosie meurt le 15 septembre 1992.

² La moniale Nonna, dans le monde Lydie Volkoff (1896–1975), née à Ismaïl, fille du commandant de la forteresse. En 1914, est infirmière de la Croix-Rouge russe. Après la retraite de l'Armée blanche, est évacuée avec la Croix-Rouge, d'abord en Crimée, puis à Constantinople (1921). À partir de 1924, vit à Paris, travaille dans les hôpitaux et cliniques. À son initiative et avec la bénédiction de père Méthode, une infirmerie pour les pauvres est organisée auprès de l'église à Asnières. À partir de 1940, officiellement nommée infirmière en titre de la paroisse d'Asnières, dont elle fait partie jusqu'à la fin de ses jours. Inhumée au cimetière de Sainte-Geneviève-des-Bois.



Abbesse Olga (Slezkine)

velle moniale, qui reçut le nom de Nonna. Après la cérémonie, je m'approchai de mère Eudoxie: elle rayonnait de bonheur. C'est ce que je lui dis: «Ma mère, vous rayonnez!» Elle me répondit: «Vous aussi, vous rayonnez de joie! On pourrait croire que c'est vous qu'on a consacrée et non mère Nonna!»

Monseigneur Méthode fut mon père spirituel pendant quarante ans et, après sa mort, il m'était difficile de me confesser à quelqu'un d'autre. Un jour que j'étais à Bussy, je décidai de parler de la confession avec mère Eudoxie. Cela me gênait de la déranger, mais elle m'invita chaleureusement dans sa cellule, et nous avons d'abord parlé à cœur ouvert de choses et d'autres. Au bout de quelque temps, je lui dis: «J'ai une question à propos de la confession. On est forcé de toujours nommer les mêmes péchés. Y a-t-il un sens à cela?» Elle répondit: «Oui. C'est comme arracher les mauvaises herbes dans un potager. Il faut le faire en permanence. L'âme est envahie par les péchés comme par des mauvaises herbes, il faut la nettoyer pour que les bonnes graines puissent pousser et porter des fruits».

Je me rappelle encore une chose qui arriva plusieurs années après la mort de la mère fondatrice. Je m'étais rendue à la poste ici, à Bussy, avec une autre moniale. Un homme âgé, visiblement du pays, s'approcha, en demandant si nous avions connu mère Eudoxie. Nous lui avons répondu: «Oui, bien entendu». Tout content, il s'exclama: «Quelle personne merveilleuse c'était! Un cœur d'or! Une lumière émanait d'elle! Mon père aussi connaissait mère Eudoxie et nous la fréquentions, nous l'aimions beaucoup!»

En 1975, mère Eudoxie tomba de nouveau malade. Elle souffrait d'insuffisance cardiaque et dut aller plusieurs fois à l'hôpital. À l'hôpital, elle écrivait d'une main tremblante sur des bouts de papier pour que la main ne perde pas la capacité d'écrire: «Mère Eudoxie Mestcheriakoff-Courtin. Pourquoi m'as-Tu abandonnée, mon Dieu? Pourquoi mon âme est-elle triste? Sainte Mère de Dieu, sauve-moi!» Pendant les deux dernières années de sa vie, gravement malade, mère Eudoxie a conservé jusqu'au bout une remarquable mémoire et une tête claire. À la demande des sœurs, elle eut encore le temps d'enregistrer sur magnétophone ses souvenirs, qui se retrouvent, pour une large part, dans les pages de ce livre. Le 6 juin 1977, le premier jour du carême des Saints Apôtres Pierre et Paul, l'abbesse fut hospitalisée d'urgence et, une semaine plus tard, on décida de l'opérer. Le jour de l'opération coïncida avec le jour dédié à la sainte martyre Théodosie, dont la future héritière de mère Eudoxie portait le nom. La mère supérieure semblait lui dire: «Je m'en vais, mais toi, tu dois vivre». Quinze jours après l'opération, le vendredi 24 juin 1977 à

22 heures 45, la supérieure Eudoxie mourait à l'hôpital municipal de Joigny.

Son corps fut aussitôt transféré à l'église du monastère Notre-Dame à Bussy et le confesseur du monastère, l'archimandrite Job (Nikitine), célébra à une heure du matin la première pannykhide. Le lundi 27 juin, monseigneur Georges (Wagner)¹ conduisit l'office des funérailles de la défunte, en concélébration avec l'archimandrite Job, les archiprêtres Nicolas Obolensky, Boris Bobrinskoy, Georges Drobot, Pierre Tchessnakoff, du prêtre Pierre Nivière, du hiéromoine Gabriel (Patacsi), en présence d'une foule de fidèles. La mère supérieure, pleurée par ses sœurs moniales, fut inhumée au cimetière de Bussy-en-Othe.

FIN ET GLOIRE À DIEU



¹ Archevêque Georg Wagner (1930–1993). Né à Berlin dans une famille protestante. En 1948, se convertit à l'orthodoxie. Diplômé de l'Institut de Théologie Saint-Serge à Paris, où il est retenu pour enseigner le droit canon et la théologie liturgique. En 1955, est ordonné diacre, puis prêtre. Professeur de droit canon et de théologie liturgique (1967). Devient évêque en 1971. En 1981, est élevé au rang d'archevêque titulaire de l'ancien siège d'Eudociade, exarque du Patriarcat Œcuménique pour les églises orthodoxes russes en Europe occidentale. Meurt en 1993. Inhumé dans la crypte de l'église de la Dormition-de-la-Mère-de-Dieu à Sainte-Geneviève-des-Bois.

Bibliographie

Bassova I., *Cinquante ans du monastère Notre-Dame-de-Toute-Protection*. Traduit du russe. Bussy-en-Othe, 1946–1996. Paris, 1996.

Большакова Н., *Христианство осуществимо на земле*. Рига, 2006. [Bolchakova N. *Le Christianisme est réalisable sur terre*. Riga, 2006].

Вениамин (Федченко), митр., *Божии люди. Мои духовные встречи*. М., 1990, р. 271. [Métropolitain Benjamin (Fédtschenkov). *Les hommes de Dieu. Mes rencontres spirituelles*. Moscou, 1990].

Вестник РХД. Париж–Нью-Йорк–Москва, 1971. N°101–102. [Le Messager du Mouvement Chrétien russe, en français l'Action Chrétienne russe Paris–New-York–Moscou. 1971. N°101–102].

Вечное. [L'Éternel], Asnières, 1958. № 121.

Галиченко А., Авраменко Л., *Под сенью Ай-Петри. Ялта в омуте истории. 1920–1921 годы*. Феодосия; М., 2006. [Galitchenko A., Avramenko L. *À l'ombre d'Ai-Petri. Yalta dans le tourbillon de l'histoire. Années 1920–1921*. Feodossia–Moscou, 2006].

Сергий (Гаккель), прот., *Мать Мария*. Париж, 1980. [Père Sergei Hakkel, *Mère Marie, Martyre de Ravensbrück*, (existe en traduction française manuscrite)].

Диалог художника и богослова. Ю. Н. Рейтлингер (сестра Иоанна) и о. Сергей Булгаков. М., 2011. [Dialogue de l'artiste et du théologien. Sœur Jeanne Reitlinger et père Serge Boulgakov. Moscou, 2011].

Евдокия (Мещерякова-Куртэн), игуменья, *Воспоминания об о. Сергии Шукине*. Рукопись из архива Покровского монастыря в Бюсси-ан-От. [Abbesse Eudoxie (Mestcheriakoff-Courtin) *Souvenirs sur le père Serge Stchoukine*. Manuscrit conservé dans les archives du monastère Notre-Dame-de-Toute-Protection de Bussy-en-Othe].

Евдокия (Мещерякова-Куртэн), игуменья, *Записи*. Рукопись из архива Покровского монастыря в Бюсси-ан-От. [Abbesse Eudoxie (Mestcheriakoff-Courtin), *Notes*. Manuscrit, archives du monastère de Bussy].

Зандер Л. А., *О. Сергей Булгаков*. Париж, 1945. [Léon Zander, *Le père Serge Boulgakov*. Paris, 1945].

Зандер Л. А., *Памяти о. Сергия Булгакова*. Париж, 1945. [Léon Zander, *À la mémoire du père Serge Boulgakov*. Paris, 1945].

Игуменья Мелания (1880–1949). *Сборник воспоминаний, посвящённых игуменье Мелании*. Машинописная брошюра. Розе-ан-Бри, 1960. [Recueils de souvenirs sur l'abbesse Mélanie (Likhatcheff). Brochure dactylographiée. Rozay-en-Brie, 1960].

Xénia Krivochéine, *La beauté salvatrice. Mère Marie Skobtsov. Peintures, dessins, broderies*, traduit du russe. Paris: Éditions du Cerf, 2012.

Le Chemin de ma vie. Mémoires du Métropolitain Euloge, rédigées d'après ses récits par T. Manoukhina, traduit du russe. Paris: Les Presses de Saint-Serge, 2005.

Mère Marie Skobtsov, *Le Sacrement du Frère*, traduit du russe. Paris et Pully: Éditions du Cerf, et Le Sel de la Terre, 2001.

Sainte Marie de Paris, *Le Jour du Saint-Esprit*, traduit du russe. Paris: Éditions du Cerf, 2011.

Мать Мария (Скобцова), *Воспоминания, статьи, очерки*. Париж, 1992. Тома I–II. [Mère Marie Skobtsov. *Souvenirs, articles, essais*. Paris, 1992. Vol. I et II].

Мать Мария (Скобцова). *Вторая заповедь // Православное дело*. Сборник I. Париж, 1939. [Mère Marie Skobtsov. *Le deuxième commandement de l'Évangile*. Action orthodoxe. Recueil I. Paris, 1939. Dans *Le Sacrement du Frère*].

Мать Мария (Скобцова), *Что такое церковность. Избранные труды преподобномученицы Марии (Скобцовой)*. Киев, 2006. [Mère Marie Skobtsov. *Articles choisis* Kiev, 2006].

Митрополит Владимир. *Святитель-молитвенник*. Париж, 1965. [*Le Métropolitain Vladimir. Hiérarque et homme de prière*. Paris, 1965].

Николай Доненко, прот., *Новомученики Феодосии*. Феодосия; М., 2005. [Archiprêtre Nikolaï Donenko, *Les Nouveaux Martyrs de Feodossia en Crimée*].

Нерсесова (Бари) Е. А., *Под сенью Меньшиковой башни*. Тетрадь 2. Машинописная брошюра. [Nercessova (Bari) E. A. *À l'ombre de la Tour de Menchikov*, 2^e cahier. Brochure dactylographiée].

Нивьер А., *Православные священнослужители, богословы и церковные деятели русской эмиграции в Западной и Центральной Европе 1920–1995*. М.; Париж, Русский Путь — YMCA-Press, 2007. [Antoine Nivière. *Les membres du clergé, théologiens et responsables laïcs de l'Église orthodoxe dans l'émigration russe en Europe occidentale et centrale 1920–1995*].

Павленко П. Г., «...В начале жизни школу помню я». Симферополь, 2006. [Pavlenko P. G. «*Au début de ma vie, je me rappelle mon école*»].

Рукописный дневник монашеской общины из Розе-ан-Бри. 1936. [Journal manuscrit de la Communauté monastique de Rozay-en-Brie, 1936].

Струве Н. А., *Вступительная статья // Вестник РСХД*. Париж–Нью-Йорк, 1957. № 47. [Nikita Struve. *Article liminaire // Messenger de l'ACER*, N°47].

Струве Н. А., *Мать Евдокия // Вестник РХД*. Париж–Нью-Йорк–Москва, 1977. № 122. [Nikita Struve, *Mère Eudoxie // Messenger de l'ACR* N°122].

Хроника семьи Зёрновых. Т. 2: За рубежом (Белград–Париж–Оксфорд, 1921–1972). Париж, 1973. [*Chronique de la famille Zernov*, tome 2; À l'étranger (Belgrade–Paris–Oxford), traduction française en préparation].

Церковный вестник Западноевропейской епархии. Париж, 1946. №1. [Messenger ecclésial du diocèse d'Europe occidentale. 1946, N°1].

Sobornost: The Journal of the Fellowship of St. Alban and St. Sergius. 1934. N 24.

TABLE DES MATIÈRES

| | |
|---------------------|-----|
| Introduction | 5 |
| Avant-propos | 6 |
| Chapitre 1 | 9 |
| Chapitre 2 | 35 |
| Chapitre 3 | 58 |
| Chapitre 4 | 74 |
| Chapitre 5 | 89 |
| Chapitre 6 | 114 |
| Chapitre 7 | 134 |
| Chapitre 8 | 145 |
| Chapitre 9 | 188 |
| Chapitre 10 | 213 |
| Bibliographie | 250 |